17e année
chaque
mois
n° 181
janvier 1969

FICTION

autres
éditions :
anglaise,
allemande,
espagnole,
japonaise.

ROMAN

NOUVELLES

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Didier Moreau

Pour la première fois en édition-club

un monument de la littérature fantastique

De multiples versions cinématographiques ont popularisé la figure fameuse du comte Dracula, prototype de tous les vampires. Mais, de même que pour le personnage mythique de Frankenstein, il s'agissait dans bien des cas d'une adaptation déformée ou caricaturale.

Dracula, tel qu'il se présente dans sa version romanesque d'origine, c'est avant tout le héros d'un très grand chef-d'œuvre littéraire. Ce livre qui a fait date fut écrit par son auteur en 1871. Depuis, maintes traductions (en général défectueuses et tronquées) en avaient été faites en France.

Celle que nous avons utilisée retranscrit le texte intégral, y compris le chapitre « L'invité de Dracula » supprimé dans l'édition originale anglaise. Nous avons également reproduit l'importante introduction écrite par Tony Faivre, l'un des spécialistes reconnus en ce qui concerne le mythe de Dracula.

Pour une édition de cette envergure, nous avons recherché une présentation particulièrement soignée. Ce volume de 440 pages, à tirage limité et numéroté, est relié pleine soie noire décorée de fers argent, avec tranche argentée. Il comporte en outre une double garde illustrée ainsi que huit dessins hors texte de Philippe Druillet.

Vient de paraître

DRACULA

par BRAM STOKER

Edition intégrale accompagnée de dix illustrations originales de Philippe Druillet et d'une préface de Tony Faivre.

Prix de souscription : 36 F (valable jusqu'au 15 janvier)

....

BON DE COMMANDE A « DRACULA »

à adresser aux Editions OPTA, 24, rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 360
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 36
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

Considéré par le public anglo-saxon comme l'un des "grands" de la S.F. moderne et regrettablement méconnu en France, Philip K. Dick est l'auteur depuis 1953 de plus de quinze romans. Le premier d'entre eux, **Loterie solaire,** a récemment été découvert par les lecteurs de notre collection **Galaxie-Bis.** Dans les plus récents, il se hausse à un niveau de qualité et d'invention qui pourrait faire de lui, s'il fallait le qualifier, le van Vogt des années soixante.

Ce sont deux de ces romans récents que nous vous présentons aujourd'hui : EN ATTENDANT L'ANNEE DERNIERE et A REBROUSSE-TEMPS.

Leurs titres indiquent déjà leur teneur : Dick, comme beaucoup de ses prédécesseurs, jongle avec le temps. Mais il le fait à sa manière, très personnelle. Et les paradoxes temporels ne sont qu'un aspect de ses romans. Ceux-ci contiennent bien d'autres choses, bien d'autres thèmes qui s'entrecroisent et d'idées qui s'entrechoquent. Leur action est complexe, imprévisible. Et leurs personnages ont une véracité qui les rend étrangement convaincants.

BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA « F »
24, rue de Mogador - Paris (9e)

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré.

	Francs français et suisses	Francs belges
☐ *La nuit du jugement* / *La dernière aube* (en voie d'épuisement) par CATHERINE L. MOORE	29	290
☐ *Au cœur de la Terre* / *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	30	300
☐ *Le silence de la Terre* / *Voyage à Vénus* / *Cette hideuse puissance* (en voie d'épuisement) par C. S. LEWIS	40	400
☐ *Tanar de Pellucidar* / *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	30	300
☐ *Histoire du futur* (tome 1) par ROBERT HEINLEIN	30	300
☐ *Les rois des étoiles* / *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	30	300
☐ *Les amants étrangers* / *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	30	300
☐ *A la poursuite des Slans* / *La faune de l'espace* par A. E. VAN VOGT	30	300
☐ *En attendant l'année dernière* / *A rebrousse-temps* par PHILIP K. DICK	31	310

Franco de port. Supplément d'un franc pour envoi recommandé.

NOM : .... PRENOM : ....

ADRESSE : ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
— **un chèque bancaire ou un mandat-poste**
— **un virement chèque postal**
— **un mandat de versement**
} **C.C.P. OPTA Paris 15.813.98**

Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de "Galaxie"

Tous les démons de l'enfer,
tous les vertiges de la magie

JAMES BLISH

Faust Aleph Zéro

(première partie)

DAVID REDD

La caresse du soleil

Un long récit de l'avenir
le plus lointain de la Terre.
La révélation d'un nouveau talent.

ROBERT SILVERBERG

Je vous 1 000 110

La confession tragique d'un ordinateur
au seuil de la folie.

Précédents titres disponibles dans la collection Galaxie-Bis :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
4 - A.E. VAN VOGT - La maison éternelle
5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
6 - JAMES BLISH - Semailles humaines
7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3

Titres à paraître :

10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Mutant
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 335
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 33,50
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 3 — ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
☐ 4 — A.E. VAN VOGT - La maison éternelle
☐ 5 — CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
☐ 6 — JAMES BLISH - Semailles humaines
☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Au prochain sommaire de "Fiction"

Un court roman complet de

PHILIP K. DICK

Cantate 140

Dans les Etats-Unis de demain, une élection présidentielle pas comme les autres, au sein d'une société en proie aux problèmes de la surpopulation et de la sexualité.

DANIEL WALTHER

Veuve-Plaine des tours chantantes

L'aventure intérieure d'un homme seul sur un monde impossible.

DEAN R. KOONTZ

Les enfants du voyage

La révélation d'un nouvel auteur dont on reparlera. Le drame des mutants nés du LSD.

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

JOHN CHRISTOPHER	179	Le petit peuple (1)
	180	Le petit peuple (2)
GABRIEL DEBLANDER	147	Les murs
	150	... où fleurit l'étranger
	152	Les fous autour de l'arbre
	155	La belette
	158	Le temps du feu et de la cendre
	167	La marche de l'agneau
	173	Le soleil des taupes
DANIEL WALTHER	145	Les étrangers
	151	Retour dans l'île
	153	Les gants d'écailles
	165	Ténèbres
	166	Canes caniculae
	168	Comme une poignée de sel
	S.12	Une longue mémoire
	171	Wilovyi
	178	Les singes
	179	Flinguez-moi tout ça !
JOHN WYNDHAM	32	La guenon
	94	Nœud dans le temps
	S.11	Adaptation

JOHN WYNDHAM

L'Eve éternelle

John Beynon Harris, né en Angleterre en 1903, a fait ses débuts dans la science-fiction en 1930. Toute la première partie de sa carrière se situe donc durant la période « pré-classique ». De ses romans de l'époque, signés John Beynon, un seul a été traduit en France : **Passagère clandestine pour Mars** (Rayon Fantastique, 1951). Quelques années après la guerre, il amorça un virage décisif dans sa production et prit dès lors le pseudonyme de John Wyndham. Le premier roman signé Wyndham fut **Révolte des Triffides** (paru en France au Fleuve Noir). Depuis, il en a écrit de nombreux autres, où il renonçait à l'optique un peu simpliste de ses débuts pour fouiller davantage en profondeur les caractères et l'atmosphère. Plusieurs d'entre eux ont été publiés en France : **Le péril vient de la mer** (Rayon Fantastique), **Le temps cassé, Les coucous de Midwich** et **L'herbe à vivre** (Denoël). (Rappelons que **Les coucous de Midwich** ont été portés à l'écran avec succès sous le titre **Le village des damnés.**) La nouvelle que nous publions aujourd'hui date de 1950 et se situe donc au carrefour entre l'ancienne et la nouvelle carrière de Wyndham. Avant tout psychologique, elle étudie en vase clos les réactions d'une communauté isolée de colons terriens sur la planète Vénus.

Il émergea de la masse des arbres, petite tache claire sur la toile de fond des troncs sombres. Amanda braqua ses jumelles sur lui. Les vêtements de l'homme étaient encore en plus piteux état que les siens : son pantalon portait de pittoresques déchirures et il ne restait plus que des guenilles de sa chemise. Quelque chose d'assez peu orthodoxe était survenu à ses cheveux et à sa barbe. Comme s'il les avait laissé pousser jusqu'au moment où, en ayant eu assez, il les avait tailladés avec impatience à coups de couteau, au petit bonheur, enlevant une mèche ici, une touffe de poils là. Il avait un sac sur le dos et un fusil à la bretelle. Quand Amanda le reconnut, ses lèvres se crispèrent davantage et elle saisit son propre fusil.

Après avoir fait quelques pas en terrain découvert, l'homme s'arrêta pour scruter le flanc de la colline qui se dressait en face de lui. Derrière son dos, les arbres-oriflammes ondulaient comme des algues flottant dans la rivière, de hauts plumets se balançaient doucement au gré de la brise, les frondes des fougères arbores-

centes frémissaient et leur ondoiement balayait toute la plaine comme un déferlement de vagues. L'homme resta parfaitement immobile pendant une ou deux minutes. Son regard passa à plusieurs reprises sans s'arrêter sur l'endroit où Amanda était allongée. Enfin, il assura son sac d'un coup d'épaule et il se remit pesamment en marche pour gravir le coteau.

A l'affût derrière un rideau de buissons rabougris, Amanda attendait, le surveillant avec détachement et sans émotion. Bientôt, avec des gestes lents et minutieux, elle leva doucement le canon de son arme et ajusta la mire télescopique. Sa main droite glissa le long du fût et son doigt se posa sur la détente. Elle cessa de bouger, laissa l'homme franchir encore une centaine de mètres, se déplaça un peu à gauche et régla à nouveau la visée télescopique...

Quand elle eut fait feu, il s'arrêta net et regarda avec affolement tout autour de lui. Aucune cachette où se mettre à couvert. Amanda tira pour la seconde fois.

L'homme était tombé ; il ne remuait plus. Elle posa son fusil et reprit ses jumelles pour s'assurer qu'il était bien mort.

Il resta là toute la journée et la végétation blême qui ressemblait à de l'herbe était rouge de sang. Quand vint le soir, Amanda descendit avec une corde à l'aide de laquelle elle hissa péniblement le corps jusqu'au bord de la falaise. Alors, elle le détacha et le fit choir dans l'abîme.

Cela fait, elle regagna la caverne.

Elle était étendue sur une couverture devant l'entrée de la caverne, appuyée sur les coudes, le visage dans les mains. Devant elle, le sol s'abaissait brutalement jusqu'au rebord extrême de la falaise. Au-delà, s'assombrissant, c'était la mer — une mer effrayante et mystérieuse sur laquelle aucun bateau n'avait jamais cinglé.

Dans un décor analogue, il y aurait eu, dans le ciel de la Terre, un ballet de mouettes grises et blanches poussant des cris plaintifs mais ici, sur Vénus, les oiseaux étaient des créatures noires et affairées dont le vol n'était pas un gracieux passe-temps de désœuvrés. Le jour, la mer avait une couleur vert pâle légèrement opaline de sorte que l'on ne pouvait percer ses profondeurs. La vie y grouillait — plus dense, apparemment, sous ces latitudes que sur la terre ferme. Les oiseaux qui plongeaient pour attraper des poissons réapparaissaient rarement à l'air libre. Au large surgis-

saient parfois de vastes formes non identifiables qui restaient visibles plusieurs minutes et devant lesquelles d'énormes animaux ressemblant à des poulpes croisaient parfois lentement. De temps à autre, des sortes d'étoiles de mer de six à neuf mètres d'envergure, rouge corail, se laissaient dériver, flottant entre deux eaux, jusqu'à la côte. L'élément le plus caractéristique du paysage était constitué par les bancs d'algues poussés par le courant venu du nord et qui semblaient dotés d'une vie propre, escortés de colonies de petits oiseaux qui pêchaient dans les flaques de ces îlots mouvants.

Amanda, les yeux fixés au loin sur cette mer sans horizon, ne voyait rien de tout cela. Ses lèvres remuaient comme si elle pensait à haute voix. C'est qu'il y avait longtemps qu'elle était seule.

— « Non ! » disait-elle. « Ce n'était pas mal. J'ai le droit de me défendre... Le droit ! Il n'avait pas de droits sur moi. Personne n'a de droits sur moi, pas plus lui qu'un autre. Je suis mon propre maître... Il n'avait pas besoin de venir — rien ne se serait passé s'il m'avait laissée tranquille...

» Ce n'était pas mal... c'était affreux mais ce n'était pas mal... S'il en vient d'autres, je recommencerai... je recommencerai... jusqu'à ce qu'il n'en vienne plus.

» Ils n'auraient pas dû m'obliger à faire ça. Ils n'en ont pas le droit... C'est horrible... horrible ! »

Elle entra dans la caverne et alluma une petite lampe d'argile pour se sentir moins seule. La flamme minuscule réussissait à peine à percer l'obscurité.

« Ce n'était pas mal... » répéta-t-elle. « Il n'avait pas le droit... Je suis un être humain, pas une bête... J'ai besoin d'amour, de douceur — de tendresse... »

Elle se leva d'un bond, les bras dressés au-dessus de sa tête, les poings fermés comme si elle martelait quelque chose.

« Oh ! mon Dieu, » s'écria-t-elle. « Pourquoi moi ? Pourquoi a-t-il fallu que ce soit moi entre toutes ? Je ne veux pas... je ne veux pas... je refuse. Entendez-vous ? Je refuse... »

Elle se laissa à nouveau tomber à terre. Ses lèvres tremblaient. La flamme de la petite lampe cracha des étincelles et s'éteignit, noyée par les larmes d'Amanda.

Quand Amanda Vark était arrivée dans l'aire de peuplement vénusienne de Melos — cela lui semblait maintenant s'être passé

à une époque infiniment plus lointaine que ne l'indiquait le calendrier — elle s'attendait à une mission intéressante mais peu mouvementée. Ses pensées étaient à tel point concentrées sur la nature même de sa tâche qu'elle avait à peine songé qu'il lui faudrait mener pendant dix-huit mois l'existence des pionniers. Mais l'accueil réservé des résidents lui avait vite fait comprendre que la colonie était un organisme ayant une vie et un esprit bien à lui. L'arrivée de trois hommes et de deux femmes n'ayant rien à voir ni avec la prospection, ni avec l'exploration, ni avec aucune activité commerciale avait suscité la méfiance immédiate des colons. Le fait qu'ils se présentaient comme une équipe d'anthropologues, documents à l'appui, ne les avait guère aidés. Tout d'abord, rares étaient les résidents qui avaient une idée de la nature et du rôle de l'anthropologie. Quant à ceux qui croyaient que c'était une discipline ayant plus ou moins trait à l'étude des indigènes, leurs dires ne rencontraient que l'incrédulité pour la bonne raison qu'il n'existait pas d'indigènes humains sur Vénus. L'opinion publique n'avait donc pas tardé à supposer que les nouveaux venus étaient une quelconque commission d'enquête officielle mal camouflée, dont il était sans doute à craindre qu'elle ne se mêlât de ce qui ne la regardait pas.

Oncle Joe — c'était ainsi que ses compagnons appelaient le chef de l'expédition, l'éminent Dr. Thorer — s'était employé patiemment à dissiper ce nuage de malentendus. Il était vrai qu'il n'y avait pas d'autochtones humains sur Vénus. Mais il y avait les griffas. Du point de vue de la science, ces petites créatures timides au pelage argenté ne manquaient pas d'intérêt, pensait-on. On savait qu'elles étaient intelligentes et possédaient une certaine organisation sociale. Et l'on estimait que, si l'homme n'était pas arrivé sur Vénus, elles auraient fini par imposer leur hégémonie sur la planète. On espérait, en conséquence, que les griffas seraient un objet d'étude précieux pour éclaircir les mécanismes de la sociologie primitive.

Le Dr. Thorer avait fait des progrès avec lenteur. La seule valeur que les colons concédaient aux griffas résidait dans les peaux argentées de ces créatures ; ils avaient du mal à comprendre qu'on gaspille de l'argent à organiser une expédition n'ayant pour but que d'apprendre comment elles vivaient. Néanmoins, si troublante que fût la chose, il était manifeste que c'était exclusivement au mode d'existence des griffas que s'intéressait la mission ; aussi la méfiance avait-elle cédé peu à peu du terrain.

Petit à petit, les trois hommes de l'expédition avaient fini par être acceptés par la colonie, bien qu'avec des réserves, mais la situation de leurs compagnes était plus complexe. La présence au sein de l'établissement de deux autres femmes que l'on ne connaissait que par leur prénom n'était pas de nature à simplifier le problème.

Maisie et Dorrie étaient de belles et fortes filles comme on en trouve inévitablement aux frontières. Leurs pareilles avaient jadis accompagné les conquérants de l'Ouest.

La manie de Maisie était d'aller et venir avec une nonchalance féline, moulée dans un pantalon moiré qui, pour n'être guère approprié aux exigences de l'habillement colonial, était incontestablement populaire auprès des résidents. Ses cheveux d'un blond naturel formaient un échafaudage d'une altitude impressionnante. Quand elle ouvrait la bouche, c'était moins pour parler que pour émettre une sorte de roulement de tambour aux sonorités graves où chantait l'accent grasseyant du Sud.

La spécialité de Dorrie était la vivacité. Une paire d'yeux noisette étincelants, au milieu d'un visage mobile encadré de boucles brunes, un petit nez retroussé, une bouche aussi rouge qu'une blessure fraîche... Elle s'exprimait avec volubilité sur un timbre vaguement continental, sauf dans les moments de nervosité.

Les colons savaient pourquoi Maisie et Dorrie étaient là : ils ne savaient pas, en revanche, pourquoi Alice Felson et Amanda Vark étaient venues. Aussi attendaient-ils pour se faire une opinion.

En ce qui concernait Alice, il ne leur avait pas été nécessaire d'attendre très longtemps. Agée de vingt-neuf ans, elle s'était déjà acquis un double renom. D'abord, dans le domaine universitaire. Elle faisait preuve d'un esprit d'analyse aigu dans son travail et pour tout ce qui touchait à son travail. Mais, quand elle ne travaillait pas, elle plaçait sa perspicacité sous le boisseau. Alors, la brillante intelligence à laquelle le monde universitaire rendait hommage s'installait sur le siège arrière, remplacée au volant par quelque chose qui aurait même été singulier chez un adolescent de dix-sept ans médiocrement équilibré et dépourvu de toute inhibition : un pilote qui semblait ne connaître qu'une seule commande : celle de l'accélérateur. Sans transition ou presque, elle éclatait en crises par rafales fort éprouvantes, nerveusement dans une collectivité vivant en vase clos.

Amanda, elle, demeurait un personnage énigmatique. Le bruit courait qu'elle avait été fiancée sur Terre. C'était faux mais,

lorsque cette rumeur était parvenue à ses oreilles, elle avait estimé que cette réputation pourrait avoir son utilité et s'était gardée de démentir, de sorte qu'elle avait pu continuer de se tenir à l'écart. Un mois après son arrivée, elle avait à peine échangé quelques mots avec Maisie et Dorrie qu'elle observait, admirant naïvement leur assurance. A côté d'elles, Amanda se sentait affreusement empruntée avec son pantalon et sa chemise sans falbalas. Les deux filles, elles aussi, les observaient, Alice et elle, et prenaient mentalement des notes. Mais elles avaient trop d'expérience pour leur faire des ouvertures.

Les choses s'étaient organisées peu à peu. Amanda ne manquait pas de travail. Etant, de loin, le plus jeune membre de l'expédition, une bonne part des corvées lui incombait tout naturellement. Mais elle s'intéressait à sa besogne. Il n'avait pas été facile, au début, d'amadouer les griffas dont la timidité congénitale avait été fortement encouragée par la maxime propre aux conquérants des frontières nouvelles : tire d'abord et réfléchis après — si tu as le temps. Il fallut beaucoup de patience et de persévérance, plus un nombre incalculable de tablettes de chocolat, avant de pouvoir enregistrer des résultats positifs. Néanmoins, les efforts de l'équipe furent couronnés de succès et Amanda était heureuse de contribuer à cette tâche. Les griffas étaient de petites bêtes amusantes et adorables, dotées d'une intelligence qui justifiait pleinement les espoirs des anthropologues. On passa à la seconde étape qui, pour Amanda sinon pour Alice, s'annonçait comme une routine monotone : dix-huit mois (terrestres) d'observations consciencieuses et de rapports à rédiger avant de rentrer. Aucun rêve, aucun pressentiment ne lui souffla jamais qu'un jour elle vivrait seule dans une grotte vénusienne, n'ayant plus d'autre point d'attache, plus d'autre foyer...

Amanda entra plus directement en rapport avec Maisie et Dorrie à la suite d'un incident qui lui révéla que la vie de la colonie, même en dehors des effluves d'Alice, n'était pas toujours de tout repos.

Markham Renarty la raccompagnait à son chalet après la traditionnelle soirée de détente passée au club. Elle avait un faible pour Markham : inutile, avec lui, d'user de tactiques dilatoires comme ç'aurait vraisemblablement été le cas avec David Brire, par exemple, le plus jeune des membres masculins de l'expédition

ou, assurément, tout autre cavalier qui se serait imposé de sa propre autorité. Markham avait l'esprit de famille. Il s'était d'ailleurs lancé dans une de ces interminables anecdotes à propos de l'épouse et du foyer qu'il avait laissés sur la Terre quand un cri perçant les fit tous les deux sauter sur leurs pieds.

Dès qu'ils eurent identifié le chalet d'où provenait ce hurlement, ils s'élancèrent au pas de course. Au moment où ils atteignaient la véranda, un second cri déchira la nuit. Le spectacle qui les attendait à l'intérieur n'avait pas besoin d'explications. Dorrie — car c'était son bungalow — était debout contre le mur du fond, une plaie béante à l'épaule. Le sang ruisselait sur son bras nu et sur le corsage de sa robe de satin noir. Son visiteur, planté au milieu de la place, un couteau ensanglanté à la main, s'efforçait de recouvrer un minimum d'équilibre pour se jeter à nouveau sur elle. Laissant Markham se débrouiller avec lui, Amanda se précipita et arriva juste à temps pour soutenir Dorrie à l'instant où cette dernière s'écroulait.

Quand Markham réapparut après avoir jeté l'ivrogne dehors, elle s'efforçait d'étancher à l'aide de son mouchoir le sang qui s'échappait de la blessure.

— « Il vaudrait mieux appeler tout de suite le médecin, » dit-elle. « Elle perd beaucoup de sang. »

— « Le toubib est dans les vignes du seigneur depuis une heure, » lui rappela Markham.

— « Mon Dieu, c'est vrai ! Bon... allez chercher la trousse de premier secours chez moi... vite ! »

Dorrie ouvrit les yeux et demanda : « C'est grave ? »

— « Cela a l'air plus impressionnant que ce ne l'est réellement, » répondit Amanda en faisant des vœux pour que ses paroles fussent convaincantes.

— « Je suis impardonnable. Je dois perdre la main. D'habitude, je les remets à leur place sans problèmes. » Sur ces mots, Dorrie perdit à nouveau connaissance.

Markham rentra avec la pharmacie et se mit en devoir de remplir d'eau un bol.

— « Est-ce que vous savez comment vous y prendre ? » s'enquit Amanda. « La plaie est plus profonde que je ne le croyais. »

Il secoua la tête. « Je crains d'être totalement incompétent. »

Serrant les lèvres, Amanda ouvrit la trousse.
« Moi aussi... mais il faut bien faire quelque chose. Allez donc

chercher son amie... si vous pouvez la trouver, » ajouta-t-elle en se mettant au travail.

Maisie fit son entrée dix minutes plus tard. Elle ne dit rien mais s'installa à côté d'Amanda, attentive, pour lui passer les objets dont celle-ci avait besoin. Quand Dorrie eut été pansée, elles la couchèrent.

Maisie leva alors les yeux sur Amanda. Elle prit un verre qu'elle remplit et passa son bras autour des épaules de la jeune anthropologue.

— « Vous avez du cran, » fit-elle. « Tenez... buvez un coup. Vous en avez besoin. »

Amanda obéit docilement en s'étranglant un peu, en partie parce que l'alcool était fort, en partie parce que la réaction intervenait et que ses nerfs cédaient.

— « Pardon, » murmura-t-elle. « Ce n'est pas mon genre... je n'ai pas l'habitude de... » Et elle éclata en sanglots.

Une lueur de détermination farouche brilla dans les yeux de Maisie qui serra plus fort les épaules d'Amanda.

— « Demain, vous allez voir comment je vais lui dynamiter le pantalon, au toubib ! Après ça, il ne pourra plus voir une bouteille sans avoir la tremblote. Même une bouteille de coca ! »

Dès le lendemain, l'attitude des colons s'était modifiée et Amanda fut apparemment reconnue comme membre à part entière de la communauté. Maisie et Dorrie la considéraient avec respect en raison de son savoir — en quoi elles semblaient voir une sorte d'art divinatoire supérieur astucieusement élaboré mais dépourvu de tout intérêt pratique — tout en se sentant responsables d'elle du fait de son inexpérience. Maisie prenait ce rôle tout particulièrement à cœur. Certaines remarques de la jeune fille lui faisaient froncer le sourcil.

— « Ce qui m'embête avec vous, mon petit, c'est votre fichue innocence, » lui dit-elle un jour. « Ici, y a pas de place pour la candeur. Peut-être que vous oubliez en toute sincérité que vous représentez le quart de la population féminine de la colonie... mais les autres ne l'oublient pas. Dans un coupe-gorge pareil, faut faire attention où on met les pieds. Tout le temps. C'est pas vrai, Dorrie ? »

— « Et comment ! » approuva l'interpellée. « C'est comme les jongleurs. Vous savez... les types qui lancent une douzaine de balles en l'air tout en faisant de la bicyclette sur un fil de fer ? Eh bien, nous, c'est pareil. »

— « Je ne vois pas... » commença Amanda.

Maisie l'interrompit :

— « C'est justement ça qui me chiffonne. Vous ne voyez pas... mais ça viendra. L'ennui, c'est que vous avez passé toute votre vie à apprendre des choses et qu'il y a une sacrée différence entre les choses qu'on apprend et celles qu'il faut absolument savoir. Mais si vous vous apercevez qu'un de nos caïds irrésistibles risque de vous chercher des crosses, vous n'aurez qu'à nous prévenir. On sait les remettre au pas. »

Dorrie appuya les dires de son amie. Avec une assurance que le manque de dextérité dont elle avait récemment fait preuve n'ébranlait en rien, elle ajouta :

— « Bien sûr. Vous n'aurez qu'à nous dire. On sait comment les manier. »

Amanda ne voyait pas beaucoup Maisie et Dorrie, dont les périodes de loisir ne coïncidaient pas avec les siennes, mais elle était heureuse d'être entrée dans leurs bonnes grâces. C'était là une pensée réconfortante, même si, selon toute vraisemblance, elle n'avait nul besoin de les appeler à l'aide. Il fallut que survînt l'impensable catastrophe pour que les nécessités de l'entraide les rassemblent toutes les trois.

En tout état de cause, la foi des colons de Melos dans leur credo fondamental leur aurait interdit pendant un temps de croire à la funeste nouvelle. Certains, d'ailleurs, n'y crurent jamais ; leur esprit refusa de l'accepter et ceux-là perdirent lamentablement la raison. En fait, l'incroyable vérité, au lieu d'éclater soudain comme une bombe, se fit jour par étapes successives.

Quand l'équipe radio cessa de capter la Terre, la chose fut considérée comme un simple contretemps et l'on accusa les techniciens de mal entretenir leurs instruments. Quand il fut démontré que ceux-ci étaient en parfait ordre de marche, le silence radio fut attribué à un écran de radiations qui se dissiperaient au bout de quelque temps. Quand le contact eut été établi avec l'astronef *Céleste* et que l'opérateur du vaisseau eut confirmé qu'il ne recevait, lui non plus, aucune réponse à ses appels, on commença à s'inquiéter. Mais ce ne fut qu'après que l'*Astarté,* qui avait quitté Vénus quinze jours auparavant, eut signalé qu'il s'apprêtait à virer de bord pour tenter de regagner son point de départ car il ne pouvait atterrir nulle part que la situation bascula dans l'inconcevable.

Dès lors, on ne parla plus d'autre chose mais les colons étaient

encore incapables de croire réellement à la vérité. Même après que la *Diana* se fut posée et que son équipage eut apporté son témoignage, les pionniers continuèrent de nourrir secrètement l'espoir qu'il s'agissait d'un malentendu et la foule s'acharnait à assiéger le chalet des télécommunications où les radios s'efforçaient frénétiquement de joindre la station lunaire, la colonie martienne de Port Gillington, les vaisseaux au large de l'espace — n'importe qui susceptible de donner des informations sérieuses et rassurantes.

Le hasard avait voulu, avaient rapporté les gens de la *Diana*, qu'un télescope fût braqué sur la Terre, de sorte que plusieurs spationautes avaient vu la catastrophe en direct sur l'écran d'observation. La Terre flottait dans l'espace comme à l'accoutumée, telle une perle chatoyante d'un vert froid et laiteux. Et puis, d'une seconde à l'autre, elle s'était muée en un fruit trop mûr dont l'écorce crève et le jus qui en giclait était des langues de flammes déchirant les ténèbres sur des milliers de kilomètres. Pendant quelques instants, ç'avait été un épouvantable et aveuglant embrasement, puis la planète avait commencé de se fragmenter. Sa désintégration avait été si rapide que, une demi-heure plus tard, il ne restait plus que quelques débris détectables au télescope. L'équipage de la *Diana* ne pouvait rien dire de plus...

Le souvenir que les colons conservèrent des jours suivants demeurait nébuleux. Ils étaient pour la plupart frappés d'hébétude et avaient l'esprit hagard. Certains proféraient placidement des litanies de jurons, d'autres s'abîmaient avec confiance dans la prière pour la première fois de leur vie. La majorité des résidents, néanmoins, choisit la voie la plus directe menant à l'illusion, celle qui passait par le bar, soit pour y chercher la consolation dans l'abrutissement qu'apporte l'alcool, soit pour se lancer dans des discussions passionnées sur la nature de la catastrophe : était-elle due à un phénomène naturel, à une arme nouvelle ayant dépassé les espérances de ceux qui l'avaient employée ou à quelque négligence des savants atomistes ? Pour le reste, enfin, ces spéculations sur la cause effective du désastre paraissaient parfaitement oiseuses. Savoir ce qui s'était réellement passé ne pouvait plus aider personne...

Quelques astronefs se posèrent encore. Plusieurs confirmèrent les observations de la *Diana*. D'autres avaient seulement constaté à l'occasion d'une banale vérification de routine que, là où la Terre était censée se trouver, il n'y avait plus rien. Une seule in-

formation nouvelle : la Lune dérivait dans l'espace et les orbites des planètes étaient à la recherche d'un nouvel équilibre...

Quelques heures après l'atterrissage de la *Diana*, Amanda était sortie seule dans la nuit, l'esprit en déroute, encore incapable de croire que c'était vrai. Les yeux levés vers les nuages qui cachaient éternellement le ciel de Vénus, elle s'était répété que c'était impossible. On avait beau dire et beau faire, la Terre devait être toujours là-haut. Une aussi monumentale catastrophe ne pouvait pas s'être produite...

L'administrateur tenta de maintenir l'ordre mais sans succès. Il manquait d'autorité personnelle, n'étant que le représentant d'une autorité extérieure et, à présent, il ne faisait plus de poids. Ses efforts aboutirent seulement à ranimer de vieux griefs chez les mécontents. Néanmoins, il persévéra.

Pendant ces journées qui semblaient irréelles, Amanda passa de longues heures avec Maisie et Dorrie à boire d'innombrables tasses de thé en fumant des cigarettes à la chaîne. Peut-être parce qu'il n'y avait jamais rien eu de stable dans leur existence, Maisie et Dorrie paraissaient moins affectées que les autres et leur compagnie avait sur Amanda un effet équilibrant. « C'est les types qui avaient le plus de projets terribles qui sont devenus les plus dingues, » disait Maisie. « N'importe comment, Dorrie et moi on a toujours couru notre chance. Alors ? Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. D'ici quelque temps, ils reviendront à ce principe. »

En dehors des deux femmes, Amanda évitait presque tout le monde. Elle ne s'agglomérait pas aux foules qui envahissaient le terrain à l'arrivée des quelques rares astronefs qui, après une manœuvre réussie, effectuaient leur ultime atterrissage. Elle n'était même pas présente quand la dernière nef, l'*Annabelle Lee*, de la flotte américaine, brûla les quelques litres de carburant que contenaient encore ses soutes pour se poser sur cette terre d'asile avec, à son bord, un jeune homme du nom de Michael Parbert...

Le jour où quelqu'un avait, le matin même, poignardé l'administrateur, Maisie se rendit chez Amanda qui, dans son bungalow, était en train de travailler. La jeune fille repoussa ses papiers et lança une cigarette à sa visiteuse.

— « En voilà une idée, » s'exclama cette dernière en l'allumant. « Cette paperasserie n'a plus d'intérêt pour personne. »

— « C'est une idée d'Oncle Joe. D'après lui, nous sommes pour autant qu'on le sache les derniers survivants. Aussi devons-nous consigner par écrit toutes nos connaissances. Ce sera une sorte d'encyclopédie. »

— « Ouais... Pour qui ? »

— « Eh bien, il se peut quand même que nous ne soyons pas les seuls. Et Oncle Joe estime que, dans le cas contraire, ces archives seront un jour utiles aux griffas. Nous avons parcouru une longue route en cinq mille ans mais, en fait, nous n'en sommes encore qu'au début. C'est pourquoi notre devoir est de préserver au maximum les connaissances que nous avons acquises pour les aider. »

— « Notre devoir ? Si on en juge par le joli résultat auquel nous sommes arrivés, il me semble qu'il faudrait mieux laisser les griffas ou n'importe qui d'autre prendre le départ sans idées préconçues... Mais je ne sais pas, au fond... »

— « Moi non plus, » avoua Amanda. « C'est au moins une occupation. » Elle changea de sujet : « Qui a fait ça ?... C'est à la mort de l'administrateur que je pense. »

Maisie tira sur sa cigarette, souffla un jet de fumée et secoua la tête. « Ça non plus, je ne sais pas. Je pourrais avancer un nom mais à quoi bon ? Si ça n'avait pas été celui-là, ç'en aurait été un autre. De toute façon, ça devait arriver. Ce qu'il y a, c'est que ça va flanquer la vieille maison en l'air. »

L'air songeur, Maisie souffla un nouveau jet de fumée bleue.

— « C'est-à-dire ? »

— « J'ai comme une idée qu'il va y avoir un drôle de chambardement. Avec une population de forbans comme ici, il faut un chef. Une vulgaire baudruche, ça allait tant qu'il avait un gouvernement derrière. Mais quand il n'y a plus de gouvernement et que quelqu'un a crevé la baudruche... c'est tout naturel que des types se mettent à avoir des idées grandioses. Et l'atmosphère va sûrement devenir houleuse quand il s'agira de décider lequel aura eu la plus grandiose. »

— « Houleuse... de quelle façon ? »

Maisie hocha la tête.

— « Moi aussi, j'aimerais le savoir. Ce qui est marrant, c'est tous ces abrutis qui sont devenus cinglés à cause de ce qui est arrivé à la Terre. D'accord, ils n'y peuvent rien, les pauvres diables. Mais ça ne fait rien pour assainir le climat. »

— « Je vois, » murmura Amanda.

Maisie l'enveloppa d'un regard sceptique.

— « Peut-être que vous voyez, peut-être que vous ne voyez pas. L'embêtant avec les filles qui ont de l'instruction, c'est que, pour voir, c'est dans une poche et, pour comprendre, dans une autre ! » Elle se tut un instant avant de poursuivre : « Vous aviez un ami, là-bas ? Que vous vouliez épouser, je veux dire, pas seulement le genre de gars qu'on s'offre par amour-propre ? »

Amanda hésita, puis répondit lentement : « Oui, il y a eu quelqu'un. Mais il ne... Enfin, c'était le seul garçon que je voulais. Quand il en a choisi une autre, ces histoires ont totalement cessé de m'intéresser. Alors, j'ai été volontaire pour venir ici. »

Néanmoins, les complications que Maisie prophétisaient n'éclatèrent pas tout de suite. Aucune rivalité ne se manifesta entre candidats leaders décidés à faire valoir leurs droits les armes à la main, aucune clique n'imposa l'autorité d'aucun chef incompétent. On avait le sentiment que tout allait à vau-l'eau sans tambours ni trompettes, que le climat se détériorait et que tout le monde laissait faire, personne n'étant habilité à intervenir. Il s'écoula presque une semaine avant qu'Amanda fût personnellement victime des conséquences de cette dégradation.

Un soir, comme elle se préparait à se mettre au lit, le loquet de sa porte grinça soudain.

— « Qui est là ? » demanda-t-elle.

Une voix pâteuse qu'elle n'identifia point bredouilla une réponse inintelligible.

— « Allez-vous-en. Vous vous trompez de chalet. »

Mais l'homme ne s'en alla pas. Elle entendit un raclement de pieds, puis quelque chose heurta avec un bruit mat le panneau de la porte qui prit une forme convexe. Le second choc arracha un gond et la porte s'ouvrit. L'individu qui se tenait sur le seuil était grand et musclé ; il avait les cheveux roux et oscillait sur ses jambes. Amanda reconnut l'un des membres de l'équipe d'entretien.

— « Allez-vous-en, Badger, » ordonna-t-elle sur un ton ferme à l'indésirable.

L'interpellé se retint au montant de la porte pour ne pas tomber.

— « Tout doux, Manda, tout doux... C'est pas une façon de parler à un visiteur. »

— « Disparaissez, Badger. Fichez-moi le camp ! »

— « Oh ! *Fichez-moi le camp !* C'est pas bien élevé de causer comme ça pour une dame, » protesta Badger qui, tendant le bras en arrière, referma la porte. « Ecoute voir, Manda... T'es une chic fille. Une fille qui comprend les choses. Maintenant, j'ai plus rien. Rien de rien, tout est parti. Plus rien dans la vie. J'veux m'épancher ! »

— « Il faudra que vous vous épanchiez ailleurs, » fit Amanda avec froideur. « A présent, partez. »

L'équilibre de Badger était précaire. Brusquement, ses yeux se rétrécirent et un sourire déplaisant étira ses lèvres.

— « Tiens donc ! Et pourquoi je m'en irais ? Approche... »

Amanda ne bougea pas.

— « Partez, » répéta-t-elle sans quitter l'intrus du regard.

Le sourire de Badger s'élargit.

— « Comme ça, tu veux pas marcher ? T'as peur de moi, hein ? » Et, lentement, il s'ébranla, pas très bien assuré sur ses jambes.

Non sans une certaine surprise, la jeune femme constatait qu'elle avait à peine peur. Tout en lui faisant face, elle calculait soigneusement la distance. Quand Badger fut assez près, elle lança sa jambe en avant de toutes ses forces.

L'attaque était imprévue et, du point de vue de Badger, d'une déloyauté insigne. Elle s'avéra en outre efficace. Pour la première fois depuis que l'autre avait fait irruption chez elle, Amanda se sentit suffisamment rassurée pour lui tourner le dos, le temps de prendre son pistolet.

— « Maintenant, debout et disparaissez, » dit-elle à Badger qui gisait par terre, le corps plié en deux.

Une rafale de jurons prononcés d'une voix gémissante fut la seule réponse de l'homme.

Amanda appuya sur la détente et une balle s'enfonça dans une latte à quelques centimètres de la tête de Badger.

« Fichez-le camp... Et en vitesse ! »

La détonation fit jaillir un éclair de bon sens dans l'esprit en déroute de Badger qui se releva tant bien que mal et se dirigea vers la porte en clopinant. Il s'arrêta un instant la main sur le chambranle, comme s'il songeait à décocher à l'anthropologue une flèche du Parthe, mais la vue du pistolet l'en dissuada. Il s'enfonça dans la nuit et ses blasphèmes gargouillants se perdirent au loin tandis qu'Amanda, demeurée seule, méditait non sans un certain

respect sur l'efficacité qu'elle avait déployée pour se tirer de ce mauvais pas.

On eût dit que l'incident Badger avait agi comme un déclic. Le lendemain même, le petit ami en titre d'Alice, un jeune ingénieur taillé en armoire à glace reçut une balle dans le crâne, probablement tirée par un de ses prédécesseurs dans les bonnes grâces de la jeune femme qui fut quasiment inconsolable pendant deux jours entiers. Dans les quarante-huit heures qui suivirent, un navigateur qui ne manquait pas d'esprit d'entreprise fut abattu alors qu'il était en train de mettre nuitamment à sac l'entrepôt — sans doute par quelqu'un qui avait eu la même idée. La nuit d'après, une rixe futile mais sanglante éclata au bar à propos d'un disque qui plaisait à certains mais en emplissait d'autres d'une insupportable nostalgie. Deux jours plus tard, Amanda qui ne pouvait dormir à cause du tapage particulièrement assourdissant venant du bungalow de Dorrie — peut-être celle-ci donnait-elle une réception ? — aperçut une silhouette derrière sa fenêtre. Elle empoigna le pistolet qu'elle gardait sous l'oreiller et tira sans sommation. Elle ne sut pas si l'une ou l'autre de ses deux balles avait fait mouche — elle avait visé le bras — mais l'inconnu s'esquiva sans demander son reste. Le lendemain, Markham installa quelques barreaux dérisoires en travers des fenêtres. Ce soir-là, comme il venait de quitter Amanda et rentrait chez lui, une balle lui siffla aux oreilles. Le lendemain matin, Amanda mit Maisie au courant.

— « Vu... je vais faire traîner mes oreilles, » lui promit cette dernière.

Trois heures plus tard, elle se rendait chez Amanda.

— « C'est l'autre rouquin, cette buse de Badger, » lui annonça-t-elle. « Il t'en veut, mon petit. Il raconte à qui veut l'entendre que tu seras sa nana. Son idée est que s'il arrive à faire suffisamment peur aux autres pour les décourager de te faire des avances, tu finiras par être gentille avec lui un jour ou l'autre, faute de pouvoir supporter la solitude. »

— « Vraiment ? Alors, que faut-il que je fasse ? »

Maisie réfléchit.

— « Ce Badger, c'est un type à idées fixes. Et, en plus, c'est le roi des imbéciles. L'ennui, c'est qu'il a une autorité sur ses copains, ce qui signifie qu'ils sont probablement d'un cran plus bêtes que lui. A ta place, je ne bougerais pas pour le moment

et j'attendrais que les choses se tassent. Peut-être que ça suffira à le dégoûter. »

N'ayant pas de meilleure solution à suggérer, Amanda acquiesça à contrecœur.

A peu près vers cette époque, elle commença à remarquer que chaque fois qu'elle se trouvait au club avec un groupe, Michael Parbert, de l'*Annabelle Lee,* était présent. Elle s'appliqua consciencieusement à le traiter comme elle traitait les autres. Il était impossible de ne pas s'apercevoir qu'il était bien fait de sa personne... mais il n'était pas le seul dans ce cas. Et Amanda commençait à comprendre ce que Dorrie avait voulu dire en parlant de jongleurs et de corde raide. Elle avait l'impression que chacun la guettait, attendant qu'elle trébuche ou fasse un faux pas. Pour éviter de laisser apparaître une ombre de partialité en faveur de tel ou tel, il fallait de formidables précautions. Certains soirs, elle renonçait même à se rendre au club afin d'atténuer la tension qui l'habitait en restant chez elle, mélancolique et furieuse de l'être.

Trois semaines s'écoulèrent encore — des semaines pénibles. Et, un beau jour, elle reçut à nouveau la visite de Maisie.

— « Il y a eu une belle bagarre, » commença celle-ci en allumant sa cigarette.

— « Oh... » La nouvelle ne passionnait pas Amanda. Ces derniers temps, il y avait des bagarres, grandes ou petites, à peu près tous les soirs.

— « Ouais... Badger s'est fait ramasser comme il faut. »

Amanda leva les yeux de la chemise qu'elle était en train de raccommoder.

— « Badger ! Par qui ? »

— « Par Michael. D'après ce qu'on m'a dit, il l'a laissé sur le carreau. » Elle s'interrompit. Comme Amanda restait muette, elle continua : « Tu veux savoir pourquoi ils se sont battus ? »

— « Non. »

D'un air songeur, Maisie secoua sa cigarette dont la cendre tomba par terre.

— « Faut regarder les choses en face, ma caille. Qu'est-ce que tu vas faire ? »

Inutile de feindre de ne pas comprendre. C'était une des choses qu'Amanda avait apprises.

— « Rien, » répondit-elle. « Pourquoi veux-tu que je fasse quelque chose ? »

Maisie secoua la tête. « Il le faut. »

— « Je ne vois pas pourquoi. »

— « Ne joue pas les gourdes avec moi, ça ne prend pas. Il faut que tu te choisisses un homme. » Maisie la regarda dans le blanc des yeux. « Qu'est-ce que tu te figures ? Tous ces types — les derniers mâles survivants — font la queue en rang d'oignons. Tout ce que tu as à faire, c'est de tendre le doigt en disant « Je veux celui-là » et il rappliquera en courant. Qu'est-ce que tu veux de plus ? Ils sont là sur un plateau d'argent. Et s'il y a de la brouille, pas même besoin d'un Reno local pour divorcer. »

— « Non. Je t'ai déjà dit que je n'ai jamais eu envie que d'un seul garçon. »

— « Mais ce n'est plus du tout comme avant, voyons ! Ecoute... A partir de maintenant, il faut que tu vives, tu comprends ? Que tu vives ! Et c'est vrai pour tout le monde. Rester sur ta réserve, ça ne fait pas le compte : arrête de te raconter des histoires. Il faut changer d'attitude avant qu'il y ait du grabuge. Tu peux pas continuer de jouer les saintes nitouches. Tu es une tentation terrible pour tous ces gars. Et il n'y a pas à les en blâmer : c'est la nature humaine. »

— « La nature humaine ! » répéta Amanda avec mépris.

— « Dame ! Qu'est-ce que tu veux d'autre ? Il faut que tu te décides, histoire de clarifier les choses. Tant que tu te balanceras au bout de ta branche comme un fruit défendu, on ne connaîtra pas un instant de tranquillité. Bon... qu'est-ce que tu penses de Michael, ma caille ? »

— « Non. »

— « Pourquoi non ? Je trouve que c'est un type bien et je sais de quoi je parle : j'en ai vu des masses. Et celui qui a démoli Badger a bien droit à sa récompense. »

— « Non, non et non, » s'écria Amanda avec violence. « Non ! Tu m'entends ? Je ne serai pas la bourse qui revient au boxeur gagnant. Et ne compte pas sur moi pour me précipiter dans les bras du grand costaud victorieux pour y trouver asile et protection. C'est répugnant d'être la prime qu'on se dispute. Ce serait comme d'être la vache que s'adjuge le taureau vainqueur. Non ! »

Mais Maisie était patiente et obstinée.

— « La vie, ici, est en train de devenir primitive. Il faut que tu saches ce que ça signifie en clair. Dans la situation actuelle, il y a deux possibilités pour une fille : ou bien aller avec tout le monde comme Dorrie et moi — je reconnais que ce n'est

pas dans ton tempérament — ou bien se mettre avec un gars capable de flanquer la trouille aux autres. Réfléchis, mon petit, et tu verras. Tu peux te choisir un brave type qui prendra soin de toi, avoir d'adorables bébés, et tout et tout... Ça pourrait être formidable... »

— « Si tu aimes tellement les bébés, pourquoi... » Amanda s'interrompit brusquement. « Excuse-moi, Maisie. »

— « Y a pas d'offense, ma petite Manda. La vie est comme elle est et il faut bien que je me fasse une raison. Mais ce n'est pas vrai pour toi, ma caille. Alors, réfléchis... »

— « Non, » fit Amanda en secouant la tête.

Néanmoins, elle consacra le plus clair de son temps à réfléchir au problème. Maintenant, elle ne pouvait plus l'éluder. Elle ressentait avec une acuité croissante la tension qui s'installait chaque fois qu'elle allait au club, elle avait conscience de la manière dont les hommes la regardaient — et se regardaient entre eux. Il y eut de nouvelles rixes opposant parfois des gens inattendus. Amanda devenait de plus en plus nerveuse, de plus en plus contractée, elle était incapable de parler de façon naturelle, redoutant les conséquences d'une parole prononcée à la légère.

Oncle Joe lui-même s'estima obligé de lui donner des conseils. Quoique exprimé sous une forme plus classique, son avis ne fut que trop semblable aux admonestations de Maisie.

L'agitation et le trouble d'Amanda grandissaient à mesure qu'elle voyait la pression monter dans la chaudière mais cela avait également pour effet de la durcir dans son entêtement.

— « Non ! » se répétait-elle dans son for intérieur. « Je ne veux pas ! Je ne veux pas être poussée dans les bras de quelqu'un. Je suis *moi.* Je ne suis pas un objet. Ils tiennent à ce que j'appartienne à l'un ou à l'autre. Jamais... jamais... Qu'ils aillent tous se faire pendre ! »

Mais sa résistance ne diminuait en rien les pressions dont elle était l'objet. Le point culminant fut atteint lorsqu'un coup de feu tiré devant son chalet la réveilla, une nuit. Elle ne sut jamais exactement ce qui s'était passé. D'après les bruits, elle présuma qu'il s'était agi au départ d'un combat singulier que l'arrivée inopinée de tiers avait transformé en une brève escarmouche. Au cours du combat, deux balles, au moins, avait traversé la cloison de bois de sa chambre et étaient ressorties de l'autre côté. Amanda resta couchée. Cela forçait sa décision. Quand le tapage se fut éteint, elle savait ce qu'elle ferait.

Le lendemain, elle s'arrangea pour s'enfoncer dans la forêt sans éveiller l'attention, afin de prendre contact avec les griffas qui lui réservèrent un accueil chaleureux. Depuis la catastrophe, on ne s'occupait plus d'eux et les cours dont les petites créatures étaient si friandes, à la fois à cause de l'instruction qu'elles recevaient et des douceurs qu'on leur distribuait, avaient été interrompus.

Il était difficile de savoir dans quelle mesure les griffas comprirent la situation mais ils s'engagèrent formellement sur deux points essentiels en promettant à Amanda le secret et en acceptant volontiers de faire office de porteurs, étant entendu qu'ils seraient payés en chocolat. Ils pouvaient aller et venir sans que cela provoque de commentaires et ils en profitèrent : pendant une semaine, ils s'employèrent à transporter dans la forêt des paquets à la mesure de leur taille.

Le jour J, Maisie revint à la charge ; elle répéta une fois de plus tous ses arguments et conclut sur ces mots :

— « Je sais bien que tu n'es pas faite pour cette vie-là, ma caille. Je te vois plutôt dans un vieux cottage quelque part dans ton Angleterre — une maison avec un jardin, tu aurais une robe imprimée, un grand chapeau, etc. Seulement, tout ça, c'est fini, ma petite. Il faut regarder les choses en face... »

— « Non ! » dit Amanda.

C'était dur de ne pas faire ses adieux à Maisie mais elle résista à la tentation. Les yeux secs, elle regarda la ridicule robe pailletée de son amie s'éloigner dans un balancement nonchalant. Le soir venu, elle écrivit un mot à l'intention de Maisie, ajusta son havresac sur ses épaules, boucla son étui à revolver à sa ceinture et prit son fusil à la main. Puis elle éteignit la lumière et attendit derrière la fenêtre au rideau tiré.

La mèche mit plus de temps à brûler qu'elle ne l'escomptait. Soudain, au moment même où elle se disait que quelque chose avait sûrement marché de travers, il y eut une sourde déflagration et, quelques secondes plus tard, des flammes jaillirent des fenêtres d'un chalet inoccupé à cent cinquante mètres de celui d'Amanda. Des cris, des bruits de pas précipités... Des silhouettes allaient et venaient fébrilement, se découpant en ombres chinoises. Quand elle jugea que l'incendie avait attiré tous ceux qui, par hasard, n'étaient pas encore ivres-morts, Amanda ouvrit la porte et s'enfonça silencieusement dans la nuit. Elle prit la direction de la forêt.

La seule chose qui lui permit de conserver sa détermination et de ne pas perdre la raison pendant les mois et les mois qu'elle passa dans sa grotte fut la fidélité des griffas. Ils ne l'abandonnèrent pas. Même quand elle n'eut plus de chocolat à leur donner, leur insatiable curiosité les faisait sortir de la forêt pour examiner, observer et poser des questions sans fin de sorte qu'elle se remit insensiblement à leur faire la classe. Il y avait longtemps qu'elle avait cessé d'utiliser les quelques bribes du langage aborigène qu'elle avait apprises et les griffas, maintenant, l'oubliaient à leur tour peu à peu. Il était fréquent de les entendre parler entre eux dans un bizarre anglais flûté venant en droite ligne — et c'était le plus curieux — des *Œuvres de William Shakespeare* et du *Oxford book of English verse,* les seuls ouvrages dont disposait Amanda.

Ce n'était pas un arrangement à sens unique. Les griffas, en échange des leçons de la jeune femme, lui apportaient des fruits, des légumes, des racines comestibles et lui enseignaient à tirer parti de la terre comme elle n'aurait jamais su le faire si elle avait été réduite à ses seules forces.

Près de six mois s'écoulèrent sans nouvelles du camp. Un beau jour, à sa grande surprise, un griffa remit à Amanda une liasse de papiers maintenus par une ficelle, comprenant un nombre imposant de feuillets couverts d'une grosse écriture malhabile et dont le dernier s'achevait par la signature de Maisie.

Ainsi Amanda apprit-elle que la colonie avait connu une période dramatique, qu'elle avait fini par surmonter la crise et que, maintenant, la discipline était rétablie. Les choses avaient pris une tournure particulièrement inquiétante à partir du moment où Badger avait rassemblé autour de lui une coterie qui menaçait de prendre le pouvoir si l'on n'y mettait pas bon ordre. On y avait donc mis bon ordre et Oncle Joe avait été élu président. Badger avait alors disparu. L'opérateur radio avait capté des bruits déformés sur la longueur d'ondes des émissions martiennes, ce qui indiquait qu'il y avait encore au moins quelqu'un de vivant. Alice avait également disparu. Seule. C'était si invraisemblable de sa part que l'on craignait le pire. Deux jours durant, elle avait paru morose et elle s'était subitement volatilisée. Personne ne l'avait vue, elle n'avait pas emmené d'objets personnels et, depuis deux mois, on n'avait retrouvé aucune trace d'elle. Dorrie était tombée gravement malade mais elle était à présent presque tirée d'affaire. Toutefois, elle était amèrement déçue : sans l'avoir ja-

mais dit à personne, elle avait toujours, semblait-il, souhaité avoir des enfants et, désormais, il n'en était plus question. Et Amanda ? Quand allait-elle revenir ?

Le sous-entendu n'échappa pas à l'intéressée : elle représentait l'ultime espoir. Encore une pression...

— « Non, » dit-elle. « Je ne veux pas... je ne veux pas. Ils ne peuvent pas me forcer. » Elle rédigea une courte réponse au dos d'une des feuilles, se servit des autres pour allumer son feu et décida d'oublier la lettre.

Vingt-quatre heures avant son apparition, Amanda savait par les griffas qu'un homme était en chemin. Elle n'en fut pas surprise outre mesure. Il était inévitable que quelqu'un découvre tôt ou tard sa retraite. Elle n'avait reconnu Badger qu'en l'observant à la jumelle. Comment avait-il trouvé sa piste ? Selon toutes probabilités, il avait capturé un griffa et l'avait torturé jusqu'à ce qu'il parle. En ce cas, il avait eu ce qu'il méritait. Maintenant, il n'en martyriserait plus jamais d'autres.

Au bout d'un jour ou deux, ses remords s'atténuèrent. Si un soldat peut défendre son pays et les femmes de sa patrie la conscience tranquille, n'avait-elle pas le droit d'assurer sa propre défense l'âme en paix ?

La vie reprit comme avant car, si Amanda était sûre d'une chose, c'était que Badger n'avait communiqué à personne les informations qu'il avait arrachées par la force.

Et pourtant, quelques semaines plus tard, les griffas l'avertirent qu'un autre homme approchait.

Amanda prit à nouveau son fusil et alla se remettre à l'affût au même endroit. Comme précédemment, elle vit une lointaine silhouette émerger des arbres et porta ses jumelles à ses yeux. C'est alors qu'elle reconnut Michael Parbert — le « brave garçon » que Maisie voulait qu'elle choisisse. Fronçant les sourcils, elle laissa retomber les jumelles. Ç'aurait été plus facile s'il s'était agi d'un quelconque acolyte de Badger. Après une courte hésitation, elle appela un griffa. Quelques minutes plus tard, elle suivait des yeux la petite créature qui, après avoir fait un crochet, dégringolait le versant de la colline. Quand il fut à proximité de l'homme, le griffa leva les bras et elle comprit qu'il hélait l'intrus. Observant la rencontre à la jumelle, elle vit l'animal transmettre son message à Parbert et lui enjoindre de rebrousser chemin. Mais l'autre parut demeurer sourd à ses exhortations. Un début de que-

relle éclata. Le griffa happa le pantalon de l'homme pour essayer de l'entraîner au loin. Michael, les yeux fixés sur la crête, ne bougea pas. Enfin, il se débarrassa d'un geste impatient de la petite créature qui s'accrochait à lui et commença de gravir la colline.

Amanda plissa derechef le front.

— « Eh bien, soit... » murmura-t-elle, farouche. Et elle empoigna son fusil.

Un peu plus tard, le rouleau de corde en bandoulière, elle descendit la pente d'un pas résolu, prête à refaire ce qu'elle avait déjà fait une fois. Mais quand elle fut devant Parbert, elle constata que ce dernier n'était pas mort. Il gisait sur le sol tapissé d'une végétation qui avait l'apparence de l'herbe. Il était pâle. Du sang suintait de ses deux blessures, formant un début de croûte. Il délirait et pleurait comme un enfant. C'était la première fois qu'elle voyait un homme pleurer. Elle eut une nausée et s'agenouilla à côté de lui.

— « Mon Dieu ! » fit-elle, les yeux pleins de larmes. « Mon Dieu, qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ? »

Pendant plusieurs jours, la réponse à cette question demeura en suspens mais, en définitive, l'état du blessé, encore qu'il fût très affaibli, s'améliora incontestablement.

Avec l'aide d'une douzaine de griffas, Amanda l'avait transporté dans la caverne et lui avait confectionné une couche aussi confortable que possible avec des branches souples. D'abord, il avait continué de délirer ; ensuite, il avait passé la plupart du temps à se reposer, les yeux clos. Il ne se plaignait pas quand elle le pansait et il était trop fatigué pour parler beaucoup. Parfois, elle s'apercevait qu'il ouvrait les yeux et la regardait aller et venir dans la grotte. Un jour, il lui demanda :

— « Quelqu'un m'a tiré dessus ? »

— « Oui, » répondit Amanda.

— « Vous ? »

— « Oui, » répéta-t-elle.

— « Vous êtes un piètre fusil. Pourquoi ne m'avez-vous pas abandonné là où j'étais ? »

— « Je ne sais pas. »

— « Est-ce que vous me tirerez encore dessus quand vous m'aurez remis sur pied ? »

— « Allez... dormez et cessez de poser des questions stupides. »

— « J'ai une lettre pour vous. Dans ma veste... la poche de droite. »

Amanda la prit. C'était bizarre, ce pli portant la suscription *Miss Amanda Vark* écrite en caractères bien moulés.

— « Cela vient d'Oncle Joe ? »

Michael Parbert fit signe que oui. Amanda déchira l'enveloppe qui contenait plusieurs feuilles. Les premières phrases étaient un tantinet grandiloquentes : le Dr. Thorer avait tendance à donner dans le pompeux quand il prenait la plume.

Ma chère Amanda,

Cette lettre est malaisée à écrire et peut-être vous sera-t-elle malaisée à lire. Néanmoins, je vous prie de la lire attentivement et de réfléchir à son contenu avec toute l'objectivité que vous mettriez à étudier un quelconque problème social dans le cadre de votre activité professionnelle...

Amanda poursuivit sa lecture sans que son expression révèle les sentiments qu'elle éprouvait aux yeux de Michael qui la surveillait. Quand elle eut terminé, elle alla s'asseoir devant l'entrée de la caverne, impassible, regardant la mer. Enfin, elle reprit la lettre et relut les dernières lignes :

... Il se peut qu'il y ait d'autres survivants disséminés ici et là dans le système solaire, mais nous n'en savons rien et nous ne le saurons probablement jamais. Tout ce que nous savons, ma chère enfant, c'est que c'est vous qui, ici, *détenez les clés de la vie et de la mort. Pourquoi est-ce à vous qu'est échue cette chose à la fois merveilleuse et terrible ? Cela non plus, nous ne le saurons jamais. Mais il existe une chance pour que vous donniez naissance à des filles... Vous, et vous seule, êtes le* vas vitae, *notre vase de vie. Admettez-vous que tout finisse ici ? Pouvez-vous porter le fardeau d'une telle responsabilité ? Car, Amanda, en tout cas pour nous, vous êtes... Eve.*

Quand elle leva les yeux, elle vit que Michael n'avait pas cessé de l'observer.

— « Vous savez ce qu'il y a dans cette lettre ? » lui demanda-t-elle.

Il acquiesça et dit : « Vous le saviez aussi avant même de l'avoir ouverte. »

Amanda lui tourna le dos et se perdit à nouveau dans la contemplation de la mer. Ses poings étaient serrés.

— « Pourquoi moi ?... Pourquoi moi ?... Suis-je une bête... une jument poulinière ? Je ne veux pas, je vous dis ! Ma vie m'appartient... elle n'est à aucun d'entre vous, elle est à moi ! Je ne veux pas... »

Elle froissa la lettre et la jeta dans le feu. Le papier se recroquevilla, noircit et s'enflamma.

« Regardez ! Vous lui raconterez. Vous pourrez leur raconter à tous quand vous serez rentré. »

Et Amanda s'enfuit en courant.

La convalescence de Michael fut lente. Au commencement, il se fatiguait vite. Le soir, la lumière des lampes d'argile était si faible qu'ils ne pouvaient rien faire d'autre que de bavarder. Amanda constata qu'il pouvait être fort prolixe et elle avait elle-même des mois de retard à rattraper dans ce domaine. La conversation à bâtons rompus allait dans toutes les directions ; un seul sujet en était banni : la situation présente — quoiqu'il ne fût pas toujours commode de l'éviter. Il était difficile, quand des mots comme rire, foule ou enfants venaient sur le tapis, de ne pas s'arrêter net en se rappelant que c'étaient là des choses abolies à jamais...

Mais, en général, et c'était bien naturel, leurs conversations étaient rétrospectives sans être obligatoirement attristantes. Parler des lieux qu'ils avaient connus les faisait revivre... l'espace d'un instant. Amanda se familiarisa avec Massachusetts Avenue, avec Brattle Street, avec les amphithéâtres et les ormes de Harvard. Elle finit par connaître les meilleurs magasins de Boston et, s'il l'avait fallu, elle aurait été capable de trouver toute seule le chemin de la maison de Tante Mary, à Back Bay. En retour, elle faisait visiter à Michael les collèges d'Oxford ; elle lui fit faire une promenade vespérale en barque sur la rivière et admirer le lever du soleil du haut de la tour de Magdalen College...

Les griffas continuaient d'être assidus à leurs leçons et, lorsque ses forces commencèrent à lui revenir, Michael se mua, lui aussi, en professeur. Il confectionna des modèles d'outils élémentaires que les petites créatures pouvaient reproduire, leur apprit à pêcher au filet et au harpon, leur fabriqua un tour de potier et un métier à tisser rudimentaires. L'air sérieux qu'il avait quand il travaillait, entouré de griffas tout aussi passionnés qui ressemblaient à... des enfants, amusait Amanda qui l'observait à la déro-

bée. Elle devinait qu'il prenait plaisir à sa tâche d'éducateur et, sans savoir pourquoi, elle était heureuse de voir qu'il obtenait de meilleurs résultats avec ces petites créatures que les spécialistes à l'esprit moins pratique de l'équipe d'anthropologie...

Lorsque Michael avait recommencé à marcher, elle avait pris l'habitude de garder son pistolet à portée de la main, la nuit. Il lui était venu à l'esprit qu'il la traitait exactement comme il aurait traité un jeune frère et qu'il ne s'était jamais départi de cette attitude. En fait, il lui aurait paru plus normal qu'il... Mais on ne peut jamais savoir ! Elle ignorait qu'il avait remarqué le pistolet jusqu'au soir où, se retournant alors qu'elle le mettait à sa place, elle s'aperçut que son compagnon la regardait. Il souriait. Mais d'un sourire étrange qui, au lieu de lui relever le coin des lèvres, le faisait retomber. Il hocha la tête.

— « Inutile de vous encombrer de cet instrument. Vous êtes parfaitement en sécurité, vous savez. Je suis... comment dire... absolument allergique aux dames qui se cachent pour me tirer dessus. C'est drôle. Je suppose que, par nature, l'homicide ne m'intéresse pas. »

— « Oh ! » fit laconiquement Amanda.

Un jour — un jour qui avait commencé comme tous les autres — Michael repoussa le bol du petit déjeuner et dit à brûle-pourpoint :

— « Maintenant, j'ai presque entièrement récupéré. Alors, je vais partir. »

Brusquement et de façon tout à fait imprévue, quelque chose se serra dans la poitrine d'Amanda.

— « Vous... vous parlez sérieusement ? »

— « Oui. Je suis en état de faire la route par petites étapes. »

— « Mais... vous n'allez pas partir aujourd'hui ? »

— « Aujourd'hui me paraît être une journée idéale. »

— « Mais... »

— « Mais quoi ? »

— « Je... je ne sais pas. Vous êtes sûr d'être suffisamment en forme ? »

— « Je suis en forme à quatre-vingt-dix pour cent. Si je flanche, un griffa ira chercher du secours. »

— « Oui, seulement... enfin, c'est tellement inattendu ! »

— « Pourquoi ? Qu'attendiez-vous donc ? »

Amanda le dévisagea, l'esprit en déroute. Elle s'était donné

beaucoup de peine pour s'interdire de formuler aucune espérance précise.

— « Je... je ne sais pas. Alors, si je comprends bien, c'est un au revoir ? »

— « Exactement. Au revoir... et je vous remercie d'avoir changé d'avis. »

— « Changé d'avis ? Mais si vous saviez que... » Elle s'interrompit pour demander gauchement : « Que voulez-vous dire ? »

— « Je suis content que vous ayez renoncé à me tuer. »

— « Oh ! c'était ça... »

Comme dans un rêve, elle le vit ajuster le sac portant encore la déchirure laissée par la balle qui l'avait traversé. Quand il prit son fusil, elle fit un geste hésitant, puis se ressaisit.

— « Au revoir, » répéta Michael.

— « Au revoir. » Sa voix vacillait et elle s'en voulut.

Michael sortit de la grotte. Une demi-minute plus tard, Amanda la quitta à son tour et gagna un endroit d'où elle pourrait le voir s'éloigner. Un groupe de griffas surgirent du couvert pour escorter le voyageur. Pas une seule fois, il ne se retourna...

Amanda eut l'impression que le paysage se brouillait devant ses yeux.

Michael parti, la caverne aurait dû retrouver son aspect antérieur. Logiquement, une fois le métier à tisser et autres innovations rangés dans une grotte voisine, tout aurait dû redevenir normal. Mais, de toute évidence, la logique comportait des lacunes. Les choses ne retrouvaient pas automatiquement leur ordre ancien et serein. Amanda était nerveuse. Avoir les griffas comme uniques interlocuteurs l'exaspérait. Elle avait des accès de mauvaise humeur qui les stupéfiaient et les épouvantaient, aussitôt suivis de remords — et cela recommençait cinq minutes après.

Elle avait plus que jamais conscience du caractère extra-terrestre du cadre où elle vivait. La solitude exacerbait ce sentiment d'étrangeté : cette solitude et ce silence étaient plus éprouvants que par le passé. Les journées étaient vides. Amanda était dans l'incapacité de retrouver sa routine d'antan et le calme des nuits l'oppressait. Quand elle se réveillait en sursaut, le souffle régulier et rassurant de Michael lui manquait. Le seul son qui lui parvenait était le lointain crissement des crabes qui rampaient sur le rivage...

Pour la première fois, elle commença à douter de sa force d'âme. Le détachement avait cessé d'être facile. Quand elle s'ana-

lysait honnêtement, elle comprenait que sa détermination était à présent ébranlée. Mais cela arrivait trop tard. Quelques semaines auparavant, elle aurait encore pu tenir compte des exhortations contenues dans la lettre d'Oncle Joe, elle aurait pu regagner la colonie et faire son choix tout en sauvegardant son amour-propre puisqu'elle se serait alors simplement inclinée devant les raisons du Dr. Thorer. Mais maintenant, ce n'était plus possible. Pas après qu'il l'eut quittée... sans un regard en arrière !

Elle oscillait entre l'esseulement et la détermination, la détresse et une résolution farouche. Pourtant, elle savait que sa résolution faiblissait. Jamais plus elle ne retrouverait cette confiance en soi qui lui avait permis de pointer froidement son fusil sur Badger. Et elle s'interrogeait : que ferait-elle la prochaine fois que les griffas la préviendraient que quelqu'un approchait ? Bah... il serait toujours temps de prendre une décision quand les circonstances l'exigeraient...

Or, il lui fut épargné d'en prendre une car il n'y eut pas d'avertissement. Un matin — c'était environ un mois après le départ de Michael — elle entendit les griffas arriver comme à l'accoutumée pour leur leçon quotidienne mais elle décela dans leur piétinement un pas étranger. Elle sortit son pistolet de l'étui et le braqua sur l'entrée de la caverne. Une forme qui paraissait gigantesque à côté des petites créatures s'immobilisa sur le seuil de la caverne et le cœur d'Amanda rata un battement. La silhouette était en plein contre-jour et on ne pouvait pas dire qui c'était. Mais Amanda savait... qui ce n'était pas !

— « Ça te ferait rien de baisser ce machin, ma caille ? » fit la silhouette sur un ton réprobateur après un moment de silence. « Ça part pour un oui pour un non, ces engins-là. »

Amanda baissa son arme, les yeux fixés sur Maisie. Quelque chose céda au fond d'elle-même et ce fut comme un geyser intérieur. Elle se précipita sur la nouvelle venue et se pendit à son cou.

— « Allons, allons, mon petit... » murmura Maisie d'une voix apaisante en la serrant dans ses bras. Longtemps, ni l'une ni l'autre ne prononcèrent un mot.

— « Comment as-tu réussi à arriver jusqu'ici ? » demanda enfin Amanda.

Elle avait recouvré sa maîtrise de soi et sorti des paniers remplis de jeunes pousses au goût sucré et des galettes de farine de racines.

— « Le plus difficile, ça a été la mise en route, » répondit Maisie. « Il y a belle lurette que je serais là si ces satanés griffas n'étaient pas aussi respectueux du secret. J'ai essayé pendant des mois de les faire parler, j'ai même tenté de les séduire. Mais ce n'est pas commode avec eux. Ah ! si c'était à des hommes que j'avais eu affaire... Toujours est-il que me voilà. Il m'a fallu trois jours de marche. »

Amanda contempla Maisie avec un mélange d'admiration et de gratitude. Une marche forcée en forêt ne cadrait pas plus avec son personnage que la tenue fonctionnelle qu'elle portait à présent.

— « Pourquoi es-tu venue ? »

— « Parce que je voulais te voir, ma caille. Et aussi parce que je me suis dit que quelqu'un d'autre risquerait de se faire descendre. Il paraît que le coin est dangereux, à ce qu'on raconte. »

— « Il est donc rentré sain et sauf ? »

— « Oui. » Se bornant à cette réponse laconique, Maisie commença à fouiller les poches de son blouson et de son pantalon.

— « J'ai un message pour toi quelque part. »

— « Ah ? » Amanda se pencha avidement.

— « Mais où diable est-ce que je l'ai fourré ? » soupira Maisie. « C'est que j'ai pas l'habitude de ces frusques, tu comprends ? Ah ! le voilà ! » Elle lissa l'enveloppe froissée. « C'est d'Oncle Joe. »

— « Oh... » laissa tomber Amanda d'une voix blanche en saisissant la lettre que Maisie lui tendait.

Elle l'ouvrit à contrecœur, devinant d'avance ce qu'elle contenait.

Elle ne s'était pas trompée.

— « Non ! » s'exclama-t-elle une fois de plus en froissant le feuillet. « Non ! » Mais ce « non » n'avait pas la même énergie que naguère — et il sonnait différemment. « C'est tout ? »

— « Que veux-tu qu'il y ait d'autre ? »

— « Je me demandais... je ne sais pas... »

Brusquement, elle éclata en sanglots.

Maisie lui prit la main.

— « Non, ma caille, il ne faut pas que tu deviennes une pleurnicheuse. Il y a trop longtemps que tu es seule. Tu vas rentrer avec moi. »

— « Mais... mais je ne... peux plus, maintenant, » sanglota

Amanda. « Il ne veut pas de moi. Il... il ne s'est pas retourné une seule fois. Il m'a dit qu'il dé... déteste les filles qui se cachent p-p-pour lui tirer dessus. »

— « C'est idiot ! Une fille intelligente se cache toujours pour tirer sur quelqu'un ! Si je comprends bien, tu es tombée amoureuse de ce garçon ? »

— « Oui, » bredouilla Amanda.

— « Eh bien, je crois que je vais pouvoir arranger ça. »

Maisie se leva et alla se planter devant l'entrée de la caverne.

Une minute plus tard, il y eut un bruit de pas et Amanda tourna brusquement la tête.

— « C'est... c'est... Oh! Maisie, tu m'as monté le coup ! »

— « Moi ? Jamais de la vie, ma caille ! Je t'ai juste un peu forcé la main comme on dit. »

Et Maisie s'esquiva tandis que Michael entrait.

Une heure plus tard, elle revint en faisant beaucoup de bruit.

— « Vous avez eu assez de temps, tous les deux, » fit-elle.

Amanda, serrée contre Michael, leva les yeux.

— « Pas encore. Nous allons prendre une... une sorte de lune de miel. »

— « Je me débrouillerai pour qu'on vous prépare un bungalow. Et je dirai à Oncle Joe que tu as décidé de suivre ses conseils. Il sera ravi. »

— « Non, » laissa tomber Amanda — et, cette fois, c'était son « non » énergique d'autrefois. « Je ne suis pas ses conseils. Cela n'a absolument rien à voir avec mes devoirs envers la collectivité, la postérité, l'histoire, les obligations morales, l'instinct atavique de la survie de la race ni avec quoi que ce soit d'autre. La seule chose qui est en cause, c'est ma liberté de choix. C'est comme ça parce que telle est ma volonté. »

— « Ouais, » répondit placidement Maisie. « Enfin, c'est ton affaire, ma caille, et tu dois savoir de quoi il retourne. Pourtant, je ne serais pas du tout étonnée si on me disait que, dans le temps, l'autre Eve s'est tenue exactement le même raisonnement... »

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The eternal Eve.

DANIEL WALTHER

La Terre à refaire

Après **Flinguez-moi tout ça !** (n° 179), voici un autre récit où Daniel Walther transpose, dans un futur qui ressemble beaucoup à notre présent, les horreurs de la guerre, son absurdité, les futilités de l'héroïsme — autant de thèmes qui lui valent d'être copieusement traîné dans la boue, par un correspondant qui ne mâche pas ses mots (et qui doit être un valeureux ancien combattant), dans le Courrier des Lecteurs de ce mois...

JE me souviens de ce matin-là sur cette route dévastée de la Terre. A gauche et à droite de cette route surélevée sur une sorte de digue, de profondes ravines attestaient la sécheresse de la planète. Morte la Terre, la vieille, la pauvre Terre, morte à petit feu, se recroquevillant en elle-même comme une orange dont l'écorce se craquelle peu à peu. Morte et desséchée la vieille planète des meurtres, des amours et des batailles rangées, morte et enterrée dans sa propre poussière.

Je me souviens...

J'étais installé dans le *command-car,* mon pistolet-mitrailleur sur les genoux et une cigarette au coin des lèvres. Une tristesse communicative régnait sur le misérable décor de dunes grises et d'arbres pétrifiés. Les anciennes forêts de la Terre ressemblaient à de noires étendues de cierges éteints à jamais.

J'étais sur la planète-mère depuis quelques semaines à peine et déjà une lourde mélancolie pénétrait en moi.

Rien, nulle part, pas le moindre signe de vie ni la plus petite bestiole qui eût survécu à la catastrophe.

Le soleil brûlait comme une boule de soufre ardente et le sol craquelé recélait des milliers de pièges qui obligeait les colonnes à demeurer sur les routes et les « digues ».

Des myriades de planètes mouraient chaque jour dans l'univers et personne ne s'en souciait mais quand vint le tour de la Terre, les hommes s'enfuirent aux quatre coins de l'espace et appelèrent au secours : au secours pour Terra, le vieux symbole de la cultu-

re, la patrie des héros et des arts, le grrrand musée de la Galaxie !

Les astronefs avaient sillonné le ciel ; des délégations humaines avaient antichambré chez tous les souverains du vaste monde, chez les griffus, et les cornus, les mous et les spongieux, les humanoïdes et les « foncièrement différents ». Mais personne n'avait compris leur émoi :

« Chacun son tour, » avait dit un Monarque Chevelu du haut de sa dignité, de son trône et de son indifférence, « nous ne pouvons rien faire pour vous ! »

Et la Terre avait fini par sauter hors de sa trajectoire, s'était rapprochée du Soleil et s'était laissé rôtir comme une pomme dans la cheminée...

Le vieux fruit de tant de siècles de patientes luttes pour la vie se traînait de bien morne façon autour du soleil de feu.

Terra était morte.

Mais nous, armés de forces neuves et de substantiels crédits, nous étions revenus pour refaire le monde dans le vrai sens du terme. Nous allions rebâtir la Terre de fond en comble, faire repousser des fleurs dans le désert et bondir des cours d'eau à la place des arroyos desséchés. Nous allions construire un monde nouveau et nous y réinstaller dès que possible.

On nous avait mobilisés dans tous les coins de l'univers ; on avait battu le rappel de tous les Terriens, et le vieux et perfide sentiment national avait repris le dessus. Notre Canaan demeurait bien sûr à faire mais nous avions de quoi ressusciter le Monde des Elus.

Personnellement, je me moquais assez de savoir où je passerais le restant de mes jours car mes aspirations intimes me portaient vers la paresse, la méditation et l'alcool. Terra, Mars, Urantia ou les lointaines stations du vide interstellaire, peu m'importait car je n'avais jamais possédé ce sens patriotique qui jetait à présent tous les exilés des étoiles dans des milliers d'astronefs qui convergeaient vers la Terre comme un vol étincelant d'oiseaux de proie. Les hommes dispersés sur les mondes fraîchement colonisés sortirent de leur mélancolie, retrouvèrent tout leur allant et, sous les regards désapprobateurs de divers monarques des autres planètes, se livrèrent à de fébriles préparatifs, n'ayant plus qu'une idée en tête : retaper Terra, la vieille, vieille planète-mère pour s'y claquemurer avec tout un arsenal d'armes efficaces et perfectionnées.

Durant toute la première partie de mon existence, j'avais vécu sur Urantia où mes parents, rescapés du naufrage de la Terre, m'avaient donné le jour. C'était un monde de dimensions très moyennes que les humains avaient hérissé de redoutes et de casemates car ils pensaient qu'il s'agissait d'un important point stratégique.

Sur Urantia, nous fîmes rapidement le vide autour de nous, creusant des tranchées, minant le sol, paradant dans des casques à cimier et des bottes bien astiquées.

La petite planète, malgré cela, conservait un climat d'une étonnante douceur et la vie s'y déroulait fort agréablement. Quand on y commença de parler de la Terre, je compris bien vite que ma belle tranquillité touchait à sa fin. On me serra contre mon gré dans un uniforme d'officier subalterne — parce que je n'étais ni plus bête ni plus débile qu'un autre ! — et on me fit embarquer un matin avec de nombreux compagnons dans un astronef de fort tonnage.

Je me souviens. Je me trouvais dans le *command-car*, mon pistolet-mitrailleur posé sur les genoux et une cigarette aux lèvres. On m'avait bombardé sous-lieutenant et on n'avait pas omis de me dire que j'étais responsable. Ne me demandez pas de quoi j'étais responsable, ni eux ni moi nous ne le savions !

Je suçotais ma cigarette et je pensais à Urantia... Urantia avec ses forteresses de granit, ses villages perchés sur les rochers. Je pensais aux rivières avec un peu de vague à l'âme quand les premières détonations nous éclatèrent dans les oreilles.

Je criai au chauffeur d'arrêter la voiture et, derrière nous, la longue file de camions s'immobilisa. Je n'en croyais pas mes yeux : là-bas, au bout de la digue, de grandes flammes rouges bondissaient, se changeaient en flèches de feu qui nous sifflaient à l'entour de la tête.

Que se passait-il ?

Le ciel se mit à basculer, la digue se brisa en deux et je tombai brutalement de plusieurs pieds de hauteur. Je perdis connaissance mais je gardai vaguement l'impression d'une foule d'images à l'intérieur de ma tête : la digue en flammes, le ciel rouge et là-bas, dans une sorte de brume de chaleur, un groupe de personnages imprécisément silhouettés : nos agresseurs.

L'un d'eux sauta en avant et je vis qu'il était non-humain. Il maniait une arme courte qui crachait sans interruption des flammèches pourpres. Et sur la digue, dans un grand tumulte, nos

camions explosaient les uns après les autres tandis que des hurlements et des cris fusaient de toutes parts, moitié peur, moitié colère... Moi, je me trouvais dans un état de semi-inconscience, ne sachant pas où j'étais ni ce qui se passait. Finalement je sombrai dans une nuit profonde, absolument dénuée de visions.

Quand je repris connaissance, ce fut pour constater que le ciel au-dessus de moi était devenu entièrement noir et que des étoiles nombreuses y brillaient. Il me fut difficile d'admettre que j'eusse été privé de mes esprits durant un si long laps de temps car, si mes souvenirs étaient exacts, nous avions été attaqués aux environs de onze heures trente du matin.

Lentement, je remuai les bras et constatai que je n'avais pas lâché le pistolet-mitrailleur. Je ricanai. Je bougeai un à un chacun de mes membres et je fus heureux de constater que je n'avais rien de cassé. Ma tête seule me faisait encore souffrir en de brusques et brefs élancements.

Puis je me souvins de ce que j'avais entraperçu : les inconnus au loin et le personnage maniant son arme courte cracheuse de flammes pourpres.

Quelqu'un d'autre pouvait-il avoir intérêt à reconquérir la planète Terre, la patrie des arts et des canons, le musée de la Galaxie ? Je ne pouvais y croire ! En temps normal, personne ne pouvait subsister à la surface de Terra, ni homme ni bête, ni personne ayant besoin d'eau à boire et de substances organiques ou végétales pour se nourrir. La Terre était un tas de poussière chaude, creusé de profondes crevasses, et ne pouvait avoir qu'un intérêt sentimental.

Qu'avait déclaré ce souverain chevelu quand nos messagers lui avaient annoncé, avec des sanglots et des trémolos dans la voix, la mort de la Terre ?

« Chacun son tour ! Nous ne pouvons rien faire pour vous ! »

Sous-entendez : « Nous ne *voulons* rien faire pour vous ! »

Car l'univers avait ses lois auxquelles la nation des hommes avait toujours refusé de se soumettre.

J'essayai de me remettre en mémoire l'aspect extérieur du personnage debout sur la digue en train de tirer sans discontinuer sur les camions immobilisés sur la route, tous bien en vue et offrant une cible fantastique. Ce que je pouvais dire se résumait en quelques mots : il n'était pas humanoïde. Même sans l'avoir réellement vu, je ne craignais pas d'affirmer qu'il était à mille milles de ressembler à un être humain.

Je raflai mon pistolet-mitrailleur et tentai de me relever. Dans ma tête, des cloches se mirent à sonner à toute volée mais, finalement, je parvins à conserver mon équilibre. Je constatai que je me trouvais au fond d'une crevasse, heureusement peu profonde, et que je devais sans doute la vie sauve au fait que j'avais été dissimulé aux regards des assaillants, car le silence de mort régnant au-dehors me faisait tristement augurer du destin de la colonne.

M'aidant des pieds et des mains, suant et ahanant, je parvins à me hisser hors de mon trou, mon arme me battant toujours la poitrine. Dès que j'aperçus la route, je compris que mes craintes n'avaient pas été vaines : douze carcasses noirâtres jalonnaient la route et des masses horizontales projetées çà et là m'apprirent que j'étais sans nul doute l'unique survivant de l'embuscade.

Une triste et rapide inspection des restes calcinés des véhicules m'amena bientôt à l'angoissante conclusion que je restais seul sans nourriture ni boisson dans une contrée ouvertement hostile.

Alors un vertige me saisit et je me laissai tomber à terre, le cœur entre les dents. Je regardai dans la direction d'où était venue l'attaque mais je ne vis rien, rien que la route obscure qui s'engouffrait dans une épaisse forêt minérale. Je me trouvais dans une situation désespérée, sans vivres ni eau, condamné à mort à plus ou moins brève échéance, ne sachant pas où je pourrais rencontrer de mes semblables avant qu'il soit trop tard. Je n'avais aucune notion de l'heure, aucune indication précise de l'endroit où pouvaient se trouver actuellement d'autres colonnes. Je résolus de suivre la route, en espérant qu'elle me mènerait quelque part.

Et l'assaillant, où se dissimulait-il à présent ?

Je poussai le pistolet-mitrailleur dans mon dos et me mis en marche sans me faire d'illusions. J'avais conscience du ridicule de ma situation, de son ridicule et de son tragique. Une vague de pitié pour moi-même me montra les collines d'Urantia, les forteresses blanches et noires, les ruisseaux, les torrents, les cascades, les fleuves et les rivières ; les femmes allant puiser de l'eau ; les enfants jouant à s'éclabousser et les jeunes femmes se douchant sous de minuscules niagaras cristallins. Je versai deux larmes sur mon sort et jurai à haute voix contre l'abominable sentiment nationaliste et patriotique de l'espèce humaine. Les nuits sur Terra, je le savais, étaient courtes et les matins brûlants qui se levaient dans un grand déploiement de force de lumière et de feu

avaient vite fait de vous déshydrater. Il me fallait donc découvrir une autre colonne avant le début du jour. Mais la Terre était vaste et mes chances me semblaient fort minces.

La douleur dans ma tête finit par se calmer.

La nuit était claire et je pouvais avancer rapidement sans trop de difficultés. Tout en progressant vers la forêt pétrifiée, je me demandais qui étaient nos agresseurs et quel but ils poursuivaient. C'était idiot ! Personne n'aurait dû logiquement se préoccuper de ce gros morceau de poussière qu'était devenue Terra... Personne, et pourtant !...

J'imaginai une nouvelle race surgie des profondeurs de la Terre, une race adaptée aux terribles conditions de la planète, une race qui pouvait se passer d'eau pour subsister, qui se nourrissait de sable, de terre sèche... une nouvelle race qui entendait garder la planète pour elle seule. Cette supposition me sembla si ridicule que j'éclatai de rire.

Tout le monde, dans l'univers, nous avait toujours craints et respectés pour notre force et notre combativité et personne ne nous avait jamais véritablement attaqués de front. Certes nous n'étions pas aimés, tant s'en fallait, mais on nous laissait faire à notre tête ce qui nous semblait bon. Et nous avions toujours fait ce que nous avions envie de faire. Dans l'univers nous avions un surnom : *Les Increvables* et ce sobriquet n'avait rien de très affectueux. Je n'ai jamais été très fier de ma qualité d'homme de la Terre, et ce soir-là, sur cette route déserte de notre vieille planète défunte, je me rendis compte que j'étais un anachronisme au sein de l'univers, quelque chose de semblable à une faute de goût... un habitant d'un astre mort.

Et je me demandai ce qu'aurait dit ce souverain chevelu aux paroles définitives en me voyant peiner sur une route qui n'en était pas une, entre deux zones désertiques, profondément crevassées, dévastées par l'éternelle sécheresse de ce monde.

Ce fut à l'entrée de la forêt de pierre que je tombai sur eux. Et cela se produisit de manière totalement imprévisible. Un ballon de feu surgit d'entre les colonnades des arbres, fila dans ma direction et me manqua de quelques centimètres à peine. Je fus renversé par le souffle et je compris qu'à présent ma vie ne tenait plus qu'à un fil. Les *autres* ne plaisantaient pas, pas plus que nous ne plaisantions nous quand nous nous y mettions. Je me fis tout petit, roulai sur le côté et me laissai glisser le long du remblai juste au moment où une deuxième flamme pour-

pre naissait à l'orée de la forêt minérale. Je serrai mon arme contre moi et commençai de courir de toute la vitesse que je pouvais humainement imprimer à mes jambes, étroitement confondu avec l'ombre que projetait la digue. Je voulais atteindre la forêt pétrifiée avant qu'on découvre ma supercherie. Mais le ciel s'alluma en rouge, en vert et en jaune et je compris qu'*ils* n'étaient pas dupes de ma pauvre ruse et qu'ils ne mettraient pas longtemps à me trouver. Je ne cherchai plus à me cacher : je n'avais plus qu'un seul but : atteindre au plus vite le refuge des arbres de pierre.

« ... il faut que je m'en sorte, m'en sorte, m'en sorte !... » me répétais-je comme pour essayer de me convaincre.

Je m'enfonçai avec un gémissement bizarre dans la profondeur de la fûtaie morte, et juste à cet instant, j'en vis un qui s'avançait vers moi d'une démarche rapide, son court pistolet (mais s'agissait-il bien d'un pistolet ?) braqué sur moi.

Une bouffée de haine m'obscurcit la vue et, arrachant mon arme de mon épaule, je me mis à mitrailler férocement dans la direction de mon agresseur.

Dieu me préserve de réentendre dans l'avenir le hurlement que je dus subir alors. Je ne pouvais douter de l'avoir touché, car un cri strident me perça les tympans et ne cessa de résonner jusqu'au moment où je vis mon adversaire s'abattre tout d'une pièce en projetant au loin son arme fulgurante. Et je me rendis compte avec horreur que j'étais content, que j'étais satisfait de mon acte ; et ce fut d'un pas assuré que je m'avançai vers l'être que j'avais si proprement exécuté.

Je ne suis qu'un homme et, en tant que tel, frappé du mal d'anthropomorphisme : la créature qui gisait morte à mes pieds m'inspira un violent dégoût, une nausée incœrcible. Je ne saurais vous la décrire car les mots me manquent encore aujourd'hui en raison même de mon écœurement et de ma répulsion. Ma victime se décomposa si rapidement qu'il n'en resta bientôt plus rien qu'une masse gélatineuse aux contours imprécis.

Je me mis à trembler si fort que je faillis laisser échapper mon pistolet-mitrailleur et, juste à ce moment-là, on me tomba dessus par-derrière et je sentis sur moi le contact répugnant d'un de mes ennemis. Je me débattis, mordis, frappai, me dégageai dans un cri et arrosai l'autre d'une averse de projectiles explosifs. A nouveau le terrible hurlement d'agonie retentit parmi les arbres de pierre

et je rendis compte enfin que je venais de tuer pour la seconde fois.

Je me remis à courir et Dieu seul sait ce qui s'est passé ensuite, comment j'ai fait pour leur échapper, pour traverser la forêt pétrifiée sans me faire tuer...

Je marchai toute la nuit, en proie au délire, et, au matin, je tombai sur une patrouille d'hommes de la Terre. A moitié mort, presque privé de raison, je me précipitai dans les bras du plus proche d'entre eux, en riant et en pleurant à la fois.

Oui, je me souviens de cette horrible journée, de cette épouvantable nuit, de la crevasse, de la bataille dans la forêt, je me souviens de tout... mais après... après, tout devient obscur ! Je crois simplement que je n'ai rien d'un héros et que j'ai perdu le contrôle de mes nerfs. On m'a fait des piqûres et on m'a rapatrié. Maintenant, quand j'y repense, j'ai l'impression qu'on a fait cela parce que j'avais été le seul Terrien à voir les assaillants de près sans y laisser ma peau. On ne voulait surtout pas que je rabatte le moral à mes compagnons d'armes. On me jeta dans un camion, puis dans un astronef, puis dans une ambulance fermée à double tour. Je fus maintenu en état de sommeil hypnotique durant la quasi-totalité des hostilités.

A vrai dire, la guerre contre X fut courte et pas une seule fois les hommes ne purent regarder leurs adversaires à visage découvert ! Chaque embuscade était une défaîte pour nos troupes et l'ennemi décimait nos colonnes les unes après les autres sans faire de quartier. Nous dûmes bientôt nous rendre à l'évidence que l'issue des combats nous serait fatale dans un avenir qui s'annonçait proche et qu'en un mot nous venions de trouver nos maîtres. Le vieux rêve s'écroula, un à un les détachements humains décrochèrent. Les hommes rentrèrent chez eux et demeurèrent dispersés aux quatre coins de l'univers.

J'ai longuement réfléchi sur nos adversaires et je me suis interrogé à propos du but qu'ils recherchaient. La conquête de Terra... ou autre chose ?

La conquête de Terra ! Cette race non-humanoïde se moquait bien d'ajouter cette pauvre ruine aux possessions qu'elle pouvait avoir ! Pensez donc : un caillou poussiéreux où toute vie était impossible à moins d'investir dans l'affaire des capitaux et des forces énormes.

Autre chose alors ?... Oui. Je suis arrivé à la conclusion que nos ennemis ont agi à bon droit parce qu'ils haïssaient par-dessus

tout la morgue et la suffisance des hommes. Les hommes ! Ceux que l'on dénommait « les Increvables »... le fléau de l'univers.

Je me souviens de cette nuit-là quand je courais dans la forêt pétrifiée, le cœur battant, poursuivi par la haine de ceux qui avaient surgi du fond de la nuit cosmique afin de nous empêcher de reprendre ce que nous avions tort de considérer comme notre bien.

Je me souviens des autres et je me rends compte qu'ils devaient avoir aussi peur de moi que j'avais peur d'eux. Je vois encore mon premier assaillant s'écrouler de tout son long en projetant son arme à tous les diables et surtout, surtout j'entends son horrible, son ignoble cri ! S'ils se cachaient, ce n'était pas tant pour nous dissimuler leur apparence et se mettre ainsi à l'abri d'éventuelles représailles que parce qu'ils *ne pouvaient supporter notre aspect* !

Pour eux, nous étions une nation de proie, peut-être la pire de tout l'univers connu, et la Terre restait dans notre esprit un symbole de force et d'unité. Il leur fallait donc nous empêcher de rendre à Terra-la-terrible son visage des beaux jours, son atmosphère, ses mers, ses fleuves... Il leur semblait obligatoire de nous faire la guerre à outrance afin que nous demeurions dispersés, c'est-à-dire moins susceptibles de nuire aux autres puissances par notre inqualifiable anthropomorphisme et notre racisme divinisé.

Je crois que ce que je viens d'écrire est le reflet de la vérité, un reflet sans doute imparfait (car comment pourrais-je m'installer dans le cerveau de ces créatures étrangères et comprendre toutes les finesses de leur comportement ?) mais un reflet assez précis pour me forcer jour après jour à la réflexion.

Un à un, nos cargos interstellaires remportèrent dans l'espace le coûteux matériel qui aurait peut-être permis aux hommes de changer la face de leur monde mort. Les régiments en déroute se hâtèrent de rembarquer dans les transports de troupe et jusqu'au tout dernier moment, jusqu'à l'instant où l'ultime combattant humain posait le pied sur l'échelle d'accès de l'ultime destroyer, les ballons de feu ne cessèrent pas de danser tout autour des hommes.

Terra était un charnier.

Je me souviens... Ce fut juste après mon « réveil » ; je les vis débarquer ici... Tous ceux (ou presque !) qui étaient partis en se promettant de refaire le monde à leur idée ! Ils posèrent sur le sol d'Urantia un pied tremblant et je compris que j'avais choisi la meilleure part ou plutôt que j'avais eu énormément de chan-

ce de tuer deux des étrangers. Je sais que cette affirmation peut avoir quelque chose de choquant mais vous aurez vite fait de comprendre mon point de vue quand vous saurez que, durant cette nuit-là, j'ai appris à remettre les choses en questions et à redécouvrir les véritables, valeurs des choses.

De l'endroit où je suis assis, au sommet de la plus haute tour d'une des forteresses, je regarde mes semblables faire du maniement d'armes et je me demande quand ils se décideront enfin à comprendre quelque chose à quoi que ce soit.

Comme je suis le seul homme à avoir vu l'ennemi de près, ils voudraient bien me poser certaines questions, cela se voit, mais ils préfèrent le doute à la vérité et me permettent de jouir de toute la tranquillité que je désire.

De toute façon, je me sens plutôt bien sur Urantia car, je vous l'ai dit, mes aspirations personnelles me portent tout naturellement vers la paresse, la méditation et l'alcool.

L'esprit un peu embrumé, je regarde le soleil rouge décliner dans le ciel, j'écoute les fontaines éclabousser leur margelle et, en jetant un coup d'œil du côté de mes concitoyens qui rentrent du maniement d'armes quotidien, je me demande s'ils ont bien oublié la Terre ou s'ils caressent toujours dans le fond de leurs pensées d'ambitieux projets de reconquête.

MOSE MALLETTE

Les étoiles savent

La graphologie est-elle ou non une science exacte ? La question peut engendrer des débats. L'auteur de ce conte, pour sa part, préfère la tourner en ridicule (sans méchanceté), en parodiant jusqu'à l'absurde ses principes et ses méthodes.

Lundi 14 août.

Je ne suis pas comme la plupart des hommes. Les femmes sont un mystère pour la plupart des hommes. Mais les femmes ne sont pas un mystère pour moi. Prenez Lorna, par exemple. Lorna est la nouvelle Coordinatrice de l'Invention Créatrice. Tout ce que la plupart des hommes peuvent dire de Lorna, c'est qu'elle est blonde, longue en jambes, voluptueuse, et qu'avec elle il n'y a rien à faire. Mais je sais que Lorna est amoureuse de moi. Ce matin j'ai reçu d'elle un mémo. Il dit :

« *Vous avez deux jours de retard pour la campagne publicitaire des vins Bûcheron.*

Tâchez de vous surveiller, mon garçon !

L. D. »

Peut-être que cette note ne paraît pas romanesque. Toutefois, en tant que diplômé du cours de graphologie en 40 semaines du professeur Ferthumlunger, je suis en mesure de déclarer qu'elle exprime l'amour le plus passionné. Pour moi, bien sûr, puisque le mot m'est adressé. J'ai abouti à cette conclusion sur les désirs secrets de Lorna en recourant à l'Analyse Féconde de Ferthumlunger. Il s'agit d'une méthode inspirée d'un bout à l'autre. D'abord vous prenez en main le modèle d'écriture et vous fermez les yeux. Puis vous répétez par trois fois la Formule Facilitante : « Si les étoiles savent, le cerveau sait ; si le cerveau sait, la main sait ; si la main sait, cela se voit. » Maintenant, vous ouvrez les yeux et vous vous mettez à additionner les Chiffres Fatidiques de Ferthumlunger. La note de Lorna m'a fourni

le nombre 312, tous chiffres trahissant sa passion envers moi. J'attire en particulier votre attention sur les majuscules chargées de sensualité en profondeur, sur les *n* et *m* arrondis, les *o* et les *a* généreux et sur les ascendantes pleines de désir latent dans *retard*. Ah ! la pauvre fille, si désespérément atteinte ! Il faut que je sois gentil avec elle.

Je dois dire qu'en computant les Chiffres, il est de la plus haute importance de ne pas laisser la signification du message influencer l'évaluation à laquelle on procède. Un adepte de Ferthumlunger comme moi peut analyser des pages de texte sans avoir la moindre idée des intentions de l'auteur ; et c'est ainsi qu'il doit en être. Comme le répète le professeur Ferthumlunger, tout message possède deux significations : lexico-sémantique d'une part, soit la teneur au sens courant du terme, et crypto-configurative, le sens réel, caché, auquel nous donnent accès les méthodes du professeur Ferthumlunger. Malheureusement, en analysant le message de Lorna, je laissai l'émotion prendre le pas sur le Processus de Transparence et une partie de la signification lexico-sémantique se glissa en moi. J'eus donc l'impression, avant d'avoir entièrement Transparentifié le message, que quelque chose tourmentait Lorna. J'espère que ce n'est pas son travail qui lui cause du souci.

Mardi 15 août.

Un second message de Lorna aujourd'hui :

« *Vous confirmez en tout point les comptes rendus défavorables que j'ai entendus à votre sujet.* « Pas besoin d'être bûcheron pour aimer les vins Bûcheron » !!! *Tâchez de trouver quelque chose de plus original, sinon vous êtes renvoyé !*

L. D. »

Tout reste poétique entre nous... 530 en Chiffres favorables. Ah ! l'amour, l'amour !

Je viens de jouer avec quelques variantes de mon slogan pour les vins Bûcheron. « *Tous les bûcherons boivent les vins Bûcheron* » risque d'être encore meilleur que ma trouvaille d'hier. Non, en y réfléchissant, il n'y a probablement pas assez de bûcherons. Marché restreint... très mauvais. Qu'est-ce que c'est qu'un bûcheron, après tout ? Un abatteur de bois, qu'il fait flotter sur l'eau. L'eau changée en vin. « *Les vins Bûcheron sont meilleurs que*

l'eau ». Est-ce que ce ne serait pas une atteinte aux marchands d'eau ? Au fait, y a-t-il des marchands d'eau ? D'où vient l'eau ? Du ciel, si je me souviens bien. « *Comme la douce pluie des cieux se répand sur le Juste comme sur l'Injuste, de même les doux vins Bûcheron* »... ? « *Des vins doux pour les doux bûcherons* » ? Hum... mon cerveau semble s'égarer. Allons, assez pour aujourd'hui.

Mercredi 16 août.

Un nuage passe sur mon idylle. Ce n'est peut-être pas grave, mais pour la première fois Lorna manifeste des réserves envers ma personne :

« *Je vous dois des excuses. Quand j'ai rassemblé toutes vos propositions pour les vins Bûcheron, je me suis aperçue qu'elles constituaient un canular de grande ampleur, en fait, une très habile satire de ces campagnes publicitaires à la gomme. Je n'ai pas le cœur de me mettre en colère. Je vous ai examiné dans votre petite cellule de verre, hier. Vous regardiez devant vous sans rien voir, en répétant sans cesse quelque chose... Je voyais remuer vos lèvres. Je pense que vous êtes en secret un poète ! Accepteriez-vous de déjeuner avec moi aujourd'hui pour me dire à quoi vous pensez vraiment ?*

Lorna Ditmars. »

Les *e* pointus, les *p* maladroits, un tas d'autres signes encore ne laissent aucun doute... Lorna ne m'est plus dévouée corps et âme. Il faut aussi que je demande l'avis du professeur F.

Jeudi 17 août.

Juste ce que je craignais... en pire. Oh ! elle a été assez cordiale pendant le déjeuner, hier, et la conversation a été plaisante. Comme si ce moyen de communication pouvait avoir un sens ! Les femmes sont toujours comme le serpent, pleines de ruse. Mais si rusée qu'elle soit, elle ne peut masquer les 1042 Figuratifs qui ressortent clairement de sa note sans foi de ce matin :

« *Chéri,*

Quelle découverte ! Vous êtes bien un poète ! Jamais je n'ai entendu d'opinions aussi immatérielles, aussi éthérées que celles que vous avez exprimées hier. Ne vous occupez plus de cette

idiote de campagne pour les vins Bûcheron. Je l'ai collée à ce tâcheron de Harkness. Demain vous vous installez avec moi, ici, et nous obtiendrons ensemble le contrat Garmany... ils ne résisteront pas à votre imagination endiablée. (Rendez-vous ce soir à 8 heures, comme convenu.)

Lorna. »

Des *r* avec des crochets, des *t* barrés en coup de sabre et des *i* farcis de narcissisme indiquent où s'en est allé l'amour. Hélas.

Vendredi 18 août.

Parlé au professeur F. ce soir après son cours : « *La reliure détermine-t-elle la signification ? — Etude des colles employées pour 10 000 dictionnaires* ». Il est entièrement d'accord avec mon interprétation... d'ailleurs la note d'aujourd'hui ne laisse que peu de place au doute :

« *Très cher,*

Tout, tu es tout ce que j'ai jamais rêvé. Nous devons établir nos relations sur des bases régulières.

Ta Lorna. »

C'est court, mais l'intention est claire : haine, rejet, arrogance. Je lui donnerai encore une dernière chance.

Lundi 21 août.

Suivi la grande conférence de week-end du professeur F. : « *Le métalangage de la colle.* » Pensais que cela me réconforterait. Mais pas de chance... je suis encore terriblement désappointé par cette affreuse femme. Voici sa dernière missive :

« *Chéri très cher,*

Pourquoi cette froideur ? Pourquoi m'évites-tu ? Ne me repousse pas sans explication. Je t'en prie, chéri, dis-moi ce qui ne va pas.

Toujours ta Lorna. »

C'est la fin. Je ne veux même pas cataloguer tous les signes de sa perfidie. Jamais je ne m'en remettrai.

Mardi 22 août.

Eh bien, je m'en suis remis. Le professeur Ferthumlunger m'a re-Transparentifié. Il m'emploie comme assistant, à présent. Le

professeur F. étudiera ma mésaventure dans son livre : « *L'intérieur en profondeur* ».

Il m'arrive pourtant de me demander si je n'aurais pu éviter de souffrir de l'inconstance de Lorna en *lisant* vraiment ses mémos. Mais c'est sûrement une idée irrationnelle. Il faudra que j'en parle au professeur F.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : The stars know.

GABRIEL DEBLANDER

Le manteau de Joa

On ne présente plus Deblander. Son univers cruel et fabuleux, jalonné d'obsessions, s'est déjà imposé au fil d'une demi-douzaine de récits. Chaque œuvre nouvelle nous fait pénétrer un peu plus avant dans ce monde inquiétant, jusqu'au point de non-retour. Cependant que l'auteur dissèque, avec une fascination qu'il nous fait partager, ces créatures féminines sournoises, bestiales, maléfiques, qui le hantent au même titre que ses héros adolescents ou enfantins. L'Enfant face au Mal : **c'est un peu le grand thème autour** duquel s'articulent toutes ses histoires. Mais le Mal peut prendre de multiples formes, toutes plus insidieuses les unes que les autres...

Adeline venait de fêter ses vingt ans lorsque *cela* arriva. Bruno et moi, Quentin, nous en avions respectivement vingt-cinq et vingt-deux. Que l'on ne raille point si je dis que nous étions beaux... Adeline avait la peau dorée en toutes saisons, les yeux d'un bleu de pierre, de longs cheveux blonds qui lui couraient jusqu'aux épaules. Sa douce voix me hante encore, son rire... Celui-là même qu'elle nous donnait, cent fois le jour, comme un sang nouveau. Pauvre Adeline, pauvre petit fruit écrasé. Bruno avait l'œil tout à la fois hardi et tendre, gris comme la pluie sur l'écorce ; son menton tombait carré, un peu saillant. Bruno était grand et mince ; son corps était un champ de muscles. Je lui ressemblais. Comme Bruno ressemblait à notre père, et Adeline à notre mère, morts tous les deux un soir d'orage, cinq ans auparavant. Morts sous la plus grosse branche d'un pommier que la foudre avait atteint... La foudre ? Nous n'en doutions pas, à l'époque. Et pourtant si nous avions cherché sur cette branche-là les traces du feu du ciel, et regardé ensuite de nos yeux tout grands ouverts cette espèce de vide qu'elle recélait en son bois... Mais nous n'étions encore que des enfants, et la mort et tout ce qu'elle avait approché nous glaçait. Plus tard, ces branches — en ce temps-là, ce n'étaient encore que des branches ! — quittant une à une leur arbre au moindre coup du vent, nous laissèrent à nouveau sans un geste.

Nous étions jeunes, nous étions beaux — je l'ai dit... Bientôt la vie nous reprit. Et nous nous prîmes à courir les foires des villes, les fêtes des villages et des hameaux. Prieurie, Malville, Aubelle, Faligne, Bois-Renard, Cent-Roses... Cent noms qui n'ont pas fini de chanter dans ma tête.

Chaque dimanche avait les siens. Nous arrivions là-bas au crépuscule. Sur de noirs pur-sang. « De noirs diables crachant le feu de leur sang, » comme dit — entre autres choses — une chanson du pays. Aux premières lueurs de l'aube, nous repartions. Bruno avait eu pour lui les filles les plus belles. J'en avais eu d'autres, tout aussi pareilles... Pour les autres garçons de notre âge, il était resté les filles qui n'avaient pas assez de beauté pour nous plaire. Les filles laides. Et Adeline qui les éblouissait.

Mais Adeline n'était à personne. Je veux dire qu'elle nous restait — à moi, à Bruno — se réjouissant de notre joie ; vivant nos amours, les faisant siens.

Je me souviens de ces aubes qui nous voyaient aller au pas sur les chemins du retour. Nos chevaux étaient las, nous l'étions aussi. C'était l'été, l'automne. Quelque autre saison douce... Des lièvres s'enfuyaient à notre approche; des perdrix, des faisans, de petits rats fauves... L'air sentait le thym rongé, la menthe, la terre qui se ressuie déjà. Nous marchions l'un derrière l'autre, en silence. Tout à coup Adeline faisait prendre à sa monture un court galop. Nous la laissions s'en aller un peu. Nous la laissions se placer au milieu du chemin. Adeline, notre reine... Nous pressions nos chevaux pour la rejoindre. Bruno se plaçait à sa gauche, moi à sa droite. Et elle nous regardait. Longuement, comme si nous lui revenions après une longue séparation. Souriante ; et l'une de ses mains courait vers la crinière, revenait, se fermait pour mieux s'entourer de la bride.

— « Alors ? » disait-elle enfin.

— « Alors, quoi ? » disait Bruno à qui, par habitude, les premières questions étaient toujours destinées.

— « Cette fille en robe bleue, avec des cheveux plus longs encore que les miens... ? »

— « Elle s'appelait Clotilde. »

— « Je le sais. Quelqu'un me l'a dit. Son frère, un petit rouquin qui me courait après... Laid comme il n'est pas permis ! »

— « Et pourtant sa sœur était belle. Une princesse, une biche des neiges... »

— « Ouais ! Une pauvre biche que tu as mordue au cou lorsqu'elle s'est mise à boire dans ton verre ? »

— « C'était du blanc très sec, ça l'a fait pleurer. »

— « ... et pour la consoler, tu lui as promis les épousailles ! Quand la revois-tu, chien méchant ? »

— « L'an prochain, si Dieu le veut... »

Un rire fusait qui jetait très haut une alouette. Nous nous arrêtions pour suivre des yeux la lente progression d'un hérisson. Le va-et-vient d'une pie entre deux peupliers. Au plus haut d'un cyprès, chose rare, un rossignol chantait — nous nous arrêtions encore. Nous retenions jusqu'à notre souffle. La terre blanchissait. Le ciel faisait de même... Venait enfin mon tour. La *mienne* s'appelait Aimée, Jeanne ou Sylvie. Elle avait de douces et blanches formes. Elle m'avait laissé son parfum, sa façon de battre des paupières... *Vraiment, Adeline ?* De nouveaux rires éclataient et le ciel, au-dessus de nos têtes, était tout plein d'oiseaux.

Nous évoquions ainsi notre nuit. Et à mesure que nous nous rapprochions de notre maison, un curieux sentiment nous envahissait. Oubliée notre fatigue, notre envie d'un long sommeil. Nous éprouvions à présent le besoin — de plus en plus impérieux, à chaque pas — de faire les fous. De crier à nous déchirer la gorge. De pousser jusqu'à la mort nos montures.

De frapper. D'éprouver ces nouvelles forces qui nous étaient soudain données.

Un jour, durant ces instants-là, nous apercevons un taureau tout seul au milieu d'un pâtis. Une longue et lourde chaîne le retient à un pieu du même acier, fiché dans la terre. Bruno descend de son cheval et s'approche. D'un geste très doux il détache la chaîne du cou de la bête, la caresse un instant autour des yeux.

Puis, faisant soudain claquer ses pieds au sol et agitant les bras...

Bientôt le taureau s'est énervé. Avec Bruno qui était remonté en selle, Adeline et moi nous nous sommes mis à le houspiller. A le heurter de nos pieds et du corps de nos chevaux. C'était une bête haute et large, à la robe rousse comme une feuille d'automne. Elle tournoyait sur elle-même, cherchant à se dérober... Lorsqu'il a vu qu'elle allait charger, Bruno s'est mis debout sur sa selle. Le taureau a chargé — c'est moi qu'il choisissait — et Bruno, lorsqu'il a été tout près, lui a sauté dessus. Ce fut une terrible mêlée. Bruno, plus tard, nous expliqua qu'il avait voulu, en saisissant la bête aux cornes, lui retourner la tête pour la faire

voler au sol... Mais la bête avait résisté. Et lui, Bruno, portait au visage et au cou une longue écorchure. Cela nous mit en joie jusqu'au dimanche suivant.

Un autre jour, de l'appentis d'une ferme dont les habitants dormaient encore, nous avons sorti tous les outils... Herses, faucheuses, tarare, rouleaux, semoir. Et nous les avons installés en travers de la route que devait emprunter, une heure plus tard, une sainte et grave procession.

Temps de douces folies... Il est mort avec notre pauvre Adeline.

Le malheur nous frappa durant l'une de *ces* aubes-là. Nous revenions de la foire de Malville. Il y avait dans l'air l'odeur un peu sucrée des dernières avoines. C'était au commencement de l'automne... Bruno avait aimé une fille nommée Auberte, une merveilleuse brune au corps de danseuse ; moi, Quentin... Mais qu'importent tous ces détails ! C'était un retour comme il y en avait eu tant d'autres auparavant. Longue marche silencieuse l'un derrière l'autre, badinage ensuite à trois de front, l'*explosion* enfin...

Le prétexte à extérioriser notre allégresse, nous l'avons trouvé ce matin-là sur nos propres terres. Non loin de notre maison, dans cette prairie appelée Grane et où, justement, nos parents avaient péri dans ces circonstances que nous croyions bien connaître. On trouvait là, comme un peu partout dans le pays, un assez grand nombre d'arbres fruitiers ; des pommiers et des cerisiers, principalement...

Adeline, la première, se détache. Lorsqu'elle franchit d'un bond la clôture d'aubépins et de sureaux, Bruno et moi nous la suivons.

Arrivée au milieu du pré elle nous montre, nettement isolés des autres arbres, trois pommiers énormes. Se ressemblant tant par l'ampleur de leur ramure que par la grosseur de leur tronc.

— « Nous aussi, nous nous ressemblons, » dit Adeline en souriant. C'était un sourire d'une infinie tendresse : le dernier, mais nous ne le savions pas... « Lequel choisirez-vous, messieurs ? »

— « Le premier, » dit Bruno. « Le dernier en commençant par la gauche... »

— « Et moi, le second ! » dis-je.

Elle eut un geste faussement résigné :

— « Il me restera donc le troisième... »

Ce « jeu de l'arbre et du cheval » comme nous l'appelions, nous n'avions pas attendu ce matin-là pour le pratiquer. Il consis-

tait à s'élancer, à un signal donné, vers l'arbre choisi. A choisir l'une de ses grosses branches et à s'y accrocher. A rester là jusqu'au moment où le cheval qui a continué sa course sur quelques mètres — et qui *sait* — vienne vous offrir à nouveau son dos.

Le vainqueur était, bien entendu, celui qui revenait le premier au point de départ.

« Prêt ? » a crié Adeline.

Sur ses cheveux il y avait de longues traînées d'eau. Une lumière blafarde suintait de l'horizon. Des coqs chantaient la nuit passée à tous les coins du hameau.

Elle a incliné la tête et nous nous sommes élancés.

Nos chevaux nous revenaient lorsque tout à coup *le* terrible craquement nous a déchiré les oreilles. J'ai desserré mon étreinte autour de ma branche, me suis laissé tomber. Bruno a fait de même. Et nous nous sommes retrouvés au sol, l'un près de l'autre, sans un souffle.

Nos chevaux étaient là à deux pas, flanc contre flanc, pétrifiés.

Et Adeline...

L'arbre qu'elle avait choisi s'était brisé vers le milieu du tronc. Curieuse brisure, en vérité ; une sorte de fine sciure inondait l'herbe tout autour... Sèche. Comme la pulpe d'un fruit cent fois pressé.

Nous avons couru vers Adeline qui gémissait. Elle est morte quelques minutes plus tard. Avant même que nous ayons pu la dégager. Brisés ses jambes, sa poitrine, son visage... Et ce sang qui coulait de partout.

Joa habitait une petite maison qui formait avec la nôtre et quelques fermes plus lointaines un hameau à bocages nommé Feuroulx. Maison basse et humide appelée, elle, Eau-Riche, et dont les murs montraient de longues et nombreuses lézardes. De nos fenêtres, nous pouvions *la* voir aller et venir dans sa cuisine — et aussi plus rarement dans ce qu'elle devait appeler son « jardin » et qui n'était en réalité qu'un étroit terrain vague envahi dès la belle saison par les plantes les plus diverses. Soucis, scrofulaires, coquelicots, bardanes, chiendents... C'était le plus âcre des jardins.

Joa pouvait avoir trente-cinq ans, quarante tout au plus. Elle était grande, grasse et lourde. Avec, partout, la peau cuivrée — comme passée à la flamme. D'elle nous ne savions que peu de

choses sinon qu'elle était née, et avait vécu jusqu'alors, à l'autre bout du monde, dans un pays à grandes chaleurs.

Son père qui l'avait ramenée de là-bas s'appelait Siméon, Siméon Halme.

Et il me faut, à présent, parler de lui afin de jeter un peu de lumière sur ce qui va suivre.

Rapporter — surtout ! — certains faits qui, à l'époque où ils se produisirent, n'éveillèrent en nous qu'une éphémère curiosité.

Siméon Halme était né au village, quelque soixante ans auparavant. Très jeune, le goût de l'aventure et du lointain le saisit.

A seize ans, il s'en va et ses parents ne sauront plus de lui que ce qu'il voudra bien leur écrire, de temps à autre. Ses parents morts, et les années passant, ceux qui l'ont connu finissent par l'oublier.

Mort Siméon l'aventure... Non ! Voilà qu'un soir il débarque de la patache qui relie Malville au village. Mince comme un couteau, les joues exsanges *déjà*.

Siméon Halme dit qu'un mal lent mais implacable le ronge ; qu'il va mourir bientôt mais qu'il ne peut le faire bien que sur la terre qui l'a vu naître.

C'était au printemps qui précéda la mort de nos parents. Il achète la seule maison du pays qui soit libre, à ce moment-là : l'Eau-Riche. Il fait venir, d'on ne sait très bien où, meubles et bagages. S'installe enfin avec sa fille mulâtre.

Celle-ci, nous ne la verrons guère que de loin, au début. Tout le jour elle reste cloîtrée dans sa maison tandis que lui, Siméon Halme, erre d'une rue à l'autre, désœuvré et de plus en plus blême.

Nous pensions alors qu'il la fuyait. C'était un peu vrai : il la fuyait, horrifié. Tristement horrifié... Au soir, lorsqu'il rentrait, c'était le silence. Profond silence. Trop profond pour ne point couvrir quelque menace... Quelquefois une sorte de dispute éclatait, âpre et violente. Cris, bruits de course. On bousculait des meubles, on claquait des portes...

Nous, oiseaux curieux, nous n'étions pas loin. Quelque part dans l'ombre d'un arbuste, au pied d'un mur, sous *leurs* fenêtres. Cherchant à savoir *pourquoi*...

A la fin, Siméon Halme ressortait pour courir les rues à nouveau. Vaincu ! Nous le regardions s'en aller dans le crépuscule, la tête basse et le corps agité de lourds soubresauts.

« Peut-être qu'il pleure, » disait Adeline, à mi-voix.

Il *pleurait.* Nous l'avons bien vu, un soir...

Ce soir-là, alors que nous nous préparions à abandonner notre poste de guet parmi les soucis, les scrofulaires et les bardanes pour regagner ensuite notre maison, il se retourna assez soudainement et revint sur ses pas. Il quitta la route... Tout de suite, il fut sur nous. A croire qu'il nous savait là...

Il pleurait. Il sanglotait d'une manière assez étrange. Sous ses larmes qu'il nous semblait entendre couler il n'y avait ni colère ni agacement mais une sorte de — dirai-je le mot ? — de tendresse blessée.

Nous nous attendions à des reproches.

Mais lui...

— « Vous avez entendu, n'est-ce pas ? »

Nous avons fait un vague geste de la tête.

« Peut-être que vous ne comprendriez pas si je vous disais... » commença-t-il, cherchant des deux mains de quoi s'essuyer les yeux. « C'est si extraordinaire, si... Et vous êtes si jeunes encore, des enfants ! Peut-être que vous prendriez peur si je vous disais... »

— « Voire... » a interrompu Bruno, presque brutalement.

Mais il ne l'entendait pas :

— « Je suis malade. Très malade. Un de ses prochains jours, je passerai de l'autre côté... Je le sais ! Et pourtant... » Il agita la tête, chercha dans le ciel je ne sais quel encouragement : « Et pourtant, je suis resté un homme. Un père. Un pauvre père qui, certains soirs, se désespère de ne pouvoir... » Il hésita encore : « C'est si malaisé à dire... Elle me fuit ou elle entre en furie lorsque je m'approche d'elle pour essayer de la débarrasser de ces chaînes qui... Car c'est une esclave, voyez-vous ! Et c'est là toute ma peine. L'esclave d'un maître odieux...

» C'est arrivé, *là-bas...* Une malédiction, disaient les indigènes. Quelles limites ne devait-elle point franchir ? Quelles lois ne devait-elle point enfreindre ? Quelle colère divine ? Elle ne m'a jamais dit. Et les indigènes se taisaient eux aussi lorsque je les interrogeais. Terrorisés peut-être de la voir ainsi frappée. De constater que cette malédiction n'était pas une fable, une menterie...

» C'est arrivé une nuit de printemps. Elle avait dix-huit ans. Je croyais qu'elle dormait dans la chambre à côté de la mienne. Il n'en était rien, du moins je le suppose... A l'aube, lorsque je m'éveille, je ne la vois pas. Je l'appelle. Pas de réponse. Seraitelle allée rejoindre quelque garçon de son âge ? S'il en est ainsi,

je ne vais pas tarder à le savoir par Grizo, la vieille commère qui me fait chaque jour le boire et le manger...

» Mais Grizo ne sait rien... Et Joa ne rentre que trois jours plus tard. Elle a un air bizarre, elle n'est plus comme avant. Mais ce que je vois surtout, c'est le manteau qui l'habille. Terrible, étrange manteau ! Et dessous... »

— « Et dessous ? »

— « Il y a cette... Cette plaie ! Ce poison ! Tombé du ciel, disent les indigènes. Sorti tout droit de l'enfer, oui ! Et dont elle n'a plus jamais voulu — ou pu — se guérir, se débarrasser. Parce que... »

— « Parce que... ? »

Il eut comme un sourire :

— « Qui le sait ? Qui nous le dira jamais ? »

Siméon Halme, ce fut notre père qui le conduisit au cimetière. Adeline, Bruno et moi nous étions là sur le passage de la noire charrette. Joa suivait derrière...

Elle avait autour d'elle cette espèce de manteau dont on nous avait parlé. Vêtement d'étoffe brunâtre et rude — on eût dit du chanvre — qui l'enserrait véritablement du menton aux genoux.

Eté comme hiver.

Etait-elle si frileuse ? Non, car au-dessus il y avait sa tête nue, sa tête aux cheveux rares et courts, et plus bas, ses jambes nues elles aussi — été comme hiver ! — et chaussées seulement de fines sandales de corde.

Mystérieuse Joa... Quand nous avons osé un jour la questionner, elle nous a répondu assez durement que c'était là son affaire et non point la nôtre, et qu'il ne nous faudrait plus y revenir.

Nous n'y sommes plus revenus. Le lendemain, nos parents mouraient. Ce fut notre tour de suivre la noire charrette.

Plus tard, Adeline y songeait encore quelquefois.

Elle disait :

« Ce manteau, on devrait quand même chercher à savoir... Avec ce que Siméon Halme nous a dit... »

Mais pour Bruno et moi, Siméon Halme n'était plus qu'une ombre. Et ce qu'il avait dit, calembredaines d'agonisant.

Et notre pauvre Adeline, nous ne l'écoutions pas.

Nos parents, puis Adeline... Des morts dont les circonstances se ressemblaient étrangement. Trop étrangement pour que nous restions là, à ne rien faire.

Durant les jours qui suivirent la mort d'Adeline, on nous vit souvent auprès de l'*arbre*. Sur une hauteur d'environ trois pieds, le bois de son tronc avait été littéralement sucé — « sucé » était bien le mot, nous ne tarderions pas à l'apprendre — vidé de sa sève, de tout ce qui faisait sa vie, et il avait suffi d'une secousse, du poids d'un corps s'accrochant à l'une de ses branches...

(Comme il avait suffi autrefois d'un grand coup de vent, d'une bourrasque d'orage...)

Nous y venions le jour. Nous y venions la nuit... Quelque chose nous disait que nous allions bientôt *savoir*.

Joa, nous l'apercevons une nuit. Elle va longeant la haie d'aubépins et de sureaux de la prairie Grane. Il doit être trois heures, il n'y a pas de vent et une petite lune ronde et blanche brille très haut dans le ciel. Joa va d'un pas souple et rapide que nous ne lui connaissons guère. A tout instant elle tourne la tête à gauche, à droite. Un bruit la fait s'arrêter, quelque rongeur sous une branche, et elle est tout près, et nous voyons ses yeux briller dans l'ombre.

Ses grands yeux inquiets, un peu de sa bouche...

Nous étions couchés sur le ventre, parmi de hautes herbes. Lorsqu'elle s'est remise à marcher, nous nous sommes redressés et de notre pas le plus doux nous l'avons suivie.

Je revois Bruno à côté de moi, serrant comme un fusil le court bâton de coudrier qu'il s'était cueilli quelques minutes auparavant. A l'une des extrémités, il y avait encore une feuille et sa tige duveteuse, une écorce qui sentait bon. Bruno se mordait les lèvres, je n'entendais rien de son souffle.

« Bruno ! » L'inquiétude m'envahissait soudain. La peur de l'inconnu. Et je l'appelais à voix basse. Mais lui continuait de marcher, frôlant durement mon bras.

Quand Joa s'arrête face à un pommier, mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Tandis que Bruno tourne vers moi son visage, un instant détendu.

Nous étions loin d'elle — à quelque vingt pas — et, à cause des fruits trop mûrs qui jonchaient le sol partout — c'était au commencement de l'automne, l'ai-je dit ? — nous ne pouvions nous rapprocher davantage sans risquer d'éveiller son attention. De sorte que certains de ses gestes nous échappèrent...

Pourtant nous avons bien vu, à un moment donné, qu'elle se défaisait de son manteau... Lentement, comme avec précaution. Comme si elle craignait de le déchirer.

Pour le poser ensuite autour du tronc du pommier.

Pour l'*habiller* tel un être humain !

« Bon sang ! » soufflait Bruno, entamant de ses ongles l'écorce de son bâton.

Quelque chose devait le traverser comme moi, une lueur. Une lueur assez forte déjà pour installer en nous la conviction que *celle-là* n'était pas tout à fait étrangère à nos malheurs.

J'ai voulu bondir : je l'aurais saisie à la gorge, torturée... Et nous aurions bien fini par savoir !

Mais Bruno, comme il allait le faire souvent encore, m'a retenu :

« Attends ! »

Nous avons attendu. Elle, près de l'arbre habillé de son manteau ; nous, au ras de l'herbe, parmi les sureaux de la haie.

Nous avons attendu longtemps. Une heure, une heure et demie... Elle a enfin détaché son manteau du tronc du pommier et, avec lenteur encore, elle s'en est revêtue.

Et nous...

— « Si on la suivait ? » ai-je proposé.

— « On la suit ! » a dit Bruno.

Au moment où nous nous préparions à bondir sur la route pour la rejoindre auprès de sa porte, Roque surgit d'entre deux touffes de hautes herbes. Roque était un chien sans maître qui errait depuis quelques mois dans le village. Une espèce de chien-loup à l'humeur changeante. Doux lorsqu'il était repu, dangereusement hargneux lorsqu'il avait faim. Nous l'avions nourri quelquefois. Du lait, du pain, quelques os de volaille...

Il dut nous reconnaître. Il s'élança vers nous en aboyant. Un instant d'hésitation de notre part... Et la porte, de l'autre côté de la route, se refermait.

Au lever du jour, nous étions à nouveau dans la prairie Grane. Auprès de l'arbre... Plus avides que jamais de savoir.

Là où Joa avait posé son manteau, l'écorce était comme mangée par un acide.

— « Bon sang !... » disait encore Bruno avec, dans la gorge, un sanglot de colère.

J'avais avec moi une espèce de merlin dont on se sert ici pour assommer les porcs avant de les saigner. Je frappai un coup

— un seul — à l'enfourchure... Le pommier tout entier bascula, accompagné de ce sinistre craquement que nous connaissions déjà.

Sinistre Joa ! J'étais d'avis qu'il fallait la supprimer sans trop attendre... La prochaine fois qu'elle sortirait de son repaire, nous lui emboîterions le pas et, dès que nous la verrions dans la prairie Grane ou dans quelque autre lieu désert et retiré, un coup de fusil bien ajusté...

— « Et les gendarmes ? » disait Bruno.

— « Ils pourraient croire à un accident de braconniers ! »

— « Hum... »

— « Et si on leur disait, aux gendarmes ? »

— « Dire quoi ? »

— « Le manteau ? Les arbres *sucés* ? C'est leur affaire, quand même... »

Bruno hochait la tête :

— « D'abord, nous aurons bien de la peine à leur faire croire à ce que nous avons vu. Ensuite, comme je les connais : le temps de chausser leurs gros sabots, et Joa sera comme l'enfant qui sort de sa mère... »

— « Pourtant, le manteau ?... »

— « Pas difficile, je suppose, de le cacher quelque part... Quant aux arbres, les gendarmes croiront à une maladie très rare du bois. Et il ne nous restera plus qu'à leur payer quelques verres de blanche pour s'être dérangés pour rien. »

— « Alors ? »

— « Joa et son manteau, c'est notre affaire, Quentin. Notre affaire à toi et à moi seulement. Moi aussi, je suis d'avis qu'elle doit mourir. Le fusil, ça me paraît trop risqué, pour nous. Et pour elle, une mort trop douce. Je rêve d'une mort plus atroce... »

(Cruel Bruno qui se faisait ainsi le complice de cette fameuse malédiction... Et qui m'entraînait à sa suite ! Pauvre Joa, plus pitoyable encore que ceux dont elle avait causé la mort...)

— « Tu as une idée ? »

— « Non. Mais ça viendra... »

Vers le milieu de la nuit suivante, Joa sortit à nouveau de sa maison. Pas souple et rapide. Etrange hâte dans le regard lors-

qu'elle passa dans un rayon de lune... La porte qui donnait sur son âcre jardin n'avait point de loquet. Nous n'avons eu qu'à la pousser pour pénétrer à l'intérieur de sa maison. Intérieur banal où seuls un masque de joncs accroché au mur et plus loin, au mur encore, une courte sagaie parlaient d'un autre continent.

Partout, cela sentait le suri. La vieille sueur, les vêtements que l'on n'évente jamais.

Nous avons choisi la chambre, la plus grande pièce de la maison. Un lit, quelques chaises, une très haute table dont les pieds étaient tout entiers masqués par de lourdes tentures mauves... Je me suis glissé là-dessous tandis que Bruno trouvait à se cacher derrière la garde-robe.

Il nous a fallu attendre un peu moins de deux heures, je crois, pour la voir réapparaître. Et ce qui nous frappa le plus dans cette réapparition fut l'expression de son visage.

Expression de fatigue intense.

(Fatigue que nous ne nous expliquerions d'ailleurs jamais...)

Ses paupières battaient lentement sur ses yeux exorbités, pleins de fièvre. Ses lèvres n'avaient plus de sang.

Sous la lampe qu'elle avait allumée à son entrée, elle se mit à se dandiner un peu... On eût dit qu'elle était ivre. La lampe lui donnait une grande ombre sèche sur les murs. Elle se mit à rire doucement — tristement ; puis à lisser de ses mains aux paumes pâles son visage, la chair drue de son cou.

A la fin, elle s'affala toute droite sur le lit.

Nous avons attendu encore... Lorsqu'elle nous a paru profondément endormie, nous nous sommes approchés. Il y avait comme un rire sur son visage apaisé. Elle dormait sur le dos, les jambes à peine repliées. Nues, et traversées de temps à autre de brefs frémissements.

La bouche s'ouvrait un peu, en ces moments-là, montrant l'intérieur des lèvres.

Bruno avait encore à la main son bâton de coudrier. Très légèrement d'abord, puis y mettant un peu plus de sa force il toucha le manteau, juste au-dessus d'un genou.

Le souffle de Joa se fit moins lourd mais elle ne bougea pas.

Bruno avança encore son bâton ; il y avait là comme une ouverture... Doucement il tenta de soulever l'un des pans.

Mais quelque chose de gluant le tenait attaché à son voisin.

Bruno insista ; un bruit frêle de déchirure... Elle n'avait sous cet étrange vêtement qu'une chemise légère. Celle-là qu'elle devait

porter la nuit où la malédiction l'avait atteinte. Chemise élimée et sale, toute grasse de sueur. Cachant mal le ventre et les cuisses, la forêt sombre du sexe, les seins...

Joa presque nue ! Et, garnissant la surface intérieure de son manteau comme une doublure, *ce poison sorti tout droit de l'enfer* !

Des insectes par dizaines — « insectes » était bien le mot, nous devions l'apprendre un peu plus tard — rangés les uns près des autres telles les alvéoles d'une ruche. Et de ces alvéoles ils avaient aussi la grandeur, la forme hexagonale, la couleur brune et chaude.

Sur chacun de ces *hexagones,* de minuscules écailles luisantes se mouvant lentement. Très lentement. Comme une onde...

— « Ça grouille... » dis-je, déglutissant avec effort.

— « Ça digère, » répliqua Bruno. « C'est pour nourrir cette vermine qu'il lui faut sortir chaque nuit de son trou. »

— « Sûrement ! »

— « ... et nous ne savons pas encore tout ! »

Bruno enfonça lentement l'extrémité de son bâton de coudrier dans la masse grouillante. Des pattes apparurent, plus brillantes que le reste du corps. Des ventres comme des ventouses. Une patte pour chaque angle de l'hexagone. Un insecte s'accrocha, posa son ventre sur le bois qui lui était tendu... Bruno recula la main. « Celui-là va nous renseigner... » dit-il encore.

Il sortit de la chambre puis de la maison, tenant son bâton comme une relique.

Je l'ai suivi sans me retourner.

Un oncle de notre mère tenait boutique d'antiquaire à Malville. Il passait également pour être un entomologiste distingué. Nous sommes allés lui montrer *notre* insecte que, pour diverses raisons, nous avions étouffé au préalable dans un pot de métal hermétiquement clos.

— « Mes enfants, » nous dit-il, après un long examen, « nous avons là devant nous un spécimen qu'une minuscule peuplade de la Terre de feu appelle, dans son dialecte : *al-kousô.* Traduit très librement : « venu du soleil qui fuit ». Insecte infiniment rare. Si rare qu'il passe pour être fabuleux au même titre que la licorne ou la vouivre...

» Certains de mes confrères y croient un tout petit peu, d'autres comme moi, jusqu'à ce jour... » Il se mit à rire, plissant

à peine son gros visage mafflu. « La légende qui en donne une description assez précise — grâce à laquelle, d'ailleurs, j'ai pu identifier celui qui nous préoccupe présentement — raconte que cet insecte se répand sur la terre chaque fois que passe dans le ciel « le soleil qui fuit » ; entendez par là une comète.

» L'*al-kousô* — je vous épargne le nom scientifique que d'aucuns ont bien voulu lui donner — a besoin pour vivre de la sève des arbres qu'il aspire au moyen d'une bouche ventrale.. Isolé, son appétit reste inaperçu. Mais lorsque, d'aventure, il s'assemble... »

» L'aventure, c'est parfois l'être humain qu'il lui arrive de trouver sur son chemin. Endormi, j'imagine, sans méfiance... En rangs serrés, ils envahissent le tronc, le tronc seulement, et ils tissent rapidement tout autour, comme les aranéides font leur toile, une espèce d'épais manteau sous lequel ils s'installent pour y vivre et — peut-être bien — pour se reproduire...

» Quelles raisons les poussent là ? me demanderez-vous. A cette question, la science ne peut répondre. Mais la légende, elle, dit qu'il s'agit là du côté le plus *tangible* d'une malédiction... Terrible malédiction qui frappe celui ou celle qui ose rester debout au passage de la comète, manquant ainsi de respect au dieu qui l'habite. (Dans ce pays-là, on met un dieu dans bien des choses !) Le manteau lui reste à jamais, quoi qu'il fasse : il lui obéit, il est son esclave ; une force incœrcible autant que mystérieuse l'y oblige...

» Et un jour, dit encore la légende, il en meurt ! »

Sur ces mots dont personne peut-être ne saura jamais mieux que nous le sens profond, notre oncle entomologiste se leva et s'éloigna lentement de la table, abandonnant pinces et verres grossissants. Et comme s'il avait eu besoin de pureté, il s'approcha d'une fenêtre d'où coulait l'air fauve d'un bel après-midi d'automne. Il avait de longs doigts noueux qu'il accrochait à sa ceinture ou à l'entournure de son gilet. Il rêvait, le regard perdu, à je ne sais quels travaux dont serait bientôt l'objet l'insecte que nous lui avions apporté. A je ne sais quelle gloire aussi...

Bruno, maîtrisant une certaine impatience, articula soudain :

— « Oncle Basile... » (c'est ainsi qu'il s'appelait) « vous nous avez dit beaucoup de choses déjà... Mais vous ne nous avez pas encore indiqué comment ces insectes se nourrissaient lorsqu'ils se trouvaient rassemblés autour de *leur* être humain.

» A moins d'en descendre, de temps en temps... »

— « Question pertinente, mes neveux, » dit l'oncle en revenant vers nous. « Mais à laquelle il me sera très difficile de répondre d'une manière définitive.

» Je vous l'ai dit, l'*al-kousô* se nourrit généralement de sèves d'arbres. Mais on raconte qu'il ne dédaigne pas, à l'occasion, le jus d'un fruit ou l'huile d'une graine. Et que, même, il lui arrive de sucer (d'une façon plus profonde, si j'ose dire, que la chauve-souris vampire) les chairs — leur sève en quelque sorte — d'animaux ou d'êtres humains décédés tout nouvellement... »

— « Mon idée, » dis-je alors tout à trac, « c'est que l'être humain en question est obligé, à intervalles réguliers, de pourvoir lui-même aux besoins de ses singuliers hôtes. En cherchant pour eux des fruits, des graines, je ne sais quoi d'autre... »

— « Cela doit être ainsi, » dit l'oncle Basile tandis que, derrière lui, Bruno m'ordonnait, un doigt sur la bouche, de ne pas en dire davantage.

L'automne passa. L'hiver, avec l'ombre d'Adeline rôdant sans cesse dans nos têtes.

Certaines nuits, n'y tenant plus, je sortais mon fusil de son armoire et je suivais Joa.

Une pleine pincée de plombs, et c'en aurait été fait de cette chair à vermine !

Mais bien avant d'avoir atteint la prairie Grane, Bruno m'avait rejoint. Et il me convainquait, une fois de plus, d'*attendre* encore.

D'attendre que se précise en lui certaine idée.

« Crois-moi, » disait-il, « ce qu'elle nous a pris, elle va nous le payer chèrement. »

« Une mort atroce, » répétait-il.

Et à ce moment-là, j'en suis sûr, le dieu du « soleil qui fuit » parlait par sa bouche.

Une nuit, alors que nous attendions qu'elle passe sous nos fenêtres, nous avons entendu de terribles aboiements. Roque ? Elle passa, serrant des deux mains son manteau. Courant à toutes jambes, poursuivie par un Roque qu'on n'avait plus dû nourrir depuis longtemps.

Le vent soufflait en longues rafales, brassant un air froid et sec. De minces odeurs de bourgeons dépliés... Une nuit claire de printemps.

Roque courait, le museau rasant le sol. Joa, pressée qu'elle

était d'aller nourrir sa vermine, avait dû le bousculer au passage, ou lui refuser dans cette même hâte la nourriture qu'il lui demandait. Et lui, s'allumant comme un talus d'herbes mortes, en avril...

« Suivons-les, » dit Bruno. « Peut-être que Joa vit là sa dernière nuit. »

Passé la prairie Grane on trouvait, en bordure de la route, une maisonnette guère plus grande que nos plus grandes chapelles — quatre murs formant une seule pièce avec, au-dessus, un toit de tuiles lourdes — et servant de logis à un vieil aveugle surnommé Alouette. Alouette passait ses journées à mendier de hameau en hameau, ses nuits à boire et à boire encore dans les estaminets — histoire d'oublier, sans doute, ses malheurs.

Cette nuit-là, comme les autres nuits, Alouette n'est point au nid.

Et Joa, à bout de souffle, se jette sur sa porte qui s'ouvre toute grande. Bruno étouffe un cri de dépit. Elle va échapper à son poursuivant... Non ! Car, emportée par son élan, elle n'a pu s'empêcher de trébucher sur la marche du seuil et de tomber à genoux.

Avant qu'elle ait pu se soulever, le chien s'est précipité. Et Bruno, longeant subrepticement le mur, croche ses longs doigts sur la porte et la tire à lui.

Et il le fait si violemment que la clenche avec sa longue tige lui reste dans les mains.

Le diable serait-il avec nous ?

Derrière la porte qu'on ne peut rouvrir, la lutte s'engage. Cris rauques de Joa, grondements de la bête. Il nous semble déjà sentir l'odeur du sang qui gicle. Les murs de la maisonnette tremblent, une tuile... Quelque chose se brise à l'intérieur, sur le dallage — une bouteille, une tasse...

— « Il va la dévorer... » dis-je à mi-voix.

— « Je l'espère bien, » répond Bruno.

Un long moment passa. Plein de fièvre et de rage. Puis, comme une vague qui retombe... La femme s'est tue, un jappement encore de Roque — jappement étouffé, comme s'il avait la gueule pleine.

Puis, plus rien.

Alouette l'aveugle rentra à l'aube. Quand nous l'avons vu arriver une main tendue à l'horizontale et l'autre le long de son

corps, titubant, mesurant à grands pas tordus le chemin, nous avons jeté la clenche sur la pierre du seuil.

Puis nous nous sommes retirés, de façon à ce qu'il ne puisse deviner notre présence.

Alouette s'est avancé. Il a cherché la clenche là où elle devait se trouver. Il l'a heurtée du pied là où elle se trouvait.

— « Et si le chien lui saute dessus... » ai-je dit — à mi-voix encore. « Alouette n'est qu'un pauvre aveugle que... »

— « Roque est comme un agneau lorsqu'il n'a pas faim, » a coupé Bruno en ricanant. « Tu vas voir... »

Alouette a ouvert la porte. Et j'ai vu — et nous avons vu tous les deux ! — *Joa* se glisser sans un mot hors de la maison. S'enfuir comme une voleuse. Avec du sang au visage et sur une jambe. Et peut-être bien aussi ailleurs ! Sous cet innommable manteau qu'elle serrait à nouveau autour d'elle. Précieusement. Tandis que l'aveugle, devinant quelque chose d'anormal, battait l'air de ses deux mains.

— « Qu'est-ce qui se passe, ici ? » répétait-il.

Il avait une voix usée, pleine de graillons.

Sans rien lui dire, nous avons pénétré à l'intérieur de sa maisonnette. Le chien était encore assez semblable à ce qu'il avait été quelques heures auparavant. Poil fauve, noir au collier... Eclat blanchâtre d'une dent. Il était couché sur un flanc. Il paraissait endormi. Bruno lui a saisi les pattes de derrière, moi les autres pattes et la tête. Quand nous l'avons soulevé, quelque chose a craqué vers le milieu.

Le corps est resté un bref instant suspendu à un pouce du sol.

Puis il s'est défait.

Nous n'avons bientôt plus eu dans nos deux mains que les pattes et la tête, et aussi la queue que Bruno avait happée machinalement au passage. Le reste ?... Eh bien, le reste n'était plus qu'une matière vague et sèche. *Comme la pulpe d'un fruit cent fois pressé.* De la poussière. De la *sciure...*

Nous sommes sortis en courant.

Pauvre Roque ! Cette nuit-là, nous pensions pourtant bien tenir là notre vengeur... Mais *elle* avait été la plus forte, usant de son manteau comme d'une arme.

La nuit suivante, alors qu'elle passait à nouveau sous nos fenêtres, j'ai repensé à mon fusil.

« Viens donc, » m'a dit Bruno. « Je crois que j'ai trouvé... »

Je l'ai suivi. Il avait avec lui des marteaux et des clous de diverses espèces, et aussi de ces lattes que l'on cloue sur les chevrons pour porter les tuiles ou les ardoises d'un toit. Drôle d'attirail ! Rêvait-il, pour elle, de quelque cruxifixion ?

— « Roque a été, je l'espère, sa dernière victime, » a-t-il expliqué lorsque nous sommes arrivés auprès de l'Eau-Riche. « Victime bien humble, mais qui en mourant a augmenté notre savoir... » Il souriait, vaguement énigmatique. « L'oncle Basile nous a dit que ce fameux insecte « venu du soleil qui fuit » pouvait — probablement en cas de besoin — jouer les nécrophages en goûtant aux cadavres d'autres animaux ou d'êtres humains.

» La mort de ce pauvre Roque nous en a appris un peu plus ! »

— « Je commence à comprendre, » ai-je dit. « La nuit dernière dans la maisonnette de l'aveugle, Joa a fait coup double : elle s'est défendue des crocs menaçants d'un chien en colère et elle a nourri sa vermine... »

— « ... et il *fallait* qu'elle fasse coup double, comme tu le dis si bien. C'était pour elle une question de vie ou de mort. »

— « Roque, déchaîné comme il l'était, pouvait la tuer... »

— « ... et sa vermine — c'est mon avis, et j'espère que l'avenir me donnera raison — ne *pouvait* attendre l'aube, le retour d'Alouette. »

Une petite demi-heure nous a suffi pour immobiliser au moyen des lattes que nous avions apportées tous les volets de l'Eau-Riche. Il restait la porte que nous avons scellée de la même manière lorsque Joa a été rentrée et endormie.

Dès les premières heures de la matinée, elle a appelé à l'aide. Petite plainte triste qui s'est mise à grandir au fil des heures. Au soir venu, elle martelait si fort les fenêtres et la porte que toute la maison en tremblait.

Alouette est passé. Mais il était déjà trop ivre pour entendre...

Vers quatre heures du matin, les cris de Joa se sont faits de plus en plus minces. On aurait dit qu'elle s'endormait... Drôle de sommeil, en vérité !

Trois jours plus tard (il fallait qu'*ils* soient morts eux aussi, et ce délai nous paraissait suffisant), rouvrant porte et volets,

nous l'avons trouvée debout, s'appuyant à un meuble de la cuisine. A peine tassée...

Dans ses yeux, il y avait encore une petite lueur. Blanche comme le gel. Toute cette douleur qui avait dû être la sienne...

Le vent hurlait dans la cheminée. De grosses gouttes de pluie s'écrasaient, une à une, sur les pavés gris de la route, sur les plantes âcres du jardin. Je n'arrêtais pas de frissonner.

Bruno s'était avancé jusqu'à frôler le manteau. Il a élevé une main, puis l'autre. Il a écarté les pans du manteau... Un craquement sourd : le tronc, matière grise et sèche, se défaisait lentement, s'avançait un peu vers nous, bousculant les jambes, les jetant au sol...

« Bruno ! » J'entends encore le cri d'épouvante que j'ai lancé alors...

Bruno me regardait, pâle et crispé.

Il souriait, d'un petit sourire triste.

« Bruno ! » ai-je répété, plus doucement.

— « Adeline était si belle... » m'a-t-il dit enfin, tandis qu'il s'écartait et que la tête de Joa roulait à ses pieds.

Un roman de

JOHN CHRISTOPHER

Le petit peuple

3ème partie

RESUME

Pour passer des vacances dans la solitude, rien de mieux que le château de Killabeg, vieux manoir transformé en hôtel, au cœur des marais du même nom, à peu de distance de la côte ouest de l'Irlande. Stefan Morwitz, commerçant allemand heureux en affaires, fils d'un ancien nazi exécuté comme criminel de guerre, s'y est rendu en compagnie de sa femme Hanni, dont la mère était juive. Waring et Helen Selkirk, couple américain que déchire une haine mutuelle, y séjournent également avec leur fille, la jeune Cherry. La propriétaire, Bridget Chauncey, une Anglaise, a hérité quelques mois plus tôt, de façon tout à fait inattendue, ce domaine que lui avait légué un cousin irlandais qu'elle ne connaissait pas. Les autres pensionnaires du château sont le fiancé de Bridget, Daniel Gillow, notaire londonien, et Mat O'Hanlon qui exerce la même profession à Dublin. Ce dernier s'est également senti attiré par Bridget mais, déçu dans son espoir, s'est rabattu sur la dive bouteille. Puis, à sa grande surprise, la petite Cherry se prend d'affection pour lui et se jette en toute candeur dans ses bras.

En prenant possession du château, Bridget avait fait une étrange découverte : il y avait dans la vieille tour une pièce fermée à clé transformée en une sorte d'atelier et recélant toute une série de fantastiques maisons de poupées. Et, le jour même de son arrivée, Waring Selkirk a cru apercevoir de sa fenêtre une créature minuscule errant au clair de lune. L'Irlande est la terre d'élection du « petit peuple » des légendes et des contes de fées — et bien que personne, y compris l'intéressé lui-même, ne croie à la réalité de cette vision, les hôtes du château commencent à se poser des questions.

Un matin, Daniel, cet Anglais flegmatique qui n'a pas pour deux sous d'imagination, découvre au pied de la tour l'empreinte d'une sandale de cinq centimètres de long. Par ailleurs, des objets disparaissent, dans la cuisine en particulier : des aliments, des bougies, un canif — tous objets permettant de survivre dans un monde de géants.

Près de l'empreinte, il y avait un trou menant à l'intérieur de la tour. Et un morceau de fil vert coincé dans une fissure. On entreprend de fouiller les souterrains, en partie inondés par des infiltrations en provenance du lac voisin. Stefan trouve parmi toute une masse de papiers

un journal intime rédigé en allemand et l'expédition tombe sur un reste de bougie. Est-ce un réverbère à l'usage des lilliputiens ?

Il se passe quelque chose... mais quoi ? Peut-être s'agit-il d'une mystification ? D'une opération publicitaire destinée à attirer le touriste ? On décide d'établir une surveillance nocturne, plus pour se distraire, d'ailleurs, que dans l'espoir de découvrir vraiment des phénomènes hors du commun. Dans l'obscurité où ils sont plongés, les guetteurs entendent des bruits venant d'une pile de détritus entassés contre le mur qui sépare la maison de la tour. Daniel allume sa torche électrique et voit deux hommes miniatures s'engouffrer à l'intérieur du trou d'où ils sont sortis. A peine Daniel et ses amis ont-ils ainsi mis la main sur les membres du petit peuple que ceux-ci leur échappent. Mais tous n'ont pas disparu... Une femme minuscule, d'une taille inférieure à trente centimètres, n'a pu prendre la fuite.

Sa capture, loin d'éclaircir le mystère, ne fait que l'approfondir. La prisonnière porte la traditionnelle robe verte des Irlandaises mais elle parle allemand. Elle se nomme Greta. Elle fait allusion à un personnage qu'elle nomme *der Grosse* — Le Grand — mais ignore tout de son origine et de celle de ses six compagnons (cinq hommes et une femme) qui ont vécu avec elle, d'abord dans la chambre aux maisons de poupées en haut de la tour, puis, après la mort du Grand, terrassé par une crise cardiaque, dans les souterrains où ils ont subrepticement cherché asile.

Toutefois, du journal intime et des papiers que Stefan a trouvés dans la cave, commence à naître un peu de lumière. Ces petits êtres sont le fruit d'expériences effectuées en Allemagne pendant la guerre sur des femmes enceintes : on avait administré aux futures mères des substances inhibant la croissance du fœtus. Le savant qui avait mené ces recherches avait épousé une cousine de Bridget et, mettant à profit la confusion qui régnait au moment de la défaite du Reich, s'était réfugié en Irlande avec ses cobayes humains.

Mais que faire de ces derniers ? Jouissent-ils des droits attachés à la personne humaine, ont-ils une destinée humaine ? On persuade Greta d'appeler ses amis qui émergent des profondeurs des souterrains à bord d'une barque miniature qu'ils ont fabriquée eux-mêmes. Ils acceptent la présence des géants qui les entourent avec gravité mais apparemment sans effroi. Voilà donc résolu le problème de leur origine. Mais d'autres mystères demeurent. Il y avait des rats dans la cave (des monstres à leur échelle) : les lilliputiens les ont tués. Comment ? Ils ne peuvent — ou ne veulent — l'expliquer.

Quoiqu'ils soient apparemment invulnérables à la peur, ils sont capables de susciter l'effroi chez autrui ; ils terrifient Mrs. Malone, la femme de charge. Dans l'après-midi, Bridget constate en revenant du jardin que cette dernière a disparu. S'est-elle enfuie dans un moment de panique ? Bridget doute fort qu'elle soit descendue à la cave mais juge préférable de s'en assurer de visu.

Elle ouvre la porte donnant sur l'escalier, allume. Et elle s'immobilise, figée par l'horreur, à la vue du corps inerte, recroquevillé au bas des marches.

ELLE réprima son impulsion première qui était de hurler. Mais il lui fallut encore plus d'empire sur elle-même pour ne pas céder à la tentation de tourner les talons et de se précipiter afin de chercher de l'aide. Elle hésitait encore, ne sachant quelle conduite adopter, quand quelque chose la décida : ce qu'elle considérait déjà comme le cadavre de Mrs. Malone émit un râle ou une plainte. Alors, Bridget dévala l'escalier. En arrivant devant la femme de charge, elle se rappela qu'il fallait déplacer les blessés avec prudence tant qu'on ne savait pas ce qu'il y avait de cassé. Mrs. Malone était couchée sur le côté, roulée en chien de fusil, et elle se cachait le visage dans les mains. S'agenouillant, Bridget lui prit le poignet le plus doucement possible et demanda :

— « Où avez-vous mal ? »

Une série de frissons qui naissaient aux épaules et se propageaient tout le long des jambes secoua Mrs. Malone.

— « Où est-ce qu'ils sont ? » murmura-t-elle. « Est-ce qu'ils me pourchassent encore ? Ah ! que Dieu, Sa Mère et Ses Bienheureux Saints me protègent ! »

A ces mots Bridget se dit que, après tout, Mrs. Malone était peut-être physiquement indemne ; elle n'avait pas la voix d'une personne ayant une jambe cassée, la rate éclatée ou quoi que ce soit du même genre. Se redressant, elle empoigna la main à Mrs. Malone et ordonna sur un ton péremptoire :

— « Essayez de vous relever. Je vous aiderai. »

Mrs. Malone se mit debout, se cachant toujours les yeux. Bridget la lâcha.

— « Vous n'avez rien. Que vous est-il arrivé ? Vous avez raté une marche ? »

Mrs. Malone leva craintivement la tête en direction du haut de l'escalier, puis son regard fit le tour de la cave. « Alors, ils sont partis ? Vous êtes sûre qu'ils sont partis ? »

Maintenant qu'elle était rassurée, Bridget éprouvait une sourde irritation.

— « Allons... soyez raisonnable ! » lança-t-elle d'une voix sèche. « Vous avez glissé et vous êtes tombée, voilà tout. Les petits hommes n'y sont pour rien. »

Les doigts de Mrs. Malone se refermèrent sur son bras en une étreinte douloureuse.

— « Ils m'ont poussée. »

— « Mais c'est ridicule ! Ils mesurent trente centimètres et pèsent à peine plus qu'un chat. Comment auraient-ils pu vous pousser ? Vous vous faites des idées. »

— « J'étais là-haut, dans le couloir. Soudain, ils se sont jetés sur moi. Ils m'ont tourmentée et ils m'ont pris ma voix pour que je ne puisse pas appeler. La porte était ouverte : je me suis précipitée dans l'escalier et ils m'ont poussée. Ils riaient, je les entendais. Moi, je ne bougeais plus. Je priais. »

— « C'est absurde ! D'abord, ils ne rient pas. Ils ne sourient même pas. J'imagine que vous les avez rencontrés, que vous avez été encore une fois prise de peur, que vous vous êtes jetée dans l'escalier et que vous avez manqué une marche. »

Sans parler de la fine, ajouta-t-elle in petto. L'haleine de Mrs. Malone empestait l'alcool.

— « Ils m'ont pris ma voix et ils m'ont poussée. Oh ! que Jésus nous protège ! »

— « Venez ! » fit Bridget avec lassitude. « Je vous accompagne jusqu'à votre chambre. Vous avez éprouvé un choc sérieux et vous avez besoin de repos. »

Mais Greta et ses amis avaient disparu : à la fin de l'après-midi, aucun doute n'était plus possible. Bridget était trop occupée — il fallait que, outre son propre travail, elle fasse celui de Mrs. Malone qui s'était enfermée dans sa chambre à double tour — pour s'en inquiéter beaucoup mais les autres se faisaient du souci. Ils avaient organisé des expéditions et, de temps en temps, Bridget entendait l'écho de leurs voix qui se répondaient d'un bout à l'autre de la maison. Comme elle s'accordait cinq minutes pour prendre une tasse de thé, Daniel et Waring la rejoignirent pour faire le point avec elle.

— « Mrs. Malone a dû les effrayer, » commença l'Américain.

La réconfortante chaleur du thé agissait un peu comme un baume qui délassait le corps courbaturé de Bridget.

— « Selon sa version, c'est le contraire qui s'est produit. »

— « Je suppose qu'elle a rencontré quelques-uns de nos petits amis dans le couloir. Elle a probablement crié et pris ses jambes à son cou, » dit Daniel.

Waring secoua la tête. « J'étais dans le salon et je n'ai rien entendu. »

— « En tout cas, elle s'est sauvée. Et elle est tombée dans l'es-

calier. Quand ils l'ont vue inerte, ils l'ont crue morte. Seamus les fouettait et les torturait pour un oui ou pour un non, parfois pour rien. Ils ont sans doute été terrorisés à l'idée du châtiment qui les attendait. »

— « La porte était fermée, » fit Bridget.

— « Quelle porte ? »

— « Celle de l'escalier. »

— « C'est le vent qui l'aura repoussée. »

— « Il n'y a pas eu de vent aujourd'hui. »

— « Si, une petite bouffée de temps en temps. C'est suffisant pour faire claquer une porte. »

L'était-ce ? C'était surtout à sa fatigue que Bridget pensait. Elle avait eu une longue et épuisante journée — et il était peu vraisemblable que Mrs. Malone serait d'humeur à lui donner un coup de main pour le dîner.

— « Il faut absolument qu'on les retrouve et qu'on les rassure, » s'écria Waring.

Daniel répondit : « Ils reviendront. Ils reviendront quand ils auront recouvré leur sang-froid. A mon avis, il serait plus sage de faire un peu moins de remue-ménage. Toute cette agitation risque de prolonger leur état de peur. »

— « Vous croyez ? Oui... vous avez sans doute raison. »

Les cinq minutes étaient écoulées. Bridget se leva à contrecœur et regagna la cuisine. Certes, les lilliputiens avaient leur importance mais, pour l'instant, elle aurait préféré de beaucoup trouver un moyen d'apaiser les terreurs de Mrs. Malone.

Ce moyen, elle ne le trouva pas. Néanmoins, elle parvint à tenir bon jusqu'au bout. Un peu avant dix heures, elle s'excusa et monta se coucher. Elle était harassée. Les petites créatures n'avaient toujours pas réapparu. Eh bien, tant pis, songea-t-elle en se déshabillant.

Au fil des heures, les nuages s'étaient peu à peu clairsemés et avaient fini par se dissiper. Quand le soleil avait commencé de s'enfoncer dans l'Atlantique, il n'y en avait plus que quelques nuées, très haut vers l'ouest, telles des ecchymoses roses virant au pourpre. Puis les étoiles s'étaient mises à briller, en commençant par l'Etoile du Berger, qui était la plus basse sur l'horizon. D'autres s'étaient ensuite levées, de plus en plus nombreuses tandis que l'azur s'assombrissait, glissait vers l'indigo. Et la nuit

était tombée. La Voie Lactée, brume lumineuse, traçait son arche sur le ciel noir ; on eût dit les luminaires d'une ville d'une inimaginable immensité, d'une ville inimaginablement lointaine. Il n'y avait pas de lune et la brise s'était évanouie en même temps que les nuages. Un silence palpitant régnait sur la terre.

Dans les collines environnantes, le ballet de la vie et de la mort poursuivait ses figures habituelles. Patiente, la renarde gravide agrandissait un trou dans une clôture, s'y insinuait ; un bref battement d'ailes, un piaillement aussitôt étouffé — et elle se reput du sang de la poule égorgée, surprise en plein sommeil sur son perchoir. Un mulet attentif à l'odeur de la femelle et qui se croyait à l'abri dans l'obscurité s'aventura imprudemment en terrain découvert ; le hibou à l'affût sur une branche perçut un mouvement à la lueur vacillante des étoiles, prit son vol et fondit sur le rongeur. Près de la berge de la rivière, la loutre discerna des rides intangibles à la surface de l'eau, elle plongea et un instant plus tard, réapparut en s'ébrouant, un poisson encore vivant entre ses crocs.

De cette terre, de cette vie, l'homme était absent. Le propriétaire, le paysan et l'ouvrier, la ménagère, l'enfant et le prêtre dormaient au fond de leur lit, dormaient à l'abri des murs. Le bref laps de temps consacré aux prières, aux copulations et aux caprices du rêve éveillé était clos. Certains, très peu nombreux, veillaient encore — une épouse haineuse à l'écoute du souffle pesant de son mari, un petit garçon pensant avec anxiété à sa composition — mais la fatigue avait clairsemé les rangs des humains. Le médecin et la sage-femme dormaient à côté des téléphones silencieux. Et le braconnier lui-même dormait, son réveille-matin cabossé réglé sur l'heure du lever de la lune.

A l'intérieur du cercle des collines s'étirait le marécage qui, jadis, avait été un vaste lac et, avant cela, une forêt : hectares sur hectares de désolation, d'eau saumâtre à l'odeur fétide. Mais, dans ses miasmes, la vie conservait aussi ses droits. Deux lapins grignotaient une herbe rase, s'accouplaient et se remettaient à brouter. Une taupe émergea à l'air libre, renifla et s'enfonça à nouveau sous terre en quête de vers. Une troupe de jeunes grenouilles dont la métamorphose venait tout juste de s'achever progressaient sur le sol boueux ; un héron, posté au bord d'une petite flaque, attendit qu'elles fussent arrivées devant ses longues pattes : alors, piquant du bec, il goba avidement ces morceaux de choix.

La maison se dressait au cœur de l'étendue sauvage. Des bêtes

minuscules se mouvaient sur les pelouses et dans les jardins ; des poissons nageaient dans le lac. A l'intérieur de la demeure, des souris sortaient des trous, surgissaient des boiseries et dévoraient les miettes qu'elles trouvaient ; elles avaient vaguement conscience que l'existence était plus facile maintenant que les chats et les rats s'en étaient allés. Car, en vérité, les rats s'en étaient allés. Il y avait mille cinq cents ans qu'ils étaient arrivés en ces lieux, accompagnant les hommes qui en avaient été les premiers occupants. Quinze siècles durant, l'homme leur avait fait la guerre ; ils avaient survécu. Ils avaient également survécu au départ de l'homme. Mais, à présent, ils s'en étaient allés. Ils avaient été massacrés. Ce n'était pas la faim, ni le poison, ni les pièges qui avaient eu raison d'eux mais une arme nouvelle, une arme étrange, intangible et fatale, maniée par des êtres qui ignoraient encore et la nature et l'étendue de leurs pouvoirs. Mais qui étaient en train d'apprendre à les maîtriser. Les chats, qui avaient été leurs ennemis, étaient morts avec les rats. Mais les souris vivaient toujours en toute tranquillité car elles ne constituaient pas une menace pour les nouveaux maîtres.

Dans leurs chambres, hommes et femmes dormaient et leurs rêves étaient des rêves ordinaires. Mais, dans tout le reste de la demeure, des silhouettes, de forme (sinon de taille) humaine, se déplaçaient, vives et silencieuses. Parfois, un dialogue s'engageait dans une langue gutturale et sur un timbre aigu. Ces échanges, cependant, étaient une habitude, pas une nécessité. L'interpénétration des pensées était pour ces êtres une réalité qui leur était depuis longtemps familière. Mais, à présent, ils étaient conscients de la présence d'autres esprits, de territoires ouverts et vulnérables. Différents des rats comme des chats car nulle aura de danger n'émanait d'eux. C'était plus par curiosité que par malveillance que ces créatures se livraient à leurs incursions et à leurs manipulations.

15

BRIDGET avait parfaitement conscience qu'elle passait à l'état de veille.

Elle avait eu un rêve, un rêve confus qui l'avait ramenée à l'époque où elle était encore écolière. Un rêve qui n'était pas nou-

veau et était toujours déprimant. Et, cette fois, il avait été plus pénible que jamais. Elle était sur le terrain de hockey, vêtue de la tenue qu'elle détestait, par un matin d'hiver au froid mordant, et vingt-deux filles hurlaient exhortations et encouragements. Elle s'était alors réveillée et avait éprouvé le sentiment de soulagement habituel à l'idée qu'elle avait vingt-cinq ans et n'avait de comptes à rendre à personne mais elle avait l'impression bizarre d'avoir la migraine — elle entendait encore des cris lointains. Pour recouvrer sa lucidité, elle but une gorgée d'eau — il y avait un verre à portée de sa main — et elle écouta avec plus d'attention. Oui... c'étaient bien des cris. Mais pas des cris d'exubérance : des cris de douleur. Elle se hâta de reposer le verre qui heurta le dessus de la table de chevet et tâtonna à la recherche du commutateur qu'elle fit jouer sans résultat. A nouveau, un cri assourdi et distant mais tout à fait net déchira le silence de la nuit. Cela venait... de la paroi nord. C'était absurde ! Il n'y avait pas de chambres de ce côté, rien que la tour.

La perplexité et l'inquiétude achevèrent de réveiller Bridget et de chasser les derniers vestiges de sommeil qui lui obscurcissaient les idées. A présent, elle avait vraiment peur. Elle se leva, s'approcha de la porte et essaya le bouton du plafonnier sans plus de succès. Etait-ce un plomb qui avait sauté ? Elle avait laissé à la cuisine la torche électrique qu'elle gardait généralement dans sa chambre. Le cri retentit encore, un cri de vive douleur. Sans perdre plus de temps, Bridget ouvrit et s'engagea à l'aveuglette dans le couloir, s'efforçant d'avancer aussi vite qu'elle le pouvait dans l'obscurité.

Daniel ne répondit pas à son appel et force lui fut d'entrer chez lui pour le secouer. Le jeune homme émit en bâillant des sons inarticulés mais il reprit rapidement ses esprits :

— « Quoi ? Qui est là ? C'est toi, Brid ? Allume. Que se passe-t-il ? »

— « La lumière ne fonctionne pas. Un fusible a dû claquer. »

— « Ça peut attendre demain, non ? Ce n'est sûrement pas pour cette raison que tu es venue me réveiller. » Daniel tendit le bras ; sa main rencontra une épaule nue sous l'épaulette de la chemise de nuit et glissa vers un sein. Il eut une exclamation approbative. « Mmmm ! Rentre dans le lit qu'on puisse bavarder. »

— « Non. Ecoute-moi... J'ai peur. Il y a quelqu'un qui crie. »

— « Quelqu'un qui crie ? Je n'entends rien. »

— « Non, pas ici. Mais, dans ma chambre, on entend. Ça semble venir de la tour. »

— « Il n'y a personne dans la tour. »

— « Je sais bien. »

— « Et les murs sont épais de trente centimètres. »

— « Cela venait quand même de là. »

— « Tu as eu un cauchemar. » La main accentua sa pression. « Viens... tu seras plus à l'aise au lit. »

— « Ce n'était pas un rêve, j'en suis sûre. » Bridget essayait de contrôler sa voix qui vacillait. « S'il te plaît, Daniel, accompagne-moi chez moi... tu verras. »

— « Si tu veux, » répondit-il sur un ton aimablement résigné. « Attends que je trouve mes pantoufles. Au fond, un lit en vaut un autre. Et je présume que je serai autorisé à rester un petit moment au cas où tes voix recommenceraient ? »

Bridget tremblait encore plus fort que lorsqu'elle avait été surprise par les hurlements.

— « Vite... je t'en supplie, chéri, dépêche-toi. »

Ils se mirent en marche, la main dans la main. Dans le couloir, l'obscurité était totale ; seuls leurs pas brisaient le silence. Enfin, ils parvinrent à la chambre de Bridget et s'immobilisèrent sur le seuil.

— « Je n'entends absolument rien, » fit Daniel. « Mais peut-être ton ouïe est-elle plus fine que la mienne ? »

Elle tendit l'oreille. Rien ne troublait le silence intense. D'habitude, le vent faisait vibrer les montants gondolés des fenêtres, ululait dans les gouttières, sifflait dans les lézardes de la tour. Ce soir, il n'y avait pas le moindre son.

— « Il n'y a plus rien, » murmura Bridget. « Mais j'ai entendu crier. Je ne dormais pas. »

— « Il existe un moyen bien simple d'en avoir le cœur net. » Daniel serra plus étroitement la main de Bridget dans la sienne et entraîna sa fiancée vers le lit. « Nous allons nous étendre et attendre que ça se reproduise. Nous tâcherons de passer le temps comme nous pourrons. Dommage qu'il fasse si noir. N'aurais-tu pas, par hasard, un jeu d'échecs lumineux ? »

Bridget ne résista pas. Elle se coucha et Daniel s'allongea près d'elle. Quand il la prit dans ses bras, elle recommença de trembler plus violemment que jamais.

— « Tu es vraiment dans tous tes états, Brid. Tu as dû éprouver un gros choc. »

— « Avant, j'avais fait un rêve mais un rêve tout à fait banal. J'étais bien réveillée, j'étais même debout devant la porte quand j'ai entendu ces cris. Je te jure que c'est vrai. »

— « C'est un effet retardé. » Il tapotait doucement le flanc de Bridget à petits coups rassurants. « A l'école, j'avais un copain qui voyait en rêve le mur s'ouvrir pour livrer passage à des monstres bien décidés à s'emparer de lui. Il se réveillait alors en hurlant. On allumait et on le voyait assis sur son lit, les mains sur les yeux. Quand on l'obligeait à regarder, il affirmait qu'il voyait toujours ses monstres. Des créatures couvertes d'écailles avec de grosses dents noires... »

Etait-ce possible ? S'agissait-il d'une espèce d'hallucination ? Le souvenir de ces cris était encore bien vivant dans la mémoire de Bridget mais la main de Daniel, les lèvres de Daniel sur sa gorge, ces lèvres qui descendaient vers sa poitrine avaient une réalité plus immédiate qui éclipsait et effaçait l'autre. Elle était toujours habitée par la peur mais la chaleur, la force du corps de Daniel pressé contre le sien étaient comme un bouclier protecteur.

Elle éprouva pour lui une brûlante vague de reconnaissance. Lui prenant le visage entre ses mains, elle colla sa joue sur celle du jeune homme qui murmura :

— « Je suis navré que tu aies eu un cauchemar mais je suis bien content que tu sois venue me réveiller. Tu devrais le faire plus souvent. Me réveiller, je veux dire... pas cauchemarder. »

— « Oui, » fit Bridget dans un souffle.

— « Ça va mieux, maintenant ? »

— « Beaucoup mieux. »

Ce fut comme un coup de couteau déchirant leur tiède béatitude, un tout petit couteau mais un couteau à la lame acérée, aussi dur et tranchant que l'arête d'un diamant. Bridget hoqueta en sentant Daniel se raidir : il avait entendu, lui aussi. C'était le même cri mais plus désespéré encore. Plus angoissé de souffrance.

Ce fut Helen qui réveilla Waring. Elle avait allumé sa lampe de chevet et elle se tenait debout devant lui. Elle le secouait. Il la regarda en clignant des yeux.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— « Tu ronfles. »

— « Et c'est pour me dire ça que tu me réveilles ? »

— « C'est toi qui m'as réveillée pour commencer. »

Il se dressa sur son séant et la fusilla du regard.

— « Je suis en train de couver un rhume. Au nom du ciel, que veux-tu que j'y fasse ? Je dois supporter assez souvent moi-même tes propres ronflements ! »

— « Tu aurais pu choisir pour les vacances un pays qui ait un climat convenable. »

— « Oh ! je t'en prie... »

— « Tu t'en moques, toi ! Tu n'attrapes jamais que des rhumes bénins. Moi, avec ma sinusite, je souffre le martyre pendant des semaines et, quelquefois, pendant des mois. »

— « Tes sinusites sont psychosomatiques. Si tu cessais de penser à toi l'espace d'une heure, tu n'en aurais pas. »

— « Ecoute-moi, Waring... Nous partons demain. »

Il comprit que ce n'était pas là une vaine menace et il dévisagea sa femme.

— « Et les petits hommes ? » demanda-t-il.

— « Ils se sont envolés. Et je me moque bien de savoir s'ils reviendront ou s'ils ne reviendront pas. »

— « Moi, je ne m'en moque pas. »

— « Dame ! » Helen éclata de rire. « Daniel m'a rapporté votre conversation. J'ai tapé sur le bon clou, hein ? Qui veux-tu faire intervenir ? Matthews ? Non, je ne crois pas. Il te faut quelqu'un de plus important, un véritable aigle qui enlèvera le poulet au plus haut des cieux. Tu veux que je te dise ? Je pense que tu l'as enfin admis. »

— « Qu'est-ce que j'ai admis ? »

— « Que tu es un raté. Tu n'essayes même plus de te le cacher à toi-même. Tu es un raté dans ton métier comme tu es un raté dans ta vie personnelle. Et c'est ça, le vrai ratage. »

Elle s'était assise sur son lit. La voix cinglante sortait d'un masque nébuleux aux traits brouillés et confus. Waring prit ses lunettes et le visage abhorré lui apparut distinctement.

— « Ce n'est qu'à tes yeux que je suis un raté. Tu voulais épouser un type à succès, n'est-ce pas ? Mais dont la réussite n'aurait rien à voir avec le mérite. Tout ce qu'il te fallait, c'est que sa gloire soit assez éclatante pour qu'elle se reflète sur toi. Le plus drôle, c'est que tu ne te rends pas compte à quel point tu es grotesque quand tu te trouves sous le feu des projecteurs. Tu manques totalement de grâce, mais le rôle social que tu joues révèle ce qu'il y a de pire en toi. Tu parles trop et trop fort. Tu as

beau te plâtrer la figure de poudre, tu sues et tout le monde — tout le monde, tu entends ? — tous les gens qui sourient avec politesse rigolent intérieurement... et ouvertement dès que tu as le dos tourné. Ton seul espoir, c'est de mener une vie discrète. Au moins, tu serais moins ridicule. »

Le coup avait porté : Waring avait touché le point faible de l'armure. Les rides d'Helen se creusèrent davantage autour de ses yeux et il se prépara à l'assaut : elle allait se jeter sur lui, masse de chair adipeuse et molle mais armée d'ongles. Sans parler de ses dents. Mais elle se maîtrisa.

— « Ignoble salaud, » fit-elle d'une voix douce. « Nous partons demain : c'est tout ce que j'ai à te dire. Tu m'as entendue ? Nous partons demain. »

Il prit une cigarette et l'alluma sans tendre le paquet à Helen. Elle se leva pour se servir et il crut que cela allait être l'attaque. Mais celle-ci n'eut pas lieu.

— « Tu veux être la femme du Grand Chef mais ce n'est pas tout, n'est-ce pas ? L'autre élément, et c'est le plus important, c'est ton désir de tout casser autour de toi, tout et tout le monde, parce que tu es affreusement jalouse. Une chance s'offre à moi. Une aubaine formidable, je le reconnais. Dans le monde où nous vivons, il faut travailler dur et être capable mais on a aussi besoin d'avoir de la chance, même si on est un universitaire. Et cette fois, ça y est : la bille est entrée dans le trou. Tu le sais et tu es décidée à tout saboter si tu le peux. Voilà pourquoi tu veux m'obliger à partir. C'est bien ça, n'est-ce pas ? »

— « Tu es trop *petit* pour comprendre. Le petit peuple ? Rien ne saurait être plus petit que toi. »

— « Ce qui signifie que j'ai raison. »

— « Non. » Helen écrasa sa cigarette dont elle n'avait pas tiré plus de deux bouffées. « Tu ne comprendras pas mais je vais quand même t'expliquer. Le petit peuple... l'empreinte de pied, le trou dans le mur, la bougie, le papier de chocolat — c'étaient des signes. Des signes de prodiges. Toi, tu en as ri, ce qui prouve ta petitesse car c'était comme les oiseaux de terre qui annonçaient aux marins de Colomb qu'il y avait un nouveau monde derrière l'horizon. Et puis, nous les avons découverts et, du coup, le merveilleux est entré dans le réel. Comment as-tu réagi ? En te disant : j'ai trouvé le bon filon. La bille qui tombe dans le trou, pour reprendre ta formule. Voilà tout ce que ça représente pour

toi et voilà pourquoi tu me dégoûtes. Voilà pourquoi nous partirons demain matin. »

— « Pars si tu veux. Moi, je reste. »

— « Eh bien, reste, » répliqua-t-elle avec indifférence. « J'ai dit que nous partions : c'est à Cherry et à moi que je pensais. Toi, fais ce qu'il te plaît. »

— « Cherry... » Waring détacha un brin de tabac qui s'était collé à sa lèvre. « Toujours le même chantage ! Mais, cette fois, tu en seras pour tes frais. Cherry ne te suivra pas. »

— « Tu te figures qu'elle restera avec toi ? »

— « Oui. Mais pas à cause de moi. A cause de Mat. »

— « Cela n'a pas de sens ! »

— « Crois-tu ? » Waring sourit. « Eh bien, essaye... »

Helen parut ébranlée. « Ce ne peut pas être sérieux ! Il n'est pas possible qu'elle s'intéresse véritablement à un individu de cet acabit. »

— « Ah ! oui ? Tu te rendrais mieux compte des choses si tu ne gardais pas les yeux fixés sur le miroir imaginaire que tu trimbales sans cesse avec toi. »

— « Ce pochard puritain ! D'ailleurs, s'il connaissait les antécédents de Cherry, s'il avait le moindre soupçon, il prendrait ses jambes à son cou et ne s'arrêterait pas avant d'être arrivé à Dublin ! »

La voix d'Helen avait recouvré toute son assurance. Waring lui décocha un regard venimeux.

— « Mon Dieu ! » murmura-t-il. « C'est que tu en serais capable ! »

— « Capable de quoi ? »

— « De tout lui raconter. De tout gâcher. De trahir ta propre fille comme tu m'as trahi, ignoble garce sans entrailles ! »

— « Ordure ! »

Helen était pétrifiée de fureur. Une même haine et un même mépris brillaient dans leurs yeux à tous deux. Et ce fut en cet instant où l'hostilité à l'état pur atteignait son point culminant que la chose se produisit. Waring eut une brève sensation de vertige, une sorte de spasme, et, soudain, il cessa de voir Helen. Ou, plus exactement, il cessa de la voir seule. Sa vision désincarnée les enveloppait l'un et l'autre, c'était comme s'il observait la scène en plongée, à la hauteur du plafond. Une vue figée dans l'immobilité, une image fixe, immuable, inamovible. Les deux personnages qu'ils contemplaient ainsi brisèrent le silence. Il entendit sa voix,

il entendit celle d'Helen égrenant un chapelet de vitupérations que rien n'arrêtait. Il ne pouvait pas plus s'empêcher d'écouter que de regarder. Il n'y avait pas d'yeux à fermer, pas d'oreilles à boucher. Les deux personnages, dont l'un n'était autre que lui-même, constatait-il avec horreur, se déchiraient mutuellement avec des mots dévastateurs. Il tenta désespérément de bander sa volonté pour réintégrer son enveloppe charnelle mais ses efforts étaient vains.

Tout à coup, il prit conscience d'un autre détail qui accrut encore son épouvante : il y avait une présence toute proche, qu'il ne percevait d'ailleurs pas par le truchement de ses sens ; il y avait un second spectateur pris au même piège que lui. Helen. Il voulut l'appeler mais c'était impossible. Le couple de marionnettes continuait de se démener au-dessous d'eux. A présent, elles hurlaient.

Stefan était réveillé depuis un moment. Il regardait la fenêtre au milieu de laquelle brasillaient trois étoiles, une brillante et deux plus pâles. Ce ne fut que petit à petit qu'il se rendit compte que la respiration régulière d'Hanni n'était plus le souffle d'une personne endormie. Elle était réveillée, elle aussi. Il l'appela à mi-voix et elle lui répondit.

— « Tu ne peux pas dormir ? » lui demanda-t-il.

— « Je ne suis pas fatiguée. » Après une pause, elle ajouta : « Ne t'inquiète pas. Je ne suis pas triste. »

Il alluma et la regarda. Elle était couchée sur le côté, le visage tourné vers lui, une joue creusant l'oreiller. Sous le sombre nuage de ses cheveux, l'œil droit d'Hanni était braqué sur lui. Infime était la distance qui les séparait et le désir de l'abolir, de s'approcher de sa femme, de la toucher, de la prendre dans ses bras, de la consoler et de se faire consoler par elle s'empara de Stefan. Mais il ne le pouvait pas. Si infime que fût cette distance, elle contenait tout le passé.

— « As-tu envie d'un peu de musique ? » proposa-t-il.

— « Si tu veux. »

— « Puisque nous ne dormons ni l'un ni l'autre... » Il tendit la main vers le Gründig et tourna le bouton. « A cette heure-ci, les postes irlandais n'émettent pas. »

Il explora le cadran sélecteur. Une station française donnait des informations — il était question de tarifs agricoles — puis il

accrocha une sonate de Bach pour violon et violoncelle. Cela éveilla un souvenir en lui et il se demanda si Hanni se rappelait, elle aussi. Comme si elle lisait dans ses pensées, elle dit :

— « Crois-tu qu'ils jouent encore ce morceau, tous les deux ? Non, je ne pense pas. Peut-être sont-ils morts. »

Ç'avaient été leurs premières vacances après leur mariage. Il avait réussi à s'offrir une semaine en Suisse, dans le canton de Fribourg. Le chalet où ils avaient pris pension dominait une rivière courant au fond d'une vallée qui semblait nager dans l'opulence helvétique — il y avait tant d'herbages, tant de verdure ! Et tout était discipliné, tout était bienveillant. Les jeunes mariés exploraient la vallée, gravissaient les pentes boisées au sommet desquelles on apercevait les Alpes. Le copieux repas du soir était d'une abondance inimaginable dans l'Allemagne d'après-guerre. Et ce café ! Un café fort et savoureux, accompagné de crème, qu'ils dégustaient sur la véranda, prêtant l'oreille à la musique, tandis que le crépuscule envahissait le vallon. Defour, le propriétaire, tenait le violon et sa femme Trudli le violoncelle. Tous deux avaient la cinquantaine : Hanni avait sans doute raison de penser qu'ils étaient morts, à présent. En tout cas, ils étaient trop vieux pour faire encore de la musique.

C'avaient été des heures de joie et de sérénité. Le soleil avait réduit les doutes de Stefan en cendres que le vent venu des cimes enneigées dispersait au loin, les volatilisant dans la radieuse immensité du ciel bleu qui enveloppait cette terre paisible. Pendant son séjour, Stefan avait à nouveau su — et cru — qu'il était aimé. Du moins l'avait-il pensé. Mais quand il avait repris avec sa femme la route du nord, les doutes étaient revenus à la charge, plus virulents encore, semblait-il, après cette brève rémission.

Pourtant, la confiance et le bonheur qu'il avait alors connus avaient été réels, et la musique les faisait maintenant renaître. Elle était la passerelle qui pourrait lui permettre de franchir le fossé le séparant d'Hanni, s'il en avait le courage. Approche-toi d'elle, prends-lui la main... La musique se tut.

C'était la fin de la sonate. Le présentateur en donna le titre en allemand. Il y eut une pause, puis la musique reprit. Mais ce n'était plus du Bach. Stefan écoutait, n'en croyant pas ses oreilles, s'efforçant de trouver une logique à ce qu'il entendait. Ce n'était pas possible ! Pourtant, ces accords, cette stridence étaient sans ambiguïté, ils étaient gravés de façon impérissable dans sa mémoire. Les notes défilaient en cadence comme une colonne des

sections d'assaut... Stefan voulait couper le son mais il en était incapable et il ne savait pas si c'était son corps ou sa volonté qui était paralysé. Et il y avait aussi de la fascination. Les voix... mais non, elles n'éclateraient sûrement pas. Pourtant elles éclatèrent, familières, hurlant à l'unisson avec une précision toute militaire :

Die Fahne hoch,
Die Reihe dicht geschlossen,
Marschieren auf, mit ruhig'festigem Schritt...

Stefen regarda Hanni. Les traits de sa femme étaient pétrifiés par l'effroi. Pourtant, il ne pouvait pas faire le moindre geste pour tourner le bouton.

Kameraden die Rotfront und Reaktion erschossen
Marschieren im Geist in unseren Reihen mit !

— « Non, » fit Hanni dans un souffle. « Oh ! non ! ... »

Etait-ce une plaisanterie ? Une invraisemblable et mauvaise plaisanterie ? Pouvait-ce être autre chose ? Mais comment était-ce possible ? La musique s'interrompit brutalement et Stefan attendit.

L'annonceur reprit la parole : « *Hier ist Deutschland, hier ist Berlin.* » La voix était sèche. Sinistre. « *Jetz bringen wir... unser Fuehrer !* »

Stefan sortit alors de sa catalepsie. Il s'empara du poste et le lança à la volée. La radio se fracassa sur le sol mais les Morwitz continuaient d'entendre la voix rude, la voix odieuse, imprimée de manière indélébile dans le souvenir de tous ceux aux oreilles de qui elle avait retenti plus de vingt ans auparavant. Hanni sanglotait. Et la voix continuait.

Quand Mat se réveilla, elle était assise au bord du lit et le contemplait, l'air grave. Il lui sourit.

— « Encore des insomnies ? »

Cherry hocha la tête. « J'aime vous regarder lorsque vous dormez. »

— « J'aime vous regarder n'importe quand. »

— « Moi aussi. C'est-à-dire que... vous comprenez, je n'avais pas l'intention de vous réveiller. Je voulais simplement rester là un moment à vous regarder. »

— « Et depuis combien de temps êtes-vous ici ? »

— « Juste quelques minutes. Cinq minutes, peut-être. Vous n'avez pas bougé quand j'ai allumé. Alors, j'ai pensé que je

ne vous dérangerais pas dans votre sommeil. Si vous êtes fatigué, je vais m'en aller. »

— « Non, je ne suis pas fatigué. »

— « Je ne suis pas venue directement chez vous. J'ai d'abord fait un tour en bas. Pour les chercher. »

— « Qui ? Les lilliputiens ? »

Elle acquiesça du menton. « Mais ils sont partis sans laisser de traces. J'ai appelé Greta : il n'y a pas eu de réponse. Est-ce que vous croyez qu'ils reviendront ? »

— « Je ne sais pas. »

— « Vous ne souhaitez pas qu'ils reviennent, n'est-ce pas ? »

— « En effet. »

— « Pourquoi ? »

— « C'est difficile à exprimer, » fit Mat avec lenteur.

— « Parce que vous craignez qu'on ne les exploite ? »

Alors, Mat se mit à parler de ses grands-parents, d'abord avec hésitation, puis avec une assurance grandissante. Il dit tout à Cherry : le sentiment de paix et de sécurité, la chaude tendresse qui régnaient lorsque son grand-père était aux courses, les contes de fées que lui racontait sa grand-mère et ce qui se passait ensuite, ces choses affreuses et sauvages. Il n'en avait jamais parlé à personne et était persuadé qu'il ne pourrait jamais le faire ; or, non seulement les mots lui venaient sans difficulté aux lèvres mais encore cette confession lui apportait un étrange contentement. Les petits bourgeons d'amertume enfermés dans leurs gaines depuis tant d'années éclataient et se dépliaient — ils étaient noirs, ils étaient déchiquetés, mais on pouvait les regarder en face. A cause de l'innocence de Cherry, songeait Mat, à cause de sa merveilleuse innocence.

Quand il se tut, elle secoua la tête. Le silence se prolongea, s'étira. C'était un silence plaisant, intime. La main de la jeune fille glissa vers la sienne ; il la serra.

— « Je comprends, » dit-elle enfin. « Moi aussi, je passais mes vacances à la campagne. Dans une vraie maison, je veux dire. Chez mon oncle et ma tante. Avec mes cousins. Nous étions cinq qui formions deux groupes d'âge. Quand j'avais huit ans, il y avait un garçon de onze ans et une fille de dix, plus un petit garçon de six ans et une petite fille de cinq. Mon oncle était médecin. Il habitait Long Island, à une soixantaine de kilomètres de New York. Il avait une grande maison, trois chiens, toute une tripotée de chats, un poney, des lapins, une demi-douzaine de poules qui

faisaient presque partie de la famille et la plage était à un kilomètre. »

Mat sourit. « Ce devait être sympathique. »

— « Ça l'était. Mais pas à cause des bêtes, de la plage ou de choses de ce genre. On était terriblement heureux, c'est tout. Les repas, c'était quelque chose d'inouï. Ils avaient tous un sens de l'humour complètement dément. Dès que quelqu'un ouvrait la bouche, tout le monde embrayait et jouait le jeu, même les petits. Dans la journée, la maison était pleine de chansons, des chansons absolument loufoques avec des paroles délirantes et dont les airs faisaient un beau salmigondis. On était heureux d'être ensemble. Bien sûr, il y avait parfois des bagarres mais elles ne duraient jamais bien longtemps. Et pas question de coalition des grands contre les petits ou des garçons contre les filles. L'entente était totale et, quand j'étais là, je m'intégrais au groupe, ils me traitaient comme ils traitaient leurs frères et leurs sœurs. Mon oncle et ma tante, eux non plus, ne faisaient pas de différence. Une semaine avant d'aller chez eux, je ne fermais pas l'œil de la nuit tellement j'étais surexcitée. »

Elle se tut, perdue dans ses souvenirs.

— « Et que s'est-il passé ? »

Cherry haussa les épaules. « Il se passe toujours quelque chose, n'est-ce pas ? C'est forcé. Mais ça n'a pas été comme pour vous. Personne n'est mort. Ils sont tous vivants à l'heure qu'il est, encore que je ne les aie pas revus depuis des années. Ce qui s'est passé ? Mon oncle et ma tante ont divorcé. Ils ont vendu la maison et chacun s'en est allé de son côté. Il est parti avec les deux grands et elle a gardé les autres. Ce qu'ils ont fait du poney, des chiens, des chats, des poules et des lapins, je l'ignore. Ils se sont remariés l'un et l'autre, ils ont eu d'autres enfants — ma tante un et mon oncle deux. Tous sont sans doute très heureux. »

Un léger frisson secoua Cherry.

— « Vous avez froid ? » lui demanda Mat.

— « Pas exactement. C'est seulement que... »

Elle laissa sa phrase en suspens. La maison paraissait trembler sur ses bases ; elle oscillait le long de son axe et le balancement gagnait progressivement en amplitude. Pourtant, le silence était complet : pas de chocs d'objets s'écrasant au sol, pas de fracas, pas d'effets d'écho.

— « Que se passe-t-il ? »

— « Je ne sais pas. » Mat serra plus fort la main de la jeune fille. « C'est peut-être un tremblement de terre. Mais un bien curieux tremblement de terre. Nous ferions aussi bien d'essayer de sortir à l'air libre. »

— « Non. » Cherry secoua vivement la tête. « Restons ici. »

— « Alors, laissez-moi vous prendre dans mes bras. »

Elle acquiesça d'un sourire et s'approcha de Mat qui repoussa les draps afin de lui faire une place. Elle entra, menue et svelte, dans le lit, glissa son bras droit sous les reins du garçon, et ses mains se nouèrent pour l'emprisonner tandis que son corps se pressait contre le sien. Et le désir flamboya, s'empara de Mat, un désir libéré de la honte et du dégoût, un désir qui n'était que joie lucide et paix. A son tour, ses mains s'animèrent pour apprendre amoureusement les courbes du corps de sa compagne.

La demeure continuait d'osciller comme un pendule en folie. Par-delà la courbe de l'épaule de Cherry, Mat voyait un tableau accroché au mur : un paysage alpestre qui, chose incroyable et absurde, ne bougeait pas d'un millimètre. Le visage de l'adolescente s'approcha du sien, il sentit sur sa bouche la tiédeur de deux lèvres qui s'écartaient. Que le monde finisse !

— « Tiens ! » s'exclama Bridget. « Tu as entendu ? »

Les sens de Daniel frémissaient encore. Le cri était faible et lointain mais il avait, semblait-il, électrisé chacun de ses nerfs. Comment était-ce possible ? Il y avait sûrement une autre raison à cela que le choc et la surprise. Toute son attention en éveil, il tendait l'oreille dans l'attente d'un nouveau cri. Peut-être s'agissait-il d'une bête, d'un lapin pris au collet ? Il paraît que la voix des lapins étranglés est presque humaine... Les secondes succédaient aux secondes.

— « Tu as entendu, » murmura Bridget. « Tu as sursauté, je l'ai senti. »

Le souffle de la jeune fille lui caressait le cou. Il avait conscience que leurs corps se touchaient mais ce n'était plus pareil. Bridget avait cessé d'être une complice : elle était un coobservateur neutre, sinon hostile.

— « Oui, j'ai entendu. Mais je ne sais pas ce que c'est. »

— « Quelqu'un qui a mal, quelqu'un qui souffre. »

— « Je n'en suis pas sûr. C'est peut-être un animal, dehors. »

— « Tu sais bien que non. »

— « Alors, écoute ! Un cri comme celui-là ne peut rien t'apprendre. Si ça recommence... »

— « Ne peut-on faire quelque chose ? »

— « Je ne vois guère ce que nous pourrions faire tant que nous ne savons pas de quoi il retourne et que nous ignorons d'où cela vient. »

— « Ça vient de la tour, je te l'ai déjà dit. J'avais l'oreille collée au mur. »

Il fallait du temps à Daniel. Du temps pour réfléchir et tirer cette affaire au clair. Un cri de douleur — si c'était bien un cri de douleur — provenant de la tour, si l'on devait ajouter foi aux affirmations de Bridget... Que d'incertitudes ! Et la conclusion à laquelle on aboutissait ne faisait que poser de nouveaux problèmes encore plus déconcertants. L'insistance de Bridget était irritante.

— « Tais-toi et écoute. J'ai été pris au dépourvu. »

— « Mais on fait du mal à quelqu'un ! »

Daniel plaqua la main sur la bouche de Bridget, et c'était seulement à moitié par jeu. Elle se raidit, puis sa tension se relâcha. Elle se soumettait à la volonté de son fiancé. Tous deux étaient allongés l'un contre l'autre comme des amants mais ils n'étaient pas en communion. Le jeune homme espérait que le cri ne se renouvellerait plus, que le silence se prolongerait et deviendrait le silence banal de la nuit, que ce hurlement qui vous faisait courir des frissons dans le dos s'effacerait de sa mémoire. Mais, en même temps, il attentait, tous les sens aux aguets, avec une impatience qui le lancinait douloureusement, que le suspense prenne fin.

Cette fois, ce fut toute une série de cris et le doute n'était plus possible : c'étaient des cris humains, des appels à l'aide. On devinait des mots avant qu'ils fussent prononcés. Le cœur de Daniel se mit à cogner dans sa poitrine. Lui aussi frissonna. Bridget, muette, l'étreignait, tentant de lui apporter le réconfort qu'il avait songé à offrir à elle. Mais il avait beau sentir le poids des seins de Bridget, sentir la pression de ses cuisses, de ses genoux, il y avait entre eux un abîme qu'il était incapable de franchir. La voix lointaine s'éleva encore ; éperdue, et le couple perçut enfin nettement les mots qu'elle proférait :

— « Marie, mère de Dieu, protégez-moi ! »

— « C'est Mrs. Malone, » dit Bridget.

— « Impossible ! »

— « C'est elle ! » Elle se dégagea et sortit du lit. « Il faut faire quelque chose. »

Daniel se leva à son tour. Il tremblait encore si violemment qu'il n'était pas tout à fait certain que ses jambes le porteraient.

— « Où es-tu ? »

Elle tendit le bras et leurs mains se nouèrent. Le contact fit du bien à Daniel. Le cri retentit à nouveau : indéniablement, il venait de la direction de la tour. Mais comment Mrs. Malone pouvait-elle être dans la tour ?

— « C'est une illusion, Brid. Elle est dans sa chambre, elle a un cauchemar et nous sommes le jouet d'un phénomène de réverbération acoustique. Une sorte d'écho. »

— « Tu crois ? Allons voir. »

— « Où est située sa chambre ? »

— « Juste en face, de l'autre côté du palier. »

Les cris s'étaient tus. Ils avancèrent à tâtons. Bridget frappa à la porte. N'obtenant pas de réponse, elle ouvrit et appela :

— « Mrs. Malone ? Avez-vous besoin de quelque chose ? »

Toujours pas de réponse. Daniel distinguait le lit qu'éclairait la nuit étoilée. Il avait l'air vide. Suivant Bridget, il s'en approcha. Il était bien vide.

Paradoxalement, Daniel éprouva un profond sentiment de soulagement car, en cet instant, la clé de l'énigme lui apparut. Même en admettant que ce soit Mrs. Malone qui criait et qu'elle se trouvât effectivement dans la tour, il y avait peut-être une explication rationnelle et, somme toute, rassurante. Les lilliputiens avaient traumatisé la femme de charge à tel point qu'elle avait passagèrement perdu la raison. Il pouvait s'agir d'un cas de dédoublement, c'était plausible. Daniel avait lu l'histoire d'une femme qui avait deux personnalités non seulement dissociées mais qui, en outre, se haïssaient mutuellement ; sachant que la personnalité numéro 1 avait une terreur panique des araignées, la personnalité numéro 2, quand elle était dominante, s'envoyait par la poste une boîte pleine de ces bêtes. On pouvait penser qu'une Mrs. Malone était allée dans la tour à la recherche des « farfadets » et que la seconde Mrs. Malone s'était brusquement réveillée là-bas, toute seule et enveloppée de ténèbres. Ou, et c'était encore plus simple, que la pauvre femme était somnambule.

Daniel exposa succinctement à Bridget le résultat de ses réflexions.

— « En toute hypothèse, il faut aller voir sur place, » dit la jeune fille.

— « Naturellement. » C'était cette obscurité qui vous minait le moral ! Pourquoi avait-il fallu que ces satanés fusibles aient précisément choisi cette nuit pour sauter ? « Y a-t-il une lampe en bas ? »

— « Oui. »

La voix s'éleva à nouveau, faible comme au téléphone quand la communication est mauvaise mais intelligible :

— « Oh ! non... Pas ça... Pour l'amour de Dieu, ne me faites pas ça ! »

Agression des terminaisons nerveuses. L'influx gagne le cerveau, puis rebrousse chemin et se propage encore le long des nerfs... Cette fois, Daniel ne pouvait faire autrement que d'identifier au fond de lui le choc qui l'avait ébranlé. Mais il y avait autre chose que ce choc. Il y avait la peur.

Ce qu'il y avait de terrible, c'est que ce n'était pas un rêve. Helen avait un truc à elle pour s'évader d'un mauvais rêve. Elle savait toujours reconnaître les cauchemars pour ce qu'ils étaient et, quand ils étaient véritablement affreux, elle criait et se réveillait. En général, elle réveillait du même coup Waring qui se mettait alors à récriminer mais elle était libérée, et c'était le principal. Enfant, elle avait des cauchemars horribles : de vieux messieurs cherchaient à la saisir de leurs mains avides, elle voulait leur échapper, s'enfuir, mais ses jambes se faisaient de plus en plus lourdes, ses mouvements de plus en plus lents. Cela, c'était avant qu'elle ait découvert le moyen d'y échapper. Quand c'était un bon rêve, elle le savait aussi, d'habitude, et elle s'efforçait de le prolonger mais avec moins de succès, en général.

Pourtant, tout cela était sans comparaison avec ce qui se passait maintenant. Elle était totalement impuissante, sans défense devant le danger. Le passé était en train de revivre et les scènes qui se déroulaient, les personnages qui s'agitaient devant elle possédaient la densité substantielle du réel. Il n'y avait qu'elle qui fût immatérielle et dépourvue de forme.

C'était sa dernière soirée au Club Ball. La dernière : elle le savait parce que les Townshend étaient là : or, ils étaient arrivés l'année où elle-même avait quitté l'Université. La jeune Helen avait pour cavalier Pete Stryski qui, elle s'en souvenait, l'avait

conduite ce soir-là. C'était une surprise, et une surprise pas tellement agréable, somme toute, que de voir combien elle était jolie à l'époque. Peut-être pouvait-on discerner une certaine lourdeur du côté du menton mais, cela mis à part, elle était d'une beauté sans défaut. Et d'une idéale sveltesse...

S'étant vue, elle chercha son père et un élan d'amour et de colère la secoua. Il ne dansait pas : un verre à la main, il était en train de parler à voix basse avec Maisie Dewar. Helen savait depuis bien des années que c'était un coureur incorrigible pour qui tout jupon était bon, mais le voir à l'œuvre n'en était pas moins encore un sujet d'étonnement. Comment pouvait-il parler avec une femme pareille, la regarder, la toucher ? Dans trois ans, tout cela serait irrémédiablement fini pour lui. Et Maisie commencerait à souffrir des premières atteintes du cancer qui l'enlèverait quatre ans plus tard. Pourtant, le spectacle déchaînait encore la rage d'Helen.

Et Waring ? Il était en quête d'un verre pour la petite Hogan. Lui aussi était beau, il fallait le reconnaître : c'était le plus beau des hommes présents de même qu'elle était la plus jolie des filles présentes. Ils formaient un couple merveilleux, tous les deux. Mais pas pour le moment. Ils avaient eu une querelle terrible la semaine précédente ; Helen avait jeté sa bague de fiançailles du haut de la terrasse et elle s'était moquée de lui quand il s'était mis à chercher l'anneau dans la poussière. C'était pour cela qu'elle avait Pete comme cavalier, ce soir : il n'avait été que trop heureux de prendre la succession de Waring. Comme elle observait la mince silhouette qui évoluait sur la piste, Helen découvrit que cette réalité possédait une dimension supplémentaire : Helen pouvait être elle-même tout en étant son propre témoin. En tant que spectatrice, néanmoins, si elle lisait à livre ouvert dans cet esprit extérieur, elle était incapable d'en modifier la plus infime pensée.

Elle bavardait avec Pete, rieuse, tout en dansant mais n'accordait guère d'attention à son partenaire : elle n'avait d'yeux que pour Waring qu'elle cherchait à repérer dans la foule avec une rage secrète. Ses yeux se posèrent sur son père, toujours en compagnie de Maisie et, pour dissimuler l'irritation qui bouillonnait en elle, elle adressa un brûlant sourire à Pete. Celui-ci, flatté et troublé, manqua un pas. Au lieu de le rabrouer selon son habitude, elle éclata de rire et lui pressa la main.

Une dizaine de minutes plus tard, elle aperçut son père seul.

Aucun signe de Maisie — selon toutes probabilités, celle-ci était allée aux toilettes. Il était adossé à une colonne à côté d'un des grands palmiers et arborait un petit sourire rêveur et satisfait qui donna à Helen envie de le gifler.

— « Bonsoir, papa. Comment va la vie ? »

— « Il n'y a pas à se plaindre. Tu es ravissante, ce soir, bouchon. »

— « Merci. Toi non plus, tu n'es pas trop mal pour un vieux ! »

— « Diable ! Venant d'une pareille beauté, pour un compliment, c'est un compliment ! Je t'offre un verre pour la peine. Qu'est-ce que tu veux ? »

— « Rien. » Elle le dévisagea, toujours souriante, mais l'épée sortit du fourreau. « Il n'y a qu'une chose qui te trahit. »

L'expression avantageuse de son père s'effaça et il demanda avec une vague méfiance : « Quoi donc ? »

— « Le genre de femmes qui te plaît. Je vois que tu portes à présent les couleurs de Maisie Dewar. Cela te classe parmi les vieux cochons. Qui sera la suivante ? Lucy Steele ? J'ai entendu dire que les vieillards aux appétits étiolés n'ont qu'à se louer d'elle. »

Quand elle vit se durcir les traits paternels, elle comprit qu'elle avait fait mouche. Mais, contrairement à son attente, son père ne lui répondit pas du tac au tac par une repartie mordante.

— « J'ai vu que tu es en compagnie de Pete. Tu as eu des histoires avec Waring. »

— « Occupe-toi de tes affaires et je m'occuperai des miennes. »

— « Ça, je n'en doute pas. Je vais quand même te donner un conseil. A la fois comme père et en tant que vieux monsieur. »

Il parlait avec douceur mais c'était dans un silence soupçonneux qu'elle l'écoutait. « A mon avis, » poursuivit-il, « tu devrais garder Pete. C'est un brave garçon. Intelligent, belle allure, beaucoup d'avenir dans son entreprise... Et, surtout, c'est une bonne pâte d'homme. Naturellement, à partir du moment où son attention parviendra à s'élever plus haut que ton *mons Veneris,* il s'apercevra qu'il a épousé une mégère mais il mettra les pouces. En définitive, il se trouvera probablement une petite compensation ; toutefois, il choisira quelqu'un qui sera à ton antipode, une gentille fille loyale et au cœur tendre, de sorte que tu seras tranquille : elle ne te le soulèvera pas et tu pourras le

conserver sous ta coupe jusqu'à ce que tu te sois repue de sa chair. »

Il arracha au palmier une longue feuille mince qu'il pointa sur Helen à la manière d'une épée. « Tandis que si tu te maries avec Waring, tu tomberas sur un homme capable d'être aussi mesquin et infernal que toi pour peu qu'on l'y encourage, ce que tu ne manqueras pas de faire. Dans ce cas, bouchon, je vous prédis à tous deux une existence qui ne sera qu'une suite de corps-à-corps sauvages. Certes, il est possible que tu rompes très vite mais... je ne sais pas. Vous avez tous les deux besoin d'avoir quelque chose à haïr : tu l'auras et il t'aura. Pense à moi le jour de tes noces d'or. »

La feuille à la main, il se fendit comme un duelliste, sourit et s'en fut avant qu'Helen ait le temps de riposter. Elle fut tentée de le suivre mais Maisie se dirigeait vers lui et il était facile de deviner le parti que cette dernière tirerait de l'inévitable algarade. Ce n'était pas maintenant qu'Helen allait ternir l'image de la fille unique, respectueuse et soumise qu'elle avait mis des années à polir et à fourbir !

Mais Waring était dans les parages, et il était seul. Elle s'approcha de lui.

— « Il faut que nous ayons une conversation, » lui dit-elle.

Il y avait dans le regard du garçon de la rancune mais aussi une fascination qu'il subissait à son corps défendant. « S'il te plaît, » fit-elle en ployant légèrement le buste, ce mouvement qui eut pour effet de faire bâiller son corsage. D'un centimètre à peine mais ce fut suffisant pour accrocher l'œil de Waring.

— « Maintenant ? »

— « Oui, maintenant. Ne t'en fais pas pour Ann. Je ne la priverai pas longtemps de ta présence. »

La nuit était fraîche au sortir de la bousculade de la salle de danse. Helen se dirigea vers la Buick de son père. Waring la suivait en silence. Ils ne se touchaient pas. Arrivée devant la voiture, elle ouvrit la portière et monta. Le jeune homme fit le tour de la Buick et s'installa derrière le volant. Helen, les yeux fixés sur le pare-brise, contemplait le ciel constellé d'étoiles éclatantes où flottait une lune maigrelette.

— « Je regrette ce qui s'est passé la semaine dernière, » dit-elle enfin.

Après une courte pause, Waring murmura : « Moi aussi. »

Helen demeurait immobile. Comme lorsqu'elle était enfant, elle était envoûtée par le spectacle du ciel nocturne. Toute cette immensité... pour rien ! « Helen, regarde-moi. »

Elle se tourna vers lui. L'Helen désincarnée qui observait l'Helen de la jeunesse sourire d'un sourire tremblant et étudié vit le second visage familier se rapprocher. Deux masques qui se touchaient, graves et amoureux, derrière lesquels se tapissaient la fourberie, l'égoïsme et la colère.

— « Et Ann ? » souffla Helen. « Je t'ai promis de ne pas te retenir. »

— « Ann ? Qui est-ce ? » Ils se frôlaient, se caressaient, s'embrassaient du bout des lèvres. « Je t'aime, Helen. »

— « Je t'aime. »

Merci de ton conseil, papa. Il n'y a pas cinq minutes que tu me l'as donné et voilà ! Dans ta propre voiture par-dessus le marché ! La douleur fut plus vive qu'elle ne s'y attendait mais il y avait un amer triomphe dans sa souffrance.

Bien qu'elle ne comprît pas comment elle était arrivée là, Hanni reconnut tout de suite l'endroit.

Elle y était venue une fois déjà, profitant d'une absence de Stefan qui s'était rendu à Francfort pour une quinzaine à l'occasion de l'ouverture du magasin. Elle avait pris le train. Un car attendait à la gare. Il n'y avait qu'une demi-douzaine de personnes à bord, tous des étrangers, apparemment, et il avait fallu patienter car le chauffeur était au Gasthof de l'autre côté de la rue. Il finit par en ressortir en essuyant sa bouche épaisse d'un revers de main et examina les voyageurs avant de s'installer au volant. Hanni eut l'impression que son regard s'attardait sur elle mais elle se dit que c'était une réaction stupide. Il était passé, le temps de ce genre de regards, et l'homme ne pouvait voir le petit bouquet enveloppé dans du papier cristal dissimulé au fond de son sac.

Le trajet à travers le paysage plat qu'écrasait la chaleur de cet été sec fut interminable. Ses compagnons de route — un couple de Français et quatre Américains, un ménage quinquagénaire et deux femmes plutôt âgées — parlaient entre eux à voix basse et leur chuchotement inintelligible accompagnait le bruit du moteur comme un contrechant. Hanni aurait voulu qu'ils parlent normale-

ment, qu'ils n'aient pas l'air d'assister aux funérailles de quelqu'un que l'on se devait de respecter.

Ils arrivèrent enfin. Le chauffeur les suivit du regard en se curant pensivement les dents tandis qu'ils descendaient. Les clôtures s'étiraient à gauche et à droite, bordées d'herbes folles ; à chaque coin se dressait une haute tour de bois. Juste devant eux les portes s'ouvraient, béantes depuis sept ans et surmontées de la même vieille inscription ironique. Pourtant, en la lisant, le cœur d'Hanni se serra. Ils l'ont vue, songea-t-elle. Partout où mes yeux se posent, les leurs se sont posés au moins un instant durant toutes ces longues années.

C'était le seul endroit où elle sentait s'établir un contact. Elle entra, déambula avec les autres, mais cela n'avait aucun sens pour elle. Les salles de douches et les fours crématoires eux-mêmes étaient dépourvus de signification. Ce n'était qu'un endroit comme un autre. Ils n'étaient pas ici, leur âme ne hantait pas cette terre laide et désolée. Elle ne sut où déposer ses fleurs : elle les avait encore lorsqu'elle fut de retour au portail. Alors, elle les posa sur le sol. Quand elle se redressa, elle vit que le chauffeur la regardait. Elle regagna le car. L'homme l'observait toujours, impénétrable, un peu à l'écart du groupe. Les deux Américaines remontèrent dans le véhicule.

— « On ne peut s'imaginer cela, » disait l'une d'elles.

Mais il n'était pas question d'imaginer. Cela avait été ainsi et Hanni était là, dans l'enfer. Elle attendait l'appel avec les autres dans l'aube glaciale de l'hiver. Les noms s'égrenaient. Elle n'entendit pas le sien. Peut-être avait-il déjà été appelé. Une femme en uniforme remontait la colonne, comptant les prisonnières. Elle était maigre et, à première vue, paraissait souffrir de la faim, elle aussi. Mais sa maigreur n'était pas due au manque de nourriture : un instant, elle dévisagea Hanni. Une face puissante et sinistre, flamboyant de haine et de mépris... Deux détenues du premier rang soutenaient une de leurs compagnes. La gardienne s'approcha de celle-ci. La cravache siffla et la fille s'écroula sur le sol gelé. La femme en uniforme s'éloigna sans prononcer un mot et la prisonnière resta où elle était tombée. Elle était morte. Ses yeux aveugles contemplaient fixement le ciel noir.

Encore un rassemblement pour le déjeuner — de l'eau tiède en guise de soupe et un petit cube de pain gris — puis un bref moment de tranquillité avant que les équipes de corvée s'ébranlent au pas cadencé. Hanni mit cette pause à profit pour essayer de re-

trouver les visages qu'elle se rappelait depuis l'enfance : tante Miriam, tante Sarah, tante Eva, Evchen et Ruth et Sophie et Esther. Elles auraient changé, elles n'auraient plus que la peau sur les os, comme toutes celles qui l'entouraient, mais elle était sûre qu'elle les reconnaîtrait. L'œil de l'amour ne se laisse pas tromper.

Elle cherchait frénétiquement, consciente de ne disposer que d'un court répit, sachant qu'il lui était impossible de scruter tous les visages qui composaient cette foule confuse et anonyme. C'était certainement pour cela qu'elle était ici, il ne pouvait y avoir d'autre raison. Elle était ici pour les voir, pour en voir peut-être une seule et ne la voir que fugacement. Quel besoin, sinon celui-là, lui aurait-il fait franchir le gouffre de l'espace et du temps pour la ramener à ce désert peuplé de morts vivants ? Elle remarqua un peu plus loin une grande femme pliée en deux qui ressemblait à tante Sarah et elle courut vers elle. Mais la femme se retourna : c'était une inconnue.

Le vent hurlait entre les baraques, les barbelés grinçaient. Hanni serra ses mains jointes sur sa poitrine pour tenter de les réchauffer. Elle avait froid tout comme les autres et elle comprit qu'elle était aussi décharnée que les déportées : sous l'étoffe mince, elle sentait ses côtes saillantes. Peut-être s'était-elle trompée. Peut-être n'était-elle pas venue pour retrouver les siens mais pour être avec eux, pour souffrir et pour mourir ici. Cela lui était égal. Sauf que...

Elle se souvint de lui comme elle s'en souvenait parfois en se réveillant après un mauvais rêve et un puissant élan de joie la souleva. Pourtant, rien n'avait changé autour d'elle : en tout état de cause, il ne s'agissait pas d'un rêve. Mais, songeant à lui, elle savait, c'était une conviction inébranlable, elle savait qu'il était là, qu'il était, lui aussi, quelque part dans le camp, avec elle. Il y était et il fallait qu'elle le trouve. Elle se rua vers la clôture barbelée séparant le camp des hommes de celui des femmes. Un no man's land séparait les deux enceintes, mais elle pourrait au moins le regarder, le voir sourire.

Il l'aperçut au même moment qu'elle. Chacun de son côté, ils s'approchèrent de la double ceinture de fil de fer qui s'interposait entre eux. Elle comprit qu'il venait d'arriver, qu'il avait été attiré comme par un aimant par le besoin qu'elle avait de l'entrevoir. Il avait enfin l'air heureux et ce fut précisément cela qui arrêta Hanni. Car cet air heureux signifiait qu'il ignorait encore ce qu'il était, quel uniforme il portait.

Elle vit qu'il lisait l'horreur dans son regard. Il baissa la tête et s'examina avec un terrible désespoir.

Quand elle émergea du sommeil, la maison avait cessé de trembler. Les seuls bruits qui brisaient le silence étaient le souffle de Mat et le sien, bizarrement décalés. Son bras droit, écrasé sous le poids du jeune homme, était engourdi ; c'était cette ankylose qui l'avait réveillée. Elle ouvrit les yeux. Mat la regardait. Elle libéra son bras.

— « Tu dormais, » dit-il.

— « Je sais. J'ai dormi longtemps ? »

— « Pas très. »

Elle se massa le bras. « Une vraie pelote à épingles, » murmura-t-elle. « A part ça, je me sens bien. Formidablement bien, même. »

— « J'ai pensé à quelque chose. »

— « A quoi ? »

— « J'ai peut-être encore cinquante ans à vivre. Soit dix-sept mille deux cent cinquante jours et autant de nuits. Ça en fait des nuits en perspective. »

— « Tu n'as pas besoin de le dire. » Elle sourit devant l'air perplexe de Mat. « Et les nuits de maladie ? »

— « Admettons qu'il y en ait cinquante. Il nous en restera encore dix-sept mille deux cents. »

— « Il me semble que nous sommes parfaitement assortis. Est-ce que tu le penses vraiment ? »

— « Quoi donc ? »

— « Que tu veux te marier avec moi ? »

— « Dame ! »

Elle lui tira doucement le bout de l'oreille pour souligner ses mots :

— « Les gens vont raconter que c'est de la *folie*, que nous nous *connaissons* à peine, que nous ne sommes pas du même *milieu*, que nous sommes nés dans des *pays* différents, qu'il ne s'agit que d'une *toquade*. Voilà ce qu'on dira. »

— « Qu'est-ce que cela peut faire, l'opinion des gens ? »

Elle étudia son visage à la fois étranger et familier. Tout était nouveau car elle pouvait le regarder avec amour, avec confiance et avec espoir. Discernant l'innocence de Mat, sa simplicité complexe, elle eut conscience du poids de ce qu'elle avait à lui dire. Mais ce

poids ne la broyait pas et l'idée de garder le silence ne l'effleura même pas.

— « Je ne suis pas la première, bien sûr ? »

— « Non. »

— « Combien y en a-t-il eu avant moi ? »

— « Quelques-unes. » Il ajouta après une hésitation : « L'une d'elles était une prostituée. »

— « Un soir, cinq garçons m'ont prise. »

L'expression qui se peignit sur les traits de Mat ne fut pas une expression d'horreur mais de stupéfaction. Puis de colère. Mais une colère qui n'était pas dirigée contre Cherry.

— « Tu veux dire... »

— « Non, ce n'était pas un viol. J'étais consentante. J'avais quinze ans. »

— « Raconte. »

Elle ne se méprit pas sur le sens de cette demande. C'était une requête inspirée par l'humilité et la confiance.

— « Je ne sais pas si je pourrai expliquer. Le psychanalyste en serait peut-être capable, lui. Au début, il m'impressionnait beaucoup, il parlait un peu comme une sorte de dieu. Et puis, un après-midi, j'étais chez lui. Il faisait très chaud, j'avais défait les deux derniers boutons de mon chemisier et, comme il était assis devant moi, j'ai compris qu'il avait envie de le déchirer, de l'arracher. Le plus atroce, c'est que je savais pourquoi il se dominait. Ce n'était pas pour me protéger, c'était pour se protéger... lui, son argent, sa réputation professionnelle et tout le reste. Dès lors, les séances n'avaient plus guère d'utilité. Il s'est désisté sous prétexte que je n'étais pas coopérative. »

Mat n'avait pas eu de mouvement de recul. Il serra dans la sienne la main que Cherry avait posé sur sa poitrine.

« Cela a duré trois ans, » poursuivit la jeune Américaine. « Ils me désiraient et je voulais qu'ils me désirent et une fois qu'ils savaient... alors, pas question qu'ils me laissent en paix. Je suis allée dans un camp de vacances mais un garçon de l'école y était aussi. Il a mis les autres au courant. Ça a été le grand scandale de l'année et on m'a renvoyée. C'est ainsi que mes parents ont appris. Après la rentrée scolaire, ça a été encore pire, bien entendu. Voilà pourquoi nous sommes venus ici. Pour passer ensemble des vacances tranquilles. Pour qu'ils puissent me tenir à l'œil. »

— « Maintenant, ce n'est pas pareil. »

— « Non, ce n'est pas pareil. Tu le sais, toi aussi ? Cela a été la première fois, la toute première fois. »

— « Je sais. »

Elle vit d'abord les reflets sur le mur, une étrange danse de lumières et d'ombres. « Regarde la fenêtre, » dit Mat. Elle obéit avec réticence, répugnant à le quitter des yeux. Le ciel frémissait d'éclairs ondoyants, de lueurs éclatantes et mouvantes — vertes, bleues et roses.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda Cherry sans plus d'effroi que lorsque elle avait posé la même question au moment où la maison tremblait.

— « Je l'ignore. Une aurore boréale ? Je n'ai jamais rien vu de semblable. »

— « Quelle nuit ! » fit-elle avec satisfaction.

Ils observèrent le spectacle en silence pendant quelques instants, puis Mat reprit la parole :

— « Ce doit être splendide dehors. »

— « Si on allait voir ? On s'habille ? »

— « Une robe de chambre et des pantoufles suffisent. »

— « D'accord. »

Ils sortirent sans bruit mais personne d'autre ne paraissait bouger dans les chambres de l'étage. Ils n'allumèrent pas : la clarté qui venait de l'extérieur était assez intense. Au-dessus de l'escalier, le Saint George du vitrail en train de tuer un dragon iridescent était lui-même illuminé de brasillements aux nuances étranges. Quand ils furent en bas, Cherry leva la tête et elle prit Mat par le coude.

— « Ils sont revenus. »

Les lilliputiens, debout sur la dernière marche, les regardaient. Cherry distinguait les deux filles et il y avait au moins trois de leurs compagnons. Elle agita le bras dans leur direction. Les yeux rivés sur le couple, les petites créatures demeurèrent impassibles.

— « Les secousses qui ont fait trembler la maison les ont peut-être effrayés. Ou cette lumière. C'est drôle que personne ne se soit réveillé, tu ne trouves pas, Mat ? »

— « Je suis bien content qu'ils continuent de dormir. »

Elle lui serra le bras. « Moi aussi. »

Ils sortirent dans la nuit. L'air était tiède et le ciel était plein d'anges.

— « Nous ferions mieux d'agir, » dit Bridget. « Accès de somnambulisme, dédoublement de la personnalité ou ce que tu voudras, elle a de graves ennuis. Allons nous mettre à sa recherche. »

— « Non. »

Bien qu'ils fussent tout près l'un de l'autre, elle ne distinguait Daniel que d'une manière confuse et ne pouvait déchiffrer les traits de son fiancé. Il lui étreignit le bras avec une force qui la surprit.

— « Pourquoi non ? »

— « J'ai besoin de réfléchir. »

— « A quoi ? Elle souffre, même si ce n'est qu'un jeu de son imagination. »

— « Son dernier cri — « Ne me faites pas ça ! » — s'adressait à quelqu'un. »

— « Et alors ? »

— « Jusque là, c'étaient des appels au secours d'un caractère général comme peut en lancer une personne angoissée, une personne qui se trouve toute seule dans l'obscurité, peut-être. Mais, la dernière fois, elle parlait à quelqu'un. A qui ? »

— « Cela a-t-il tant d'importance ? Elle est la proie de son imagination, comme tu le disais toi-même. »

— « Je n'en suis pas si sûr. »

— « Illusion ou pas, la seule chose à faire est d'aller lui porter assistance, c'est l'évidence même. »

— « Ce qui est évident n'est pas toujours la meilleure solution. » Le ton irascible de Daniel ébranla l'assurance de Bridget. Après tout, dans les circonstances de ce genre, les hommes étaient certainement de meilleur conseil. « Si elle court un danger réel, » reprit Daniel, « il importe de commencer par y voir clair. »

— « Je ne vois toujours pas... »

— « Nos petits amis... Mrs. Malone t'a affirmé qu'ils l'avaient harcelée, poussée dans l'escalier. Nous ne l'avons pas crue. Mais si c'était la vérité ? »

— « Comment auraient-ils pu agir ainsi ? Ils sont si petits et si faibles ! »

— « Je ne sais pas... je ne sais pas ! Ils ont quelque chose de très bizarre. »

— « Pourquoi l'auraient-ils fait tomber ? »

— « Ça, c'est plus facile à comprendre. Ecoute... Ils se sont réfugiés dans les souterrains après la mort de Seamus. Puis nous avons capturé Greta et, le lendemain, les autres sont sortis de leur retraite. Je suppose qu'ils s'étaient rendu compte que tous les

êtres humains ne sont pas comme Seamus et qu'ils n'avaient rien à craindre de nous. »

— « Ce en quoi ils ne se trompaient pas. »

— « C'est vrai. Mais rappelle-toi le conditionnement qu'ils ont subi. Hofricht les a d'abord utilisés comme animaux de laboratoire, ensuite ils ont été des jouets entre les mains de ton cousin. Des jouets dont ce dégénéré se servait pour s'exciter, des jouets qu'il s'amusait à martyriser. Le fouet, les tortures, etc. Le maître et ses esclaves, des esclaves que le maître terrorise. Bon... Le maître meurt, les esclaves sont libérés. Alors, que se passe-t-il quand ils tombent sur des créatures semblables à leur ancien maître mais n'ayant ni sa cruauté ni sa force ? »

— « Que veux-tu dire ? Qu'ils seraient prêts à torturer Mrs. Malone pour se venger ? »

— « Mrs. Malone pour commencer, parce qu'ils ont probablement senti qu'elle avait peur d'eux. Mais une fois qu'ils y auront pris goût... »

— « Je ne peux pas croire une chose pareille. Greta... »

— « Oui, Greta. » Daniel s'exprimait avec une conviction absolue. « Greta n'est nullement ce qu'elle donne l'impression d'être. Elle a été conditionnée comme les autres. Ils ne sont pas humains, il ne faut pas l'oublier. Ce n'est pas une simple question de différence de taille. Etre humain, cela veut dire qu'on a été élevé en humain, qu'on vous a inculqué des valeurs humaines. Ce n'a pas été leur cas. »

— « Enfin, même si on accepte ton raisonnement... ils sont tellement petits ! Comment veux-tu qu'ils constituent un danger ? »

— « J'aimerais bien être capable de te répondre. Toujours est-il que je préférerais avoir une arme entre les mains avant que nous nous mettions à leur recherche. Ils sont petits, certes, mais ils sont rapides. Ils sont plus grands que des rats mais infiniment plus dangereux parce qu'ils ont l'intelligence que les rats n'ont pas. »

— « Il y a un vieux fusil en bas mais pas de cartouches, » dit Bridget avec lenteur.

— « Il pourra toujours faire office de gourdin. Mais peut-être trouvera-t-on quelque chose de plus sérieux à la cuisine. »

Le cri retentit à nouveau, inarticulé et aigu, de plus en plus aigu. Il s'acheva en un râle d'agonie.

— « Nous ne pouvons pas attendre davantage. Dieu sait ce qu'ils lui font ! »

— « Comment ont-ils réussi à l'entraîner là-bas ? » s'exlama Daniel. « Ils n'ont pas pu la porter ! »

— « La question est sans intérêt. »

Toujours à tâtons, Bridget se dirigea vers la porte, Daniel sur ses talons. L'obscurité qui régnait dans le couloir dépourvu de fenêtres était encore plus impénétrable que dans la chambre où filtrait la clarté des étoiles. Bridget s'immobilisa quand elle eut atteint l'escalier. La respiration de Daniel était saccadée et elle sentait battre le cœur du jeune homme contre le sien. Quelque chose d'impalpable mais qui était néanmoins réel passa de Daniel à Bridget. C'était comme un effluve d'amour, un courant intangible que l'on ne sentait pas avec les sens. Mais ce n'était pas de l'amour : c'était de la peur.

Les nerfs de Bridget parurent se rétracter au moment où elle en prit conscience. La peur rongeait son esprit comme elle dominait — elle le savait — celui de Daniel et il fallait qu'elle s'arrache à son emprise. Agir était aussi nécessaire que respirer. Elle se rua en avant, dévalant les marches quatre à quatre malgré les ténèbres. Il cria son nom mais elle fit la sourde oreille. Elle était presque arrivée en bas de l'escalier quand son pied se prit dans quelque chose et, les bras tendus, pour se protéger, elle tomba la tête la première. Alors, le rire éclata. Un rire étouffé, ténu, diabolique et inhumain.

Elle était allongée de tout son long, le souffle court. Son coude gauche, qui avait heurté le plancher, était douloureux. Elle entendait les appels de Daniel et le rire qui leur faisait écho. Elle ne voyait rien, ne sentait rien sinon le contact du sol rugueux sur sa joue. Avec une grimace de souffrance, elle essaya de se relever mais ses muscles ne répondirent pas. Elle se trouvait dans la même situation que Gulliver immobilisé par un réseau de cordes minces comme des fils fixées à mille pieux infimes. Etait-ce possible ? Bien sûr que non ! Alors ? Etait-elle paralysée ? Elle appela Daniel à l'aide mais le rire noya sa voix.

— « Au secours ! » hurla-t-elle avec désespoir. « Au secours ! »

Le rire était comme un infranchissable fleuve en crue. Elle cria, cria encore, puis le silence retomba.

Waring se demandait ce qu'il faisait ici. Et ce que tout cela pouvait bien vouloir dire.

Il avait cessé de s'insurger de façon active contre le fait de ne

plus être qu'une présence désincarnée, car une telle rébellion était infructueuse, mais l'incongruité de la scène dont il était actuellement témoin le troublait et le tracassait. Il se trouvait dans une petite pièce. C'était l'après-midi, le soleil brillait. Venant d'une fenêtre, un large rai de lumière tombait sur un tapis orné d'un curieux motif pseudo-oriental. Cette pièce, c'était la première fois de sa vie qu'il la voyait. On entendait au loin le ressac se briser sur des récifs. Il n'y avait pas d'autre son, hormis le bruit de la respiration, presque un râle, de la femme obèse affalée dans le fauteuil. Son adiposité était choquante, écœurante ; sa robe blanche révélait des mollets pléthoriques et le décolleté du corsage laissait deviner d'énormes seins parcheminés et basanés où perlait la sueur. Un instrument d'aération était en marche mais il paraissait manquer d'efficacité.

Le tapis et ce climatiseur n'étaient pas les seuls détails troublants. Le téléviseur était un simple rectangle serti dans le mur ; quant au téléphone, il était tout en courbes et ne possédait pas de cadran visible. Le mobilier était hétérogène : certains meubles étaient bas et trapus, d'autres grands et fusiformes, à croire que la pièce servait à deux races tout à fait différentes. Sur une table placée à côté de la fenêtre était posé un objet auquel Waring eut été bien en peine de donner un nom : c'était une sorte de gros coquillage en acier et en plastique dont les couleurs bigarrées faisaient mal aux yeux.

Il était toujours dans l'expectative quand il entendit une porte s'ouvrir. Il y eut un bruit de pas. Des pas lents et traînants de vieillard. La grosse femme bougea et appela :

— « Waring ! »

Lorsque la porte de la pièce s'ouvrit à son tour et que son double, décati par l'âge, entra, il identifia la maritorne. Une fois qu'on possède la clé, songea-t-il avec épouvante, tout le reste ne s'enchaîne que trop aisément. Ah ! le Waring de l'avenir ! Une carcasse desséchée, réduite à sa plus simple expression, une mince couche de chair plaquée sur des os. La victoire finale du temps après une longue journée d'escarmouches...

— « Tu y as mis le temps, » dit Helen. « Il y a une demi-heure que j'aurais dû prendre mon remède. Tu cherches à me tuer ou quoi ? »

Il lui décocha un regard froid, chargé de dégoût. « Tu n'avais qu'à le prendre toute seule. »

— « Comment aurais-je pu le faire, impotente comme je suis ? »

— « Tu t'es bien débrouillée pour t'empiffrer de bonbons, la semaine dernière. »

— « Tu continues donc à me faire passer pour une menteuse ? » répliqua-t-elle avec aigreur. « Je t'ai déjà dit que c'est la bénévole qui les a volés. »

— « Seigneur ! Plutôt que d'avouer la vérité, tu préfères l'accuser ! Ces gosses comme elles viennent chez une centaine d'autres personnes comme toi, elles te lavent, elles récurent la charogne puante que tu es sans demander un sou en échange et tu reproches à cette gamine d'avoir fait main basse sur ces cochonneries de bonbons dont tu t'es goinfrée ! Tant d'ingratitude me rend malade ! »

— « Si elles jouent les visiteuses, c'est pour échapper à la réquisition et ne pas être envoyées en Asie. Et ce n'est pas parce qu'elles me font ma toilette que ça les empêche d'aimer les douceurs. »

— « Tu es tellement pourrie d'égoïsme que tu te figures que tout le monde est comme toi. »

Helen éclata soudain d'un rire haché. « Je devrais peut-être t'étudier plus attentivement. Quel beau spécimen d'idéalisme masculin ! Tu crois que je n'ai pas remarqué ton petit jeu, hier, quand elle était sur la terrasse ? Tu faisais semblant de dormir mais, en réalité, tu lorgnais ses jambes. Ils te manqueraient, ses petits nichons, si elle cessait ses visites, n'est-ce pas ? La salive te coulait des lèvres pendant que tu les pelotais du regard. Si tu t'entends si bien avec elle, pourquoi ne lui demandes-tu pas de te laisser la toucher ? Tu n'aurais qu'à lui donner une tablette de chocolat pour la peine. »

Waring la toisa, le visage tiraillé de tics.

— « Vieille truie ! Je voudrais... »

— « Quoi ? Qu'est-ce que tu voudrais ? Que je meure ? Pour que ton ami Jack s'installe ici ? Alors, vous mènerez la belle vie tous les deux à jouer aux échecs et à vous baguenauder sur la plage en reluquant, mine de rien, les minettes dont la chair vous fait encore baver d'envie. Elle est morte, la femme de Jack. Il est inadmissible que tu aies toujours la tienne sur le dos avec son cœur qui bat de l'aile et tout le reste ! »

— « Tu me répugnes, » répondit calmement Waring. « Je n'aurais pas cru qu'il me serait possible d'éprouver chaque jour un peu plus d'aversion envers toi. C'est pourtant ce qui se passe. On se dit qu'il existe sûrement une limite. Mais non... C'est un gouffre

sans fond. Si je souhaite te voir morte ? Et comment ! Si je croyais aux vertus de la prière, je prierais pour que tu meures. Tu as parfaitement raison : lorsque tu seras morte, je vivrai avec Jack et je connaîtrai au moins quelques mois de paix avant de mourir à mon tour. C'est cette espérance, l'espérance d'une existence partagée avec un être sympathique, qui me permet de tenir. Oui, nous jouerons aux échecs, nous nous baladerons sur la plage et j'aurai un chien. Un berger écossais, un épagneul ou, peut-être, un vulgaire corniaud, tout simplement. Ce sera la paix, la paix, la paix ! »

Il se pencha sur elle : « Pourquoi est-ce que tu ne meurs pas ? Pourquoi, bon sang de bois ? Pourquoi ? »

Helen fut prise d'une quinte de toux. Quand l'accès se fut calmé, elle ordonna d'une voix étranglée :

— « Apporte-moi ma pilule. »

Pendant de longues secondes encore, Waring resta immobile, la couvant d'un regard lourd de haine, puis il se dirigea vers la haute commode aux panneaux peints. Il remplit un verre d'eau à la carafe et revint près d'Helen avec la pilule qu'elle lui prit des mains et engloutit avec force gargouillements.

— « Tes pilules te maintiennent en vie mais cela ne durera pas indéfiniment. Pas avec un cœur comme le tien. Mon cœur à moi est en parfait état. Gottliebs me l'a garanti. J'ai encore quelques années devant moi. Et je me ménage. »

Elle eut un hoquet.

— « Comme Jack. »

— « Exactement. Je te survivrai. Je connaîtrai la paix avant d'en finir. »

Waring crut tout d'abord qu'Helen était prise d'une nouvelle crise de toux mais ce n'était pas cela. Tout son corps était secoué de façon hideuse : elle riait.

— « Ris tout ton saoul ! Vas-y et crève d'une attaque ! Ça fera mon affaire. »

Elle parvint à réprimer plus ou moins son fou rire et reprit :

— « J'avais une autre raison d'avoir hâte que tu rentres. J'ai une commission à te faire. Deux messages à te transmettre. De l'hôpital. Le premier pour t'avertir que Jack a eu un léger infarctus. Il voulait que tu passes le voir. Le second pour te dire de ne pas te déranger : il en a eu un second — plus grave. »

Les yeux d'Helen, brillants entre les bouffissures de graisse, étaient rivés sur ceux de Waring et un rictus déformait sa bouche.

« Il est mort depuis une heure. » Son rire sifflant la faisait tressauter des pieds à la tête. « Mais console-toi, mon lapin. Je te reste. »

Assise au bord du lit, Hanni grelottait. Ç'avait été tellement réaliste — le ciel gris et froid, le vent mordant soufflant de l'est, les barbelés, les miradors, l'alignement des baraques, cette mer de visages que la faim émaciait, inexpressifs et résignés... et lui... lui baissant les yeux sur son uniforme noir soutaché d'argent. Le cœur d'Hanni se fendait de douleur à ce souvenir. Etait-ce un cauchemar ? Pourtant, ç'avait été d'une telle précision... Stefan, lui aussi, avait quitté son lit. Debout à l'autre extrémité de la chambre, il la regardait. Avait-elle crié ? L'avait-elle réveillé ? Elle essaya de sourire et fit mine de se lever.

— « Ne t'inquiète pas... » commença-t-elle. Mais il l'interrompit pour lui demander d'une voix tremblante :

— « Qu'est-ce que tu fais ici ? »

Elle ne comprit pas mais fit un pas vers lui.

— « Stefan... »

Il l'arrêta d'un geste, tendant la main comme pour menacer, comme pour faire écran, comme pour frapper.

— « Ils t'ont pendue, » dit-il. « Je l'ai lu dans les journaux. Pas sur le moment... plus tard. Les Anglais ont protesté. On n'avait pas utilisé leur système de pendaison à eux, la pendaison rapide. Il y a un nœud à la corde qui te brise le cou quand tu tombes. Pour toi, ça a été la mort lente par strangulation. Le nœud coulant. Une agonie de cinq minutes, peut-être davantage. Mais elle n'a pas encore été assez lente Tu m'entends ? Pas assez lente... »

Il exhala une espèce de sanglot qui paraissait venir des profondeurs de sa poitrine et cacha sa figure dans ses mains. Hanni comprit qu'il pleurait ; ce fut comme un déchirant frisson de fièvre qui la parcourut. Elle voulut avancer vers lui mais il s'en aperçut et hurla :

— « Ne bouge pas ! Reste où tu es ! » Puis il se tut un instant. Son souffle était rauque. « La dernière fois, dans ta cellule, tu as parlé de l'argent de Mutti, » reprit-il. « De l'argent propre, disais-tu. Et tu as ajouté qu'elle aurait souhaité qu'il me revînt. Mais grand-père en avait laissé autant à tante Hilde et qu'en a-t-elle fait ? Elle l'a entièrement dépensé pendant la maladie d'oncle Paul. Il n'a pas voulu qu'elle s'adresse à toi, il n'a pas voulu de ton aide et

ils n'avaient rien de côté. Lorsqu'il a refusé d'adhérer au parti, son avancement a été bloqué. »

Il fit une nouvelle pause. Ses yeux demeuraient braqués sur ceux d'Hanni. Des gouttes de sueur perlait à son front. « Je ne me souviens pas très bien d'oncle Paul. Après l'avènement d'Hitler, ses visites se sont faites rares, n'est-ce pas ? Mais je me rappelle l'été de l'année qui a précédé la prise du pouvoir, quand ils venaient à la maison tous les deux. Je me rappelle ses discussions avec toi que j'écoutais sans mot dire. J'arrivais en retard à la baignade mais je voulais vous entendre. Il était faible. Faible de corps et faible d'intelligence, je le voyais. La force corporelle et spirituelle, c'était toi qui la détenais. J'avais dix ans mais, cela, j'étais capable de le comprendre. Il se mettait en colère. Pas toi. Parce que tu étais sûre de toi. J'écoutais dans mon coin en remerciant Dieu d'être ton fils et non le sien. » Il battit des paupières et, d'un revers de main, essuya la sueur qui lui coulait dans les yeux. « Il n'y a ni argent propre ni argent malpropre. Seuls les hommes sont impurs. Et je suis impur parce que tu étais impure. On t'a pendue et on aurait dû me pendre en même temps parce que je suis tout ce que tu as été. Tout. Tout. »

Hanni retrouvait l'expression de désespoir qu'elle lui avait vue de l'autre côté des barbelés mais, cette fois, il n'y avait pas d'obstacle entre eux. Une fois encore, elle fit un pas en avant et, une fois encore, il hurla :

« Arrête ! Arrête ou je t'étrangle à nouveau. »

Elle continua d'approcher, les bras ouverts. « Stefan... C'est moi, Hanni. Je t'aime, *liebchen.* »

Il attendit, le regard fixe, qu'elle fût arrivée presque à sa hauteur. Alors, il la prit à la gorge, la secouant des deux mains avec une force terrifiante. Suffoquant, elle se débattit, s'efforçant de recouvrer son souffle. Ses oreilles bourdonnaient mais la voix de Stefan continuait de lui parvenir à travers le battement affolé du sang :

— « Seuls les hommes sont impurs ! Et l'impureté se transmet de génération en génération. Mais, cette fois, c'est fini. Penses-tu que je pourrais avoir des enfants, des fils, après ce que tu as été et ce que j'ai été ? C'est fini. Fini... »

Hanni ne sombra pas dans les ténèbres : ce fut un raz-de-marée écarlate qui l'engloutit dans son tumulte furieux. Un peu plus tard, elle eut conscience qu'il faisait noir et que le silence régnait.

Ses paupières se soulevèrent et ce fut la lumière. Sa première pensée fut que les mains de Stefan étaient toujours nouées autour de sa gorge. Mais non : elle avait seulement le cou meurtri. Elle déglutit péniblement et la douleur se fit aiguë comme un coup de poignard. Elle ouvrit tout à fait les yeux et se mit debout tant bien que mal.

Stefan, assis sur son lit, regardait fixement le mur. Parler la faisait souffrir ; néanmoins, elle appela : « Stefan... » Comme il ne parut pas l'entendre, elle s'approcha de lui, mal assurée sur ses jambes, et posa les deux mains sur les épaules de son mari qui ne réagit pas. Elle lui caressa la joue : il resta immobile et rigide. Alors, elle s'assit près de lui, appuyant sa tête contre le bras de Stefan.

Ils demeurèrent longtemps figés dans cette position avant qu'il prononce son nom.

— « Hanni, » murmura-t-il.

— « Stefan, » répondit-elle sans se soucier de sa gorge douloureuse.

— « Je t'ai tuée, Hanni. »

— « Non ! Je suis vivante. Vois... »

— « Je t'ai vue. Tu gisais inerte. Je t'ai tuée comme lui a tué tous les autres. Je n'ai qu'une seule mort à mon actif. Je n'ai pas son envergure. Mais une seule est suffisante. »

— « Touche-moi. Je suis là, près de toi. »

— « Maintenant, il n'y a plus rien. Je n'entends rien, je ne vois rien. Pourtant, j'existe. Pourquoi est-ce que j'existe, Hanni ? Tu es intelligente. Explique-moi. »

Elle voulut l'obliger à tourner la tête pour l'embrasser mais ce fut au-dessus de ses forces tant était grande la rigidité des muscles de Stefan.

« Pardonne-moi, » fit-il.

— « Il n'y a rien à pardonner. Je t'aime. »

— « Pardonne-moi. Sinon, je suis damné. »

Hanni s'aperçut qu'elle était en larmes. « Je te pardonne. Les autres aussi, toutes les autres. Sophie et Ruth, Evchen et Esther. Et tante Miriam et tante Sarah et tante Eva. Elles te pardonnent toutes. Sans amertume. Et je t'aime, je t'aime ! »

— « Pas de lumière. Ni lumière ni bruit sauf le son de ma propre voix. Rien. Je ne vois même plus ton corps. Je ne vois rien, je n'entends rien, je ne sens rien. Pourtant, je suis toujours vivant. »

— « Je suis là, » répondit Hanni en sanglotant. « Et je t'aime. »
— « Pardonne-moi. Je ne te demande que de me pardonner. »

Ils marchaient, la main dans la main, tournant le dos à la maison, et les lueurs se dissipèrent. Dans le ciel, il n'y eut plus que de banales étoiles et, à l'est, une nappe de clarté. Ce n'était pas l'aube mais la lune qui se levait.

— « On dirait que le spectacle est terminé, » fit Mat. « Veux-tu rentrer ? »

Cherry secoua la tête. « Non. Puisque nous sommes sortis, je préfère rester dehors. Qu'est-ce qui a bien pu arriver, cette nuit, à ton avis ? Des bombes atomiques ? Une guerre ? »

— « Je ne pense pas. »

Et je ne m'en soucie pas, ajouta-t-il, dans son for intérieur. Quel égoïsme terrible dans cette alliance entre la compassion et l'indifférence : on a pitié des gens mais on a pitié d'eux avec détachement. Deux êtres emmurés au lieu d'un — et le mur est d'autant plus solide que l'on n'est plus seul derrière ce rempart, on n'a plus la lâcheté qui vous incite à y faire une brèche dans l'espoir que ce sera un ami et non un ennemi qui s'y engouffrera.

Cherry murmura : « Toutes ces secousses, toutes ces lumières, et rien n'a eu lieu. »

Il lui serra la main plus fort. « Tout a eu lieu. »

— « Je sais. Mais veux-tu dire que c'était prévu à l'avance ? Comme les ides de mars ? »

Il s'esclaffa. « Non, ce n'est pas ce que je veux dire. »

— « Asseyons-nous sous cet arbre pour regarder la lune. »

Ils s'assirent, le dos appuyé contre le tronc. Cherry se pelotonna, la tête sur l'épaule de son compagnon. « Si on avait du champagne, ce serait merveilleux. »

— « Je croyais que tu ne buvais pas. »

— « Non, pas beaucoup. Mais j'aime le goût du champagne. Pourquoi bois-tu autant, toi ? »

Il lui raconta. Les années de débauche. Les années de tempérance. Il lui expliqua la raison pour laquelle il s'était, depuis quelques jours, remis à la bouteille. Elle l'écoutait, calme, attentive et tendre.

— « Tu as un tempérament instable, » dit-elle quand il eut achevé.

— « C'est juste. »

— « Tout comme moi. Est-ce que tu crois que quelqu'un accepterait de miser un sou sur notre avenir ? »

— « Il ne faudrait pas avoir une once de raison. »

— « Un alcoolique et une nymphomane ! »

Il lui posa la main sur la bouche pour la faire taire. « Tu as le droit de dire du mal de moi mais je ne t'autorise pas à médire de celle que j'aime. »

— « Je suis celle que tu aimes, n'est-ce pas ? »

— « Oui. »

— « Et tu es celui que j'aime. Quelle chance penses-tu que avons ? »

— « Une chance qui vaut qu'on la saisisse. Et c'est la seule qui le mérite. »

— « C'est vrai. Et je crois que c'est une chance sérieuse, réellement. Nous sommes peut-être des gens qui ont besoin d'avoir quelque chose qui les oblige à être forts. Et nous avons ce quelque chose. »

— « Oui. Nous l'avons. »

Ils continuèrent de parler ainsi face à la lune qui montait dans le ciel. C'était une conversation décousue et sans contrainte, pleines de méandres et d'à-côtés, mais qui finissait toujours par revenir au point central, lumineux foyer ; c'était un dialogue entrecoupé de silences tout aussi naturels que les paroles. Mat profita d'une de ces pauses pour penser à Bridget et essayer de se rappeler ce qu'il avait ressenti pour elle. Il ne se souvenait que d'un sentiment d'incertitude et d'insécurité. C'était étrange. L'idée que Bridget se donnait à un homme — à n'importe quel homme — avait fait naître en lui une jalousie forcenée alors que la confession de Cherry, qu'il acceptait, qu'il ne cherchait ni à oublier ni à rejeter, ne changeait rien à rien. Il n'eût pas imaginé possible pareil accord avec soi-même.

— « Tu me donnes de la force, » dit-il.

— « Tu en auras besoin. Et moi aussi. Nous nous fortifions mutuellement. C'est sensationnel ! Nous allons faire une équipe formidable. Surtout avec les enfants. »

— « Oui. » C'était là une idée déroutante mais il vit tout de suite qu'elle était bonne. « Combien en aurons-nous ? »

— « Nous verrons. Des tas, je suppose. On prétend que le monde est surpeuplé. Eh bien, tant pis ! »

Il se mit à rire. « Sais-tu que, au début, je te prenais pour une petite fille tranquille qui n'avait rien à dire ? »

— « C'est ce que j'étais. » Elle lui sourit. « Mais je parlais beaucoup avec moi-même. Regarde... Il fait encore clair par là et la lune est très haute. C'est le lever du jour. Tu ne crois pas que les oiseaux devraient déjà avoir commencé à chanter ? »

— « Ce sont des oiseaux irlandais : ils dorment tard. »

Un gazouillement retendit dans le feuillage et Cherry pouffa. « Il t'a entendu. »

Le soleil se leva. Les oiseaux s'éveillèrent et se mirent à lancer leurs trilles.

— « C'est un jour ordinaire, » laissa tomber Mat. « La partie magique est terminée. »

— « Nous pouvons rentrer. »

Il se leva et aida Cherry à se mettre debout.

— « Cela t'ennuie que ce soit une journée ordinaire ? » lui demanda-t-elle.

Il hocha la tête. « Et toi ? »

Ce ne fut que lorsqu'ils foulèrent l'herbe de la pelouse qu'elle répondit à la question.

— « Non, » dit-elle en souriant au soleil. « Non. Je préfère le jour. »

Quand Bridget s'était élancée dans l'escalier, Daniel avait fait mine de la suivre mais prudemment, la main sur la rampe, lui criant de s'arrêter, de ne pas se précipiter de cette façon. Il ne comprenait pas ce qui avait bien pu passer dans la tête de sa fiancée et la colère montait en lui. Tout à coup, il entendit le bruit d'une chute et, simultanément, perçut un rire flûté qui s'enflait par vagues. Il s'arrêta net sans lâcher la rampe et appela :

— « Brid ! Que se passe-t-il ? T'est-il arrivé quelque chose ? »

Un nouvel éclat de rire fut la seule réponse qu'il obtint. Mais plus sonore, comme si les rieurs venaient à sa rencontre. Machinalement, il remonta de deux ou trois marches.

Un piège quelconque avait été tendu et Bridget y était tombée. S'il se ruait dans l'escalier, cela n'aurait d'autre résultat que de fournir une seconde victime à l'adversaire et il n'aurait aucune chance de délivrer sa fiancée. Il convenait de réfléchir avant d'agir, comme il le lui avait fait remarquer dans la chambre de Mrs. Malone. L'ennui, c'est qu'il n'arrivait pas à réfléchir clairement. Les pensées se bousculaient en désordre dans sa tête, lui glissaient

entre les doigts lorsqu'il essayait de les discipliner pour les rendre cohérentes.

Puis Bridget prononça son nom et il s'entendit lui demander comme un imbécile : « Est-ce que tu vas bien ? » Il n'était pas sûr qu'elle entendait sa voix à travers les éclats de rire sardoniques qui se succédaient par rafales. En revanche, le cri qu'elle poussa lui parvint aux oreilles :

— « Au secours ! ... Au secours ! »

Il redescendit d'une marche : le rire lui parut se rapprocher et il s'immobilisa derechef. Bridget est là, en bas, songea-t-il. Elle réclame de l'aide. Il banda sa volonté pour trouver le courage de se décider à charger dans l'obscurité mais une image le paralysa : il se vit prisonnier comme Bridget, gisant impuissant au pied de l'escalier, torturé, martyrisé par de minuscules et impitoyables bourreaux. Depuis son enfance, il était terrorisé par les araignées et, maintenant, la peur et l'horreur que lui inspiraient les arachnides se transférait aux lilliputiens. Et ceux-ci étaient plus gros, plus vifs, plus intelligents et plus pernicieux que les araignées.

Bridget appela une nouvelle fois. Le moment de la décision était venu. Il n'y avait plus à tergiverser sous prétexte de réfléchir. Si ç'avait été Mrs. Malone ou une personne étrangère qui se trouvait en bas des marches, il n'y aurait pas eu à hésiter. Et il s'agissait de Bridget, Bridget qu'il disait aimer — et il le croyait sincèrement ! Malgré son horreur et sa peur, il fallait qu'il la rejoigne. Mais comme, tous ses muscles raidis, il se préparait à passer aux actes, le rire retentit à nouveau. Proche, si proche qu'il eut le sentiment que les rieurs étaient juste à la hauteur de ses pieds. Alors, il pivota sur ses talons et s'enfuit en courant.

Le corps secoué de sanglots, il traversa le palier à tâtons, trouva sa chambre, s'y engouffra en trébuchant et repoussa la porte. Longtemps, il resta immobile, arc-bouté au panneau pour interdire l'accès. Puis il se laissa glisser à terre et resta assis sur le plancher, le dos appuyé à la porte. Il était épuisé comme après une longue course et sa tête n'était plus qu'un grand vide. Les rires s'étaient tus. Les appels aussi. Le silence qui l'enveloppait était absolu : si Bridget avait encore crié, il l'aurait entendue. Ses tortionnaires s'étaient interrompus. Ou ils avaient achevé leur besogne. Daniel s'aperçut que les larmes ruisselaient sur ses joues. Sur qui pleurait-il ? Sur Bridget ou sur lui-même ?

Il finit par s'endormir. Quand il se réveilla, le jour entrait par

la fenêtre. Le soleil se lèverait bientôt. Le monde des ombres s'effaçait, capitulait devant celui des objets ; Daniel s'émerveillait à la vue du volume net et compact du lit, de la chaise, de l'armoire. Enfin, il se releva, s'étira et massa ses membres ankylosés.

Il faisait plus sombre sur le palier mais le faux jour permettait de s'orienter sans difficulté. Daniel s'approcha de l'escalier où il faisait clair, se préparant au spectacle qui l'attendait. Il vit Bridget. Elle était étendue au bas des marches, la face contre le sol, une main sous le front, un bras mollement allongé devant elle. Elle avait perdu une pantoufle et l'on distinguait la peau blanche d'un pied inerte. Et, autour d'elle...

Ils étaient alignés en demi-cercle et la contemplaient de leurs yeux sereins et vides. Par contraste, ils paraissaient encore plus petits. La fureur, une fureur comme il n'en avait jamais connue, s'empara de Daniel. Ce n'était pas simplement de la rage : il éprouvait une irrésistible envie de rompre des membres, de tuer, de détruire. C'était comme un désir physique, comme une faim que son corps et son esprit ne songeaient plus qu'à assouvir. Lentement, il commença de descendre l'escalier.

Ils le virent et leurs regards se posèrent sur lui mais ils ne bougèrent pas. Ils ne se dispersèrent que lorsqu'il fut au milieu d'eux et que, d'un coup de pied, il en eut envoyé un s'écraser contre le mur. Alors, ils filèrent comme des flèches tandis que Daniel, l'injure à la bouche, frappait en poussant des sanglots, frappait en aveugle, à moitié ivre de colère. Un cri l'arrêta. La voix de Bridget... Daniel se retourna. Elle faisait de laborieux efforts pour se redresser.

— « J'ai des crampes, » dit-elle.

Il l'aida à se relever. Elle eut beaucoup de difficultés à se remettre sur ses pieds. Daniel était prêt à la soutenir mais elle recula et s'agrippa au montant de l'escalier.

« Ils s'en vont, » murmura-t-elle.

Il suivit la direction de son regard. La porte de la cave était ouverte. Deux lilliputiens se repliaient en portant un de leurs congénères. Instinctivement, Daniel fit un mouvement pour se précipiter à leur poursuite sans très bien savoir pourquoi mais Bridget lui empoigna le bras pour le retenir et dit d'une voix rude :

« Laisse-les. Tu leur as déjà assez fait de mal. »

⁂

La nuit avait été claire et le matin était lumineux. Le temps allait bientôt changer mais les nuages annonciateurs de la tempête se trouvaient encore au milieu de l'océan. Ici, le ciel bleu était le vassal du soleil dispensateur de vie et de lumière. En comparaison, la lune, sa pâle sœur, n'était qu'un halo de blancheur. Les maîtres de la terre vaquaient à leurs affaires — les hommes se rendaient à leur travail, les enfants partaient pour l'école, les ménagères s'occupaient de leurs maisons. On voyait les choses, on les entendait, on les touchait, on les comprenait. Quand un sens remplissait mal ou insuffisamment son office, les autres lui suppléaient. C'était un univers ne connaissant que les faits et ce que l'on pouvait déduire des faits. L'imaginaire n'y avait pas sa place. Certes, il affleurait parfois fugitivement à l'esprit, évoqué par une lecture, une image, une pensée capricieuse, mais il lui était impossible de se maintenir. Le soleil flétrissait et exorcisait l'imaginaire.

Les maîtres du jour se livraient aux besognes du jour. Les créatures de la nuit se terraient au fond de leurs trous.

La bacchanale était finie.

16

ILS s'étaient tous retrouvés pour le café à l'exception de Bridget et des Morwitz. Et ils discutaient. Daniel se demandait si les autres étaient aussi troublés et se sentaient aussi amoindris que lui. Cela ne se voyait pas dans leur maintien mais peut-être sa propre attitude était-elle également indéchiffrable. Il l'espérait.

— « C'est un phénomène qui doit plus ou moins être en rapport avec la perception extra-sensorielle, » dit-il en s'efforçant de parler sur un ton léger. « Ils sont sans doute capables d'envahir nos esprits et de les contrôler. »

— « Des exemples de facultés parapsychologiques ont en effet été relevés chez l'être humain, » approuva Waring. « Et l'on a maintes fois émis l'hypothèse qu'elles ne sont pas forcément un facteur positif, mais que c'est plutôt leur absence qui en constitue un. Que l'esprit humain est équipé d'une sorte de barrière ou de filtre bloquant normalement la perception extra-sensorielle. On a signalé une forte proportion de manifestations apparemment télépathiques chez les psychopathes. »

— « Vous considérez donc nos lilliputiens comme des psychopathes ? » demanda Mat.

— « Je ne sais pas. Toutefois, l'une des caractéristiques de la psychopathie est le divorce entre l'émotion et l'action. Or, ils présentent ce symptôme. Il est possible que l'émotion n'existe pas pour eux. La croissance est commandée par la glande pituitaire qui, sur le plan de l'anatomie, est en liaison directe avec l'hypothalamus, c'est-à-dire la région de l'encéphale associée à l'émotivité. Paralyser la pituitaire, c'est paralyser l'hypothalamus. »

— « Ils ne rient pas, ils ne sourient pas, » fit Cherry. « Cela a-t-il une signification ? »

— « Je les ai entendus rire, » dit Daniel. Il frémit à ce souvenir. Jamais il ne l'oublierait. « Le fait de torturer les gens n'implique-t-il pas un certain potentiel émotionnel ? »

— « Pas exactement, » répondit Waring. « Il peut s'agir en l'occurence d'une réaction mimétique, de l'imitation des petits jeux chers à Seamus. Même observation pour ce rire que vous avez entendu : Seamus riait probablement pendant qu'il se livrait à ses divertissements. Mais d'ailleurs, l'avez-vous véritablement entendu ? Jusqu'à quel point les événements de la nuit étaient-ils réels, jusqu'à quel point n'étaient-ils pas des illusions ? »

— « Il semble que nous ayons eu chacun les nôtres, » dit Mat. « Pour Cherry et moi, il y a seulement eu une sorte de tremblement de terre et des lueurs dans le ciel. »

Quand l'Irlandais et Cherry était revenus du jardin, Daniel et Bridget étaient face à face dans le hall désert. Et Daniel avait été heureux de leur arrivée qui lui permettait de détourner son regard. Mais c'était maintenant seulement qu'il comprenait en les voyant qu'ils s'aimaient. A chacun son illusion...

— « Oui, » laissa tomber Waring, manifestement mal à l'aise. « Et nous ignorons ce qu'ont expérimenté les Morwitz, sauf que cela a dû être particulièrement désagréable. Hanni est muette sur ce point et son mari a l'air très touché. »

— « Les rats... » murmura Daniel. « Ils n'ont pas réussi à expliquer à Stefan comment ils s'étaient débarrassés d'eux. Se pourrait-il qu'ils aient utilisé le même procédé... qu'ils aient envahi leur esprit ? Qu'en pensez-vous ? »

— « C'est très plausible. Et ils en ont fait autant pour les chats. »

Cherry fronça les sourcils avec perplexité. « Dans ce cas,

pourquoi auraient-ils laissé Seamus les martyriser ? Ils n'avaient qu'à prendre possession de son esprit et il aurait arrêté, non ? »

— « Nous ne savons pas comment ils opèrent mais il doit probablement entrer une grande part de suggestion dans ce phénomène. C'est moins le pouvoir que l'on a que le pouvoir que l'on croit avoir qui est déterminant. J'ai vu un chien-loup s'enfuir à la vue d'un châton. Seamus faisait figure de dieu à leurs yeux, comme Hofricht avant lui. C'est là un puissant facteur d'inhibition en ce qui concerne les facultés parapsychologiques. Un beau jour, le dieu a été terrassé. Ils ont gagné les souterrains et y ont rencontré les rats. Ils ont d'abord essayé de les combattre avec des fouets, puis ils se sont aperçus qu'ils pouvaient établir avec eux un contact mental. Les effrayer à mort, qui sait ? Même chose pour les chats. »

— « Nous aurions dû deviner que cela avait quelque chose à voir avec la télépathie quand ils ont répondu à l'appel de Greta, » dit Mat. « Leur barque devait être prête à appareiller, les rameurs à leur poste. Qu'en conclure ? Ou bien cela a été une assez extraordinaire coïncidence ou bien Greta était en permanence en liaison avec eux. »

— « Et elle leur a fait savoir que nous ne leur voulions pas de mal, » approuva Waring. « Je suis d'accord avec vous. »

— « Alors, » objecta Daniel, « pourquoi ont-ils attendu si longtemps avant de tenter de... de nous contrôler ? »

L'Américain haussa les épaules. « On peut imaginer une foule de raisons, la plus évidente étant que nous étions à l'image de Seamus le Dieu. Ils ont sans doute pensé qu'ils ne pouvaient rien contre nous — tout du moins jusqu'au moment où ils ont perçu la peur qui habitait Mrs. Malone. Et, je vous le répète, l'autosuggestion a sûrement joué un grand rôle dans cette affaire. La nuit, et en particulier pendant le sommeil, il est plus facile de manipuler l'esprit. Lorsque tous les sens fonctionnent à plein, il en va différemment. Ils n'ont rien tenté contre vous quand vous vous êtes jeté sur eux comme un fou furieux, n'est-ce pas ? Ils se sont contentés de ramasser leurs blessés et de prendre la fuite. »

Tandis que Waring parlait, Bridget était apparue dans l'embrasure de la porte. Daniel avait une conscience aiguë de sa présence mais il était incapable de tourner la tête vers elle.

— « L'influence que nous avons subie, Daniel et moi, était très forte, » dit-elle. « Nous étions persuadés qu'il y avait une panne d'électricité. Avons-nous seulement imaginé avoir manœuvré les

interrupteurs ou l'avons-nous réellement fait ? Avons-nous cru être dans l'obscurité alors que toutes les lampes brillaient ? »

— « Dieu seul le sait, » répondit Waring en secouant le menton.

— « Comment vont-ils ? » s'enquit Cherry.

— « Qui ? Les Morwitz ? Le médecin va venir mais il a vingt-cinq kilomètres à faire. Nous avons réussi à mettre Stefan au lit. Il est sans réaction. »

— « Cela ressemble fort à une attaque aiguë de schizophrénie, » commenta Selkirk.

— « Que les lilliputiens auraient provoquée ? » fit Mat.

— « Ils l'ont seulement hâtée. Il est vraisemblable qu'il était déjà schizophrène sous forme latente. »

— « Les pauvres. »

Daniel nota que Mat s'exprimait sur un ton de compassion aimablement détachée. Sa mélancolie naturelle avait cédé la place à l'euphorie. Provisoirement, en tout cas.

— « Hanni n'est pas très bavarde, » reprit Bridget, « mais j'ai l'impression que les hallucinations dont ils ont été victimes étaient liées à la guerre. Ce qu'ils ont expérimenté a été pire que ce que nous avons connu les uns et les autres, si pénible que ce fût. Le plus terrible, c'est la perfection, le réalisme total de l'illusion. Tenez... Pourquoi ni Daniel ni moi n'avons-nous eu l'idée de réveiller quelqu'un ? Vous, Waring, par exemple, ou Mat. C'est pourtant ce qui aurait dû nous venir aussitôt à l'esprit. En outre, nous étions paralysés. Daniel était aussi incapable que moi de mouvoir un muscle. »

— « Pas étonnant qu'il se soit un peu énervé quand il lui a été possible de bouger. »

— « Non, cela n'a rien d'étonnant, » dit Bridget d'un ton vif.

Ce fut plus fort que lui : Daniel se tourna vers elle. Elle lui souriait de son sourire habituel, un sourire de sympathie, un sourire affectueux qui aux yeux de tous, sauf à ceux du jeune homme, masquait la vérité : à présent, Bridget le connaissait mieux qu'elle ne l'avait connu auparavant — et, forte de ce savoir nouveau, elle n'avait plus que mépris pour lui.

— « Je vais monter si vous vous voulez bien m'excuser, » murmura-t-il. « Une ou deux choses à faire. »

Bridget s'écarta pour le laisser passer. Juste un tout petit peu plus qu'il n'était nécessaire.

Elle regagna la cuisine peu après le départ de Daniel, abandonnant les quatre autres. Waring contemplait fixement sa tasse vide. Au bout d'un moment, il agita la bouteille thermos. Il restait encore un peu de café et il se servit, ses compagnons ayant décliné son offre. Le breuvage était presque froid. Cela faisait longtemps qu'ils discutaient mais Waring ne voyait pas ce qu'il aurait pu suggérer. Toutes ces palabres, ces explications, ces hypothèses n'avaient rien changé. Il se sentait toujours aussi impuissant. Ses pensées revinrent à Helen. Elle n'avait pour ainsi dire pas ouvert la bouche et son visage était un masque inexpressif. Elle avait été avec lui au début, il en était certain. Mais ensuite ?

Une question le harcelait, la seule qui eût encore de l'importance, désormais. Ce qu'étaient les lilliputiens, comment ils opéraient, ce qu'il adviendrait d'eux — et même ses rapports à lui, Waring Selkirk, avec eux — étaient de vains problèmes dont les réponses le laissaient de marbre. Une autre question éclipsait tout le reste. Il ne pouvait pas l'évoquer avec Helen. D'ailleurs, qu'aurait-elle pu dire, quelle réponse aurait-elle pu apporter ?

— « Reviendront-ils ? » demanda Cherry.

Mat haussa les épaules. « Comment le savoir ? Ils doivent être grièvement blessés et traumatisés. »

L'adolescente frissonna. « Tout ce sang... Je sais que notre expérience à Mat et à moi n'a pas été pénible alors que pour certains cela a dû être très dur. Mais quand même... »

— « Tâche de ne plus penser à cela. » Mat s'étira et repoussa sa chaise. « Nous devrions sortir prendre l'air. »

— « C'est une bonne idée. » Les deux jeunes gens se sourirent. « Mais il faudrait peut-être annoncer la nouvelle avant ? »

— « Convient-il que je demande un entretien à ton père ? »

Waring leva la tête. Il lui fallut un appréciable laps de temps pour tirer les conséquences de ces derniers mots et, quand il en eut saisi toutes les implications, il se dit que ce devait être une blague. Une blague insolite et un moment bien mal choisi pour plaisanter. Mais pourtant... Il jeta un coup d'œil à Helen. Elle arborait cette expression de rage concentrée qu'il connaissait bien. Mais elle ne pouvait quand même pas prendre la chose au sérieux !

— « Ce n'est pas la peine, » dit Cherry. « Je vais le leur annoncer moi-même. » Elle dévisagea ses parents, regarda Mat et lâcha : « Nous avons décidé de nous marier. »

Waring réalisa avec un sursaut que sa fille ne parlait pas à la légère. Derrière son sourire, il y avait une gravité et une détermi-

nation qu'il lui avait rarement vues. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose mais Helen lui coupa la parole :

— « Voilà une charmante touche romantique comme épilogue à toute cette histoire ! Mais tu oublies l'âge que tu as. »

— « Dix-sept ans. N'est-ce pas de la chance d'avoir dix-sept ans ? »

Waring se rappelait les pensées qui lui étaient venues à l'esprit la veille en voyant l'Irlandais en compagnie de Cherry, mais il lui était impossible de retrouver ou même de comprendre le sentiment de satisfaction qu'il avait alors éprouvé. Il allait perdre sa fille. Cherry mariée... un océan entre elle et lui ? A cette idée, il fut pris de panique et sa gorge se noua. Que ferait-il sans elle ? Sans elle, que feraient-ils, Helen et lui ?

— « J'ai dix ans de plus, Mrs. Selkirk, » dit Mat. « Je prendrai soin d'elle. »

— « Vous ? » Le mépris dont était chargé la voix d'Helen était d'autant plus cinglant qu'il ne s'extériorisait que de façon fugitive. « Quand vous ne serez pas dans les vignes du Seigneur... »

— « Ne te fatigue pas, maman, » fit Cherry avec moins d'effervescence mais sur un ton égal. « Jusqu'à présent, j'ai cédé à la plupart de tes exigences parce que rien n'avait d'importance. Mais, cette fois, cela en a. »

— « Mes exigences ! Que ne faut-il pas entendre ! » Helen fit face à Mat. « Ecoutez-moi... je vais vous dire quelque chose, jeune homme. »

Elle ne peut pas faire ça, songea Waring. Ce n'est pas possible... Il l'observait avec fascination, la nausée au cœur. Dans le visage adipeux d'Helen brillaient deux yeux durs et froids.

« Vous avez donc passé un joyeux moment ensemble, cette nuit, » commença-t-elle. « Des jolies lumières dans le ciel... Vous y êtes passé à votre tour, j'imagine. Elle vous a inscrit à son tableau ! »

Mat observa : « Vous parlez de votre fille. »

— « Comme si je ne le savais pas ! Et elle a dix-sept ans. Depuis trois ans, elle court après tous les mâles qui lui manifestent le moindre intérêt. Savez-vous que, l'année dernière, elle a été renvoyée d'un camp de vacances parce qu'elle corrompait les autres filles ? Savez-vous que huit jours avant que nous embarquions, je l'ai trouvée dans les bras du commis de la teinturerie ? Combien de temps pensez-vous soutenir son intérêt ? Je vais vous le dire : jusqu'au moment où se présentera le prochain que ça dé-

mangera. Le mariage ! Seigneur, je ne sais pas si je vais rire ou vomir ! »

Mat avait vainement tenté de l'interrompre. Quand Helen se tut, il se leva et, faisant mine de l'ignorer, il dit à Cherry :

— « Viens, mon amour. Allons faire cette promenade, maintenant. »

— « Vous ne pouvez pas ! » hurla Helen. « Vous ne pouvez pas ! Je ne vous le permettrai pas. Je vous traînerai devant les tribunaux ! »

Cherry s'était mise debout et avait pris la main que Mat lui tendait.

— « Vous êtes malade, » fit-il sans même regarder Helen. « En dehors de tout le reste, c'est une raison assez valable pour éloigner Cherry de votre présence. »

— « Vous ne me croyez peut-être pas mais il vous en cuira, mon garçon. »

Mat parut ne pas avoir entendu. « L'air frais nous fera du bien, » dit-il à Cherry.

Quand le jeune couple eut quitté la pièce, Helen se tourna vers son mari.

— « Tu n'es donc bon à rien ? Pourquoi n'as-tu pas fait quelque chose ? »

— « Tu as osé aller jusque-là, » répondit Waring. « J'avais beau dire, je ne croyais quand même pas que tu serais capable de faire ça. Plutôt que de la laisser partir et être heureuse, tu as préféré la mettre en lambeaux. »

— « Heureuse ! Dans ces conditions... »

— « Tu lui as fait ça. »

Devant le silence d'Helen, Waring se demanda si, pour une fois, elle allait manifester du remords, ce qui, d'ailleurs, laisserait sa responsabilité pleine et entière.

— « Tu ne m'en as pas empêchée, » dit-elle enfin d'une voix unie.

— « Je n'ai pas pu. Mat non plus. »

— « Du moins a-t-il essayé, lui. Tu n'avais qu'à me frapper pour m'obliger à me taire. Tu en aurais eu le temps et ce n'aurait pas été la première fois. Mais tu es resté passif. Et sais-tu pourquoi ? Parce que tu étais heureux que je vide mon sac. Tu parles beaucoup de ton amour paternel mais ce sont des mots creux. C'est pour toi que j'ai agi — et tu le sais. »

Regardant sa femme, c'était lui-même que Waring regardait. La

question, cette question qu'il ne pouvait ni méconnaître ni éluder dominait tout. Quelle avait été la part de réalité et quelle avait été la part d'illusion ? Le passé qu'il avait revécu avait été réel mais cela signifiait seulement que les lilliputiens avaient sondé sa mémoire. Il s'agissait d'événements ayant eu lieu et dont son cerveau conservait la trace. Qu'ils se soient mis en prise directe sur sa mémoire demeurait concevable. Mais l'avenir ? Pouvaient-ils le lire par avance et le lui mettre sous les yeux, projeter l'ombre de ce dénouement sur chacune des journées des trente dérisoires années à venir ? Waring se refusait à le croire.

Pourtant, faisant son examen de conscience et voyant ce qu'il était déjà devenu, il savait qu'il ne pouvait ni récuser son destin ni lui échapper.

L'ambulance vint chercher Stefan au début de l'après-midi. Hanni, qui avait fait les valises, partit avec lui. Depuis des heures, son époux n'avait pas ouvert la bouche et rien n'indiquait qu'il fût en mesure d'entendre, de voir ou de sentir. Bridget suivit un moment des yeux le véhicule qui s'éloignait en roulant au pas le long du chemin défoncé, puis elle rentra. Dans la cuisine, Mrs. Malone lavait une salade en fredonnant un vieil air populaire. A cette vue, Bridget eut l'impression d'entendre à nouveau ses cris d'angoisse, ses déchirants appels au secours. Ils avaient été aussi réels que ce chantonnement. Cependant, il semblait que ni Mrs. Malone ni Mary n'eussent connu une expérience sortant de l'ordinaire. De son propre aveu, la femme de charge avait paisiblement dormi d'un sommeil sans rêve dans son lit — ce lit que Bridget et Daniel avait vu vide. La réalité existe-t-elle ? s'interrogeait désespérément la propriétaire du château. Je pense, donc je suis. Mais si mes pensées les plus intimes me trompent ?

Elle chargea Mary de prévenir ses hôtes qu'elle désirait que tout le monde se réunisse au salon. Daniel arriva le dernier et il resta à l'écart du groupe.

— « Le déjeuner sera, je le crains, un peu rudimentaire, » commença-t-elle. « Quelques tranches de viande froide, des pommes de terre à l'eau et de la salade. Après... il y a un très bon hôtel à Ballina et ceux d'entre vous qui le souhaitent pourront y loger. Naturellement, je ne vous présenterai pas de factures. »

— « Il n'y a pas de raison, » protesta Waring. « Nous tenons à payer ce que nous devons. »

Bridget sourit. « Ceux qui insisteront pour régler leur note n'auront qu'à le faire au prorata de la durée de leur séjour. »

— « Vous fermez l'établissement ? » demanda Mat.

— « Oui. »

— « Pour combien de temps ? »

— « Pour de bon. »

— « Et les lilliputiens ? »

— « Ils peuvent avoir la jouissance des lieux. Si des rumeurs se répandent, je les démentirai et je compte sur vous pour faire de même. La maison restera légalement ma propriété et je n'ai l'intention d'inviter ni journalistes, ni cinéastes, ni... » (elle décocha un coup d'œil à Waring) « ni savants éminents. »

— « Oui, » murmura l'Américain. « Vous avez probablement raison. »

Ces paroles étonnèrent Bridget qui avait pensé que l'opposition viendrait précisément de Waring. Certes, la situation s'était quelque peu modifiée — il était compréhensible que l'on éprouve moins d'empressement à se livrer à des expériences sur des créatures ayant prouvé qu'elles étaient capables d'en mener pour leur propre compte — mais elle était surprise qu'un tel retournement vienne de la part de Waring. Il était obsédé par quelque chose. L'idée qu'il allait perdre sa fille ? Cela non plus n'était guère vraisemblable, mais on ne pouvait jamais savoir.

Les autres ne formuleraient sûrement pas d'objections. En tout cas pas Cherry. Helen et Mat s'étaient antérieurement prononcés pour qu'on laisse le petit peuple en paix. Quant à Daniel... son seul désir était d'oublier toute cette affaire, de retrouver son univers familier.

— « Et vous, qu'allez-vous faire ? » s'enquit l'Irlandais.

— « Je resterai à Killabeg le temps de trouver une place pour Mrs. Malone et pour Mary. Ensuite, je crois que je suivrai les cours d'une école hôtelière. » Elle sourit. « J'ai pris plaisir à exercer ce métier avant que les choses deviennent trop compliquées. »

Elle avait le sentiment qu'il n'y aurait pas de difficultés. Elle avait assez d'argent pour pouvoir vivre un an ou deux à Lausanne et elle ne doutait pas qu'elle trouverait un poste, une fois son diplôme en poche. Et quelque chose lui disait qu'elle réussirait dans cette profession. Renoncer à l'héritage du cousin Seamus n'était pas un sacrifice, et qu'avait-elle perdu d'autre ? Rien de matériel. Rien sinon la croyance que l'on pouvait en toutes circons-

tances placer sa confiance en un être. Ce n'était certainement pas grave et on devait s'en tirer beaucoup mieux en le sachant. Aucune raison pour en être diminué. On a des responsabilités à assumer — elle en avait envers Mrs. Malone et Mary, par exemple — et on y fait mieux face quand il n'est pas question d'amour et qu'on ne s'abuse pas soi-même.

— « Qu'adviendra-t-il d'eux ? » demanda Cherry.

— « Les lilliputiens ? J'imagine qu'ils seront heureux. Ils auront la maison à leur disposition et il y a assez de vivres pour qu'ils puissent se nourrir pendant un certain temps. »

D'autant qu'il était possible de s'arranger pour les ravitailler régulièrement. Une responsabilité supplémentaire ? Dans ce cas, mieux valait l'envisager sous un angle qui ne soit pas passionnel.

— « Vous ne croyez pas qu'ils... comment dire ? qu'ils risquent de prendre le large ? »

Ce fut Waring qui répondit à la question de Cherry : « J'en doute. Rappelle-toi qu'ils ont été conditionnés à vivre cloîtrés dans une pièce. A mon sens, leurs horizons sont très restreints et ils le demeureront. En outre, le château est suffisamment à l'écart des routes fréquentées. »

— « Et leurs descendants ? » questionna Mat.

— « Je serais surpris qu'ils aient une progéniture. L'ablation de la glande pituitaire entraîne la disparition de l'activité sexuelle chez l'animal. A mon sens, ils sont incapables de se reproduire. »

— « Eh bien, » s'écria l'Irlandais, « le monde n'aura pas à redouter la menace venue des marais de Killabeg ! D'ailleurs, je ne vois pas ce qu'il aurait pu craindre. Les pauvres ! Ils peuvent engendrer la terreur à la faveur de la nuit mais, quand le soleil se lève, quelques coups de pied suffisent à les disperser. »

Cherry, qui était debout à côté de lui, se rapprocha du jeune homme ; leurs mains se frôlèrent et se nouèrent. Bridget remarqua qu'Helen ne quittait pas le couple des yeux.

— « Nous allons rejoindre Dublin par la route, » dit l'Américaine en haussant légèrement le ton. C'était à Cherry et à Waring que ces paroles s'adressaient. « Là, nous prendrons un avion pour la France. Après, nous irons en Italie, pourquoi pas ? »

— « Pas moi, » dit Cherry.

Helen eut un rictus qui lui découvrit les dents. « Oh ! si, ma jolie ! »

— « Je ne vois aucun inconvénient à aller à Dublin. Nous nous marierons dès que Mat aura obtenu une licence. »

— « C'est lui qui t'a raconté ça ? Eh bien, c'est un séducteur doublé d'un menteur. Tu es mineure et tu ne peux pas te marier sans le consentement de tes parents. Il le sait : il est juriste. »

— « Il y a autre chose qu'il sait, » fit Waring. « Je lui ai annoncé que j'accordais mon consentement. Je suppose que c'est suffisant. »

Helen contempla fixement son mari. « Je ne comprends pas. Tu concours pour le titre de Papa Gâteau de l'année ? »

— « Je considère que, lorsque l'on est vaincu d'avance, il ne sert à rien de poursuivre le combat. Et tu le sais aussi bien que moi. Alors, autant agir de bonne grâce, ma toute belle, non ? Et se préparer, en ce qui nous concerne, à jouer les Philémon et Baucis ! »

— « Tu le regretteras, » répondit Helen d'une voix étonnamment sereine.

— « J'en doute fort. »

— « Qu'as-tu donc vu, cette nuit ? La lumière sur le chemin de Damas ? »

— « Non. Pas la lumière. Peut-être un avant-goût du jugement dernier. » Il eut un sourire détaché. « Nous allons perdre Cherry mais tu me restes et je te reste, ma chère. C'est largement suffisant. »

Helen ne répliqua pas. Pourtant, elle continua de le dévisager.

— « Nous avons donc un événement à fêter, » s'exclama Bridget. « Il y a une bouteille de champagne dans le réfrigérateur. Veux-tu aller la chercher, Daniel ? »

— « Tout de suite. »

Daniel évitait le regard de Bridget. Lorsqu'il quitta la pièce, elle éprouva fugitivement l'impression d'être privée de quelque chose. Un sentiment de manque. Mais il ne s'agissait pas de Daniel. Pas même de son amour perdu. Elle aurait dû souffrir et elle ne souffrait pas. C'est absurde, se dit-elle. Ne dépendre de rien ni de personne était merveilleux et, n'importe comment, rien n'avait vraiment changé. Elle était celle qu'elle avait toujours été. Simplement, elle se connaissait mieux que par le passé.

Daniel revint avec la bouteille qu'il déboucha. Le champagne pétilla dans les verres. Le chagrin n'aurait qu'un temps. Déjà, il commençait à s'émousser. Sans doute la douleur reviendrait-elle de temps en temps à la charge, mais il y avait mille et mille choses dans l'existence pour la tenir en échec. Quand Daniel lui tendit sa coupe, Bridget le remercia d'un sourire.

Elle songea aux petits êtres qui, calfeutrés au fond de leurs trous, pansaient leurs blessures. Ils avaient été, en somme, généreux. Leurs présents avaient été la folie et la connaissance de soi — mais peut-être était-ce là une seule et même chose ? Non, se dit Bridget. Je suis saine d'esprit. Juste un peu malheureuse mais cela ne durera pas. Et peut-être, après tout, les gens du petit peuple leur avaient-ils donné ce qu'ils désiraient le plus, ce qu'ils étaient le plus à même de recevoir.

— « Nous allons porter un toast. » Bridget leva son verre. Un rayon de soleil illumina le ballet des bulles de champagne. « Longue vie et beaucoup de bonheur aux jeunes amoureux ! »

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The little people.

FIN

Chronique littéraire

De la satire à l'utopie

par Gérard Klein

L'humour est rare, en France, qui se déploie dans l'espace qu'il définit lui-même, qui s'insère — **lorsqu'il est littérature** —, dans les interstices du langage qui l'exprime et qu'il s'emploie à dénoncer. Depuis l'âge classique au moins, l'humour français renvoie le plus souvent soit à une situation, soit à un type humain. Il est volontiers satirique, voire polémique, mais il n'est presque jamais poétique. En effet, il tend le plus souvent à représenter quelque chose qui demeure extérieur au langage, qui est donné comme antérieur et par rapport à quoi le langage serait comme transparent. Voyez Molière. Et quand c'est apparemment le langage lui-même qui prête à rire, ainsi le jeu de mots, c'est encore le plus souvent une représentation qui se trouve substituée à une autre, par exemple une trivialité à une expression apparemment i n g é n u e. Les écrivains humoristiques les plus prisés en France en ce moment, quels que soient leurs qualités et leurs défauts, n'échappent pas à cette règle. Ni Daninos ni Paul Guth ne tentent autre chose que de faire rire aux dépens de caractères ou de catégories sociales. En ce qui me concerne, ils n'y parviennent que malaisément et rarement, mais ceci est une autre histoire. San Antonio lui-même, bien qu'il prenne le langage à bras le corps, n'échappe pas à la règle satirique. Simplement, il a accru la participation du lecteur en détournant délibérément vers lui les flèches traditionnellement dirigées vers un tiers. Les héros, les lecteurs et l'auteur communient alors dans la même vulgarité, c'est-à-dire dans la même impuissance acceptée à échapper à leur sort.

On conçoit, dans ces conditions, que le fantastique soit à peu près absent de ce qu'il faut bien appeler l'humour traditionnel français. Puisque c'est d'un personnage que l'on rit, ou d'une situation, ou encore d'une classe sociale, il faut bien que leur description soit aussi réaliste que possible pour qu'elle soit efficace. C'est, certes, le décalage entre le portrait comique et la réalité probable qu'il prétend recouvrir, qui se trouve à l'origine du rire, mais bien plus sûrement encore celui qui se manifeste entre le sujet et une certaine norme qui, pour n'être jamais tout à fait explicite, doit être commune à l'auteur et à son lecteur. Toute intrusion du fantastique abolirait cette norme ou plutôt la rendrait relative. De social ou de psychologique, le comique deviendrait linguistique ou métaphysique, ce que la culture de ce pays ne saurait faire admettre puisqu'elle porte à croire à la transparence du langage et au caractère illusoire de toute métaphysique.

Il n'en a pourtant pas toujours été

ainsi. A l'origine de l'humour fantastique et poétique, il est difficile de ne pas situer la figure éclectique et gigantesque de François Rabelais. Car à côté des rabelaiseries où on l'enferme trop volontiers, il témoigne d'un humour qui procède d'une mise en question de la langue elle-même et, par suite, du monde qu'elle prétend représenter. On se perd à rêver en se demandant quelle littérature française et en particulier quelle littérature d'humour nous aurions, si l'héritage de Rabelais n'avait été dilapidé et ses héritiers proprement châtrés par près de deux siècles de classicisme. Cette spéculation n'a guère sa place que dans une revue de science-fiction et je doute qu'elle soit jamais proposée en Sorbonne à la docte méditation des agrégatifs de lettres. Il y aurait là matière à un bel essai sur un possible.

Il a subsisté cependant comme un filet de cet humour au travers des siècles. Dans le grand tumulte du XIXe siècle, il reprend un peu de vigueur. Lautréamont annonce bien, s'il était nécessaire, la renaissance d'un humour de l'absurde. Plus tard, Jarry, Allais, Cami, puis Tardieu. Mais la plupart de ces efforts et jusqu'aux plus récents ne se comprennent bien que par rapport à des courants étrangers où d'ailleurs ils puisent largement. Le rire de Ionesco, par exemple, introduit une rupture dans la tradition comique du théâtre français. Qu'on le retourne comme on voudra, on ne lui trouvera guère de filiation avec Molière, ni même avec Voltaire.

Aussi ne sera-t-on pas surpris que François Valorbe fasse figure d'isolé parmi les humoristes français contemporains, ni qu'il faille, pour le situer, faire appel aux œuvres de Swift, de Mark Twain et de Kafka dont de toute évidence il s'est abreuvé plus que de Feydeau. Il a de Swift la férocité, mais sans qu'elle s'étende pourtant au mépris généralisé de l'espèce humaine. De Mark Twain, il partage l'apparente bonhomie et le sang-froid au milieu des vertiges de l'absurde. Avec Kafka, enfin, il a en commun cette note désespérée qui gèle le rire et fait rire du désarroi lui-même, de l'impuissance et de la finitude. Il procède des trois en ce sens qu'il ne se moque pas de l'homme puisqu'il le perçoit comme une chimère, mais de ses œuvres, de son langage, de son imaginaire.

Je distingue personnellement dans l'œuvre de Valorbe, dont un choix excellent a paru dans la collection « Humour Secret » dirigée par Jacques Sternberg, trois moments : un moment satirique, un moment fantastique et poétique, et enfin un moment utopique.

Le moment satirique peut **fort bien** être illustré par les deux textes symétriques **Conversation mondaine vers 1955-60** et **En substance - conversation bistrotière.** Il s'agit, comme leurs titres l'indiquent assez, de notations de langage ou de réinventions si habiles qu'elles donnent le change. Il est à noter qu'elles sont fournies à l'état pur, comme si un magnétophone les avait enregistrées, sans qu'il soit fait aucune référence aux personnages, aux humains, qui les profèrent, ni aux situations dans lesquelles elles sont prononcées. C'est que ces références ne sont pas nécessaires. Ces notations ou ces citations ont deux caractéristiques ; d'une part elles sont spécifiques, c'est-à-dire qu'elles renvoient d'elles-mêmes à certains types humains aussi sûrement que l'arrangement des taches sur l'aile d'un papillon renvoie à une espèce ; d'autre part, elles sont automatiques, c'est-à-dire qu'elles s'enchaînent les unes aux autres avec une rigueur structurale. Elles ne doivent rien aux êtres qui sont censés s'exprimer par leur moyen. Elles ne convoient en effet, sous leur apparente signification, aucune information qui émane de ces êtres eux-mêmes, aucune affirmation de leur liberté. Par conséquent, ces êtres sont absents, ou bien morts, ou encore n'ont jamais existé.

La satire de Valorbe, infiniment plus radicale que celle d'un Daninos ou d'un Guth, rejoint l'abhumanisme d'Audiberti et précède plus ou moins l'annonce de la mort de l'homme faite par Michel Foucault. En même temps, elle porte accusation contre un langage épuisé. Cette accusation dépasse d'ailleurs de beaucoup le seul langage parlé. J'y reviendrai à propos du livre fort brillant de Walter Lewino, **L'éclat et la blancheur.**

La satire de Valorbe a donc pour but et pour sens de retirer ou de refuser l'humanité à certains membres ou à certaines catégories de l'espèce. Elle les rejette, si l'on veut, parmi un embranchement qui serait celui des mammifères sociaux, comme on dit insectes sociaux. La question se pose, devant le vertige qui saisit alors, de savoir si elle relève encore du comique. Mais c'est une question qui, si l'on y regarde d'un d'un peu près, touche à l'ensemble de l'art du rire. Chaque fois qu'il atteint à son sommet, il oscille sur le bord d'un abîme, il laisse entrevoir la négation de l'humanité, puis revient un peu en arrière sous peine de se muer irrémédiablement en pure tragédie. Ainsi, chez Molière, l'Avare apparaît-il exclusivement mû par un tropisme, celui de l'or, ses rapports avec son fils ne le contraignant qu'à feindre l'humanité.

Valorbe, pour sa part, a pourtant trop le goût de l'humanité et conserve trop le sens de l'humanisme (peut-être excessivement, sinon paresseusement) pour s'arrêter à cette condamnation de l'homme et à une définition du langage comme produit. Il est donc naturel qu'il s'attache, par l'humour, à recréer, à redéfinir le langage dans un mouvement poétique et fantastique, et à refondre, remettre en question les rapports humains, la société, dans un mouvement utopique.

La poésie de Valorbe n'a en elle-même pas beaucoup d'importance et ce ne sont pas les deux exemples qui figurent dans cette anthologie qui me feront changer d'avis. Par contre, nombre de ses textes procèdent d'un véritable ferment poétique. Les uns remettent en question le langage et les classifications — et ce n'est pas un hasard. Ainsi, dans son **Hommage à Buffon**, Valorbe décrit-il avec toute la minutie du naturaliste des animaux imaginaires. Ainsi, dans ses **Locutions et proverbes**, feint-il, à la manière de Grimm et de Littré, de remonter à la source de métaphores. Ainsi se trouve posé le double thème poétique de la fausse nature et de la fausse origine. Comme on faisait avant le classicisme, Valorbe affabule sur les monstres et il dote les locutions et les mots d'une mythologie. Ainsi se trouve enfin dégagé le terrain du différent, du fantastique proprement dit, sur lequel s'édifient notamment trois textes : **Les touristes**, qui narre le voyage d'un car-jouet peuplé de poupées au milieu d'une ville humaine ; **Le voyage**, qui met en scène un train du rêve, un train du possible qui conduit de la réalité vers le désir mais qu'on ne prend qu'une fois ; et enfin **Le projet de cirque** où Valorbe, sous prétexte de renouveler ce spectacle, se donne à cœur joie des inventions saugrenues. Le fantastique, ou plutôt l'exercice dans le possible, s'oriente délibérément vers l'utopie. Le passage est amorcé, puis pris, avec **Le test du jardin** qui, sous couleur d'analyse psychologique, développe une utopie individuelle teintée d'érotisme et de masochisme, exprimée et aussitôt refusée, et enfin **Le club du silence ou la grande détente** où Valorbe imagine le fonctionnement d'un phalanstère spécialisé, dans tous ses détails. Pourtant, la portée du **Jardin** dont les fleurs sont des femmes à cueillir et celle du **Club du silence** d'où le bruit est banni (d'où l'idée du billard à bulles de savon) restent limitées à des objets spécialisés, pré-utopiques. Il n'y a d'utopie proprement dite que lorsqu'est proposée ou supposée une société totale.

Et c'est bien enfin d'utopie qu'il s'agit lorsque Valorbe en vient à la descrip-

tion du monde des Epsiens et à celle du Royaume du Vice-Roi et de Vertu-Versa. Dans le premier cas, l'intention de l'utopie est presque uniquement critique, comme dans **Les voyages de Gulliver** par exemple. L'inhumanité des Epsiens est bien entendu celle de notre société. Ainsi, dans **Le cinéma de la cruauté**, les Epsiens, qui sont des tenants du réalisme le plus strict, font-ils effectivement subir aux vedettes et aux figurants tout ce que leur rôle implique. Et dans **La revanche**, les Epsiennes, qui sont toute l'année durant soumises par leurs hommes à un esclavage impitoyable, disposent une fois l'an d'une journée entière de liberté totale : elles peuvent soumettre les Epsiens à tous les sévices qu'il leur plaira d'imaginer. Ainsi se trouve maintenu un dérisoire équilibre.

Par contre les projets utopiques du Vice-Roi et de Vertu-Versa visent à réintroduire l'humanité dans leur vice-royaume. L'humour est l'arme principale. La fonction du Vice-Roi et de sa concubine est d'en user contre tout ce qui menace de se structurer exagérément, de se spécialiser, de se scléroser. Leur pouvoir est celui du poète révolutionnaire qui, au lieu de louanger, conteste. L'originalité de leur statut tient à ce que ce pouvoir se trouve institutionnalisé.

Ainsi l'utopie referme-t-elle l'œuvre de Valorbe sur sa diversité. Elle renoue avec la satire à laquelle elle donne d'un côté une forme. Et de l'autre, elle fait déboucher la satire, grâce à l'apport de la poésie et du fantastique, sur le projet utopique. A l'intérieur de ce périmètre, se trouve enclos un humanisme. Non pas l'humanisme normatif, béat et bénin des Daninos et des Guth qui font rire de ceux qui s'écartent de la norme, c'est-à-dire d'un modèle complètement fantomatique de l'homme « moyen ». Mais bien un humanisme fondé sur la spontanéité et la création, défendues et régénérées par le rire. Comme tous les grands humoristes, Valorbe propose un rire actif, un rire-dialogue.

C'est en quoi, je crois, il se distingue le plus d'Henri Michaux, à qui il doit beaucoup. L'œuvre de Michaux reste centrée sur une exploration jalouse de soi. Celle de Valorbe insiste davantage sur le fait que, pour se refaire, il faut refaire les autres.

Par la diversité et la richesse de son œuvre pourtant assez brève, Valorbe mérite d'être rangé parmi les grands humoristes français. D'où vient alors que son audience reste restreinte ? Si l'on écarte le fait que le public de ce pays n'est guère disposé à recevoir ce type d'humour et cet autre fait important que Valorbe n'a jamais pu devenir un écrivain professionnel, qu'il a toujours dû vivre d'autre chose que de sa plume et que, par vertu ou par nécessité, il s'est toujours tenu à l'écart des milieux littéraires, il reste deux défauts qui lui sont imputables. Le premier est qu'il s'est apparemment souvent trompé sur la nature de son talent et sur la direction à donner à son œuvre. Il s'est livré à beaucoup d'exercices et il leur manque, comme à tous les exercices, la force que donne seule la conviction. Ce défaut est explicable par l'absence quasi totale de débouchés et la rareté des publications de Valorbe. Il est clair qu'un homme qui écrit et qui publie beaucoup se découvre tôt plutôt que tard et qu'un autre qui n'écrit que lorsqu'il en a le temps, dans une indifférence presque complète, risque de tâtonner dans le doute de lui-même. Le second défaut — qui s'explique en partie par les mêmes raisons que le premier — est que Valorbe a trop le goût du sérieux, de la chose bien faite, pour que, parfois, l'application ne soit pas sensible sous la plume. Chacun sait qu'elle tue le naturel en le rendant laborieux. Il y a, dans la hâte visible avec laquelle Mark Twain ou Alphonse Allais ont bouclé certains de leurs papiers, place pour l'état de grâce. Que Valorbe partage souvent cet état de grâce ne fait pas

de doute. Mais il se défie trop de lui-même pour en rester là. Il a cependant fait preuve d'assez de ressources et il est encore assez jeune pour que, une fois révélé, il devienne le grand humoriste fantastique et utopique dont ce pays a grand besoin.

Le singulier et brillant ouvrage de Walter Lewino prolonge la partie satirique de l'œuvre de Valorbe et je demande instamment aux lecteurs de l'une de se reporter à l'autre. Mon propos sert ici de montrer que, sous ses dehors quotidiens, **L'éclat et la blancheur**, qui se donne pour un roman et prétend décrire la vie d'un « cadre » et de sa famille, est en réalité une utopie négative. Lewino a d'ailleurs publié aux Editions Denoël, voici une douzaine d'années, une excellente petite science-fiction, **L'heure**, qui est malheureusement passée inaperçue de presque tous, sauf des amateurs éclairés.

La technique de Lewino dans **L'éclat et la blancheur** est simple. Elle relève du collage littéraire, de l'assemblage de textes empruntés à la publicité, aux périodiques ou encore à certaines œuvres des penseurs sérieux ou funambulesques dans lesquels notre époque se plaît à se reconnaître. L'habileté de Lewino dans cet exercice est extraordinaire. Car il sait si bien fondre ses éléments disparates en un récit continu qu'il est presque impossible de déceler les points de suture. Le résultat est à la fois comique et effrayant.

Effrayant parce qu'il renvoie de la société l'image qu'elle tend à donner d'elle-même et de ses ressortissants. De cette image, l'homme est rigoureusement absent. François, en effet, le « cadre », et son épouse Danièle, rencontrée au Club Méditerranée, sont quoiqu'il puisse en sembler le contraire de héros. Ils n'ont pas d'existence mais des fonctions, artificiellement intégrées. Ils n'ont pas d'individualité mais une valeur exemplaire au degré zéro du comportement. Ils sont destinés, en effet, à habiter la monstrueuse utopie que nous proposent, tous les jours, la publicité et la presse, une utopie où s'allient un éclat et une blancheur qui ont des vertus en somme métaphysique et qui se trouvent séparés de leur sens, aliénés.

Car il ne faut pas s'y méprendre. Ce n'est pas de l'aliénation des hommes que traite d'abord Lewino, mais de l'aliénation du langage et de l'expression, aliénation devenue irréversible à partir du moment où ils disent autre chose que ce qu'ils signifient, sans relever pourtant du mensonge. Dans le mensonge, un même système de significations exprime le vrai et le faux. Dans le langage aliéné, deux systèmes de significations s'entrecroisent. L'expression des vertus de telle lessive, l'éclat et la blancheur, signifie en réalité « achetez-moi » et seulement cela.

Dans l'univers utopique négatif que définit le langage aliéné, l'homme d'ailleurs a cessé d'être, lui, aliéné, parce qu'il a cessé d'être tout court, parce qu'il est entièrement remplacé par son double utopique. Le mérite de Lewino a été de définir dans une somme les contours de cette utopie moderne normalement éclatée et de faire apparaître sa cohérence. Il a été tout autant de faire ressortir le caractère spontanément satirique, humoristique, de cette utopie. Les textes publicitaires et les journaux qui les supportent — et la connivence n'est pas le fait du hasard — fournissent une pseudo-description du monde. En faisant comme si ces pseudo-descriptions étaient recevables, cohérentes, Lewino a construit un monde fantastique, une science-fiction au sens le plus strict du terme, puisque fondé sur des postulats apparemment rationnels. Il décrit ce qui serait si les publicitaires et certains journalistes ou écrivains avaient raison, si le monde était comme ils prétendent qu'il est.

Il s'agit bien d'une utopie, mais d'une utopie proche et prétendument accessi-

ble, puisque tous ces textes procèdent d'une idéologie, celle du « bonheur » ou de la « réussite », se distinguent du présent, de l'état actuel, en opposant systématiquement l'« avant » et l'« après » et prétendent souvent apporter une solution précise à un problème moral ou ontologique (plutôt que technique), à l'intérieur d'une structure refermée sur leur objet. Individuellement, ils ne sont certes qu'autant de fragments d'une utopie brisée. Leur réunion les fait apparaître plutôt comme les éléments d'un puzzle, et le paysage qu'ils forment, comme un des paradis mythologiques de notre société, sinon le seul. Dans ce paradis, François, Danièle et leurs commensaux font en somme figure d'élus. Ils sont donc morts.

Ainsi, à se prendre à son jeu, peut-on situer le livre de Lewino entre la prédiction de Michel Foucault quant à la mort prochaine de l'homme (**Les mots et les choses**) et la prédication de MacLuhan (**La galaxie Gutenberg**) sur la fin de la littérature, d'un certain discours, d'un certain type de dialogue et sur l'avènement des **mass-media** qui tendent précisément à la fin de l'homme au sens de l'humanisme. La force du livre de Lewino tient à ce qu'il se borne à établir un constat, une sorte de procès-verbal qui nous apparaît comique et effroyable parce que nous conservons encore un pied en dehors de cette utopie. Pour combien de temps ? demanderaient de la même voix pessimiste et Foucault et MacLuhan.

Pour leur répondre, il s'agit de voir de quelle manière l'homme est absent de cette utopie, de quelle façon il est tué. A l'examen du dossier que nous propose Lewino, deux faits apparaissent. Le premier est que l'homme est absent en tant que totalité, qu'entité, en tant que possible. Il est toujours, tant par les publicitaires que par les publicistes, spécialisé et étroitement défini. Il est défini parce qu'il n'a pas d'autres possibles que ceux des produits matériels ou culturels. Il est spécialisé de deux manières : chaque fois que le produit ou le mode de vie préconisé le permet, il l'est par rapport à eux : l'homme disparaît alors derrière l'automobiliste, la ménagère, la femme enceinte, l'hépatique, l'insatisfait sexuel, l'insomniaque, le cadre, le sportif, etc. Mais bien souvent, à cette spécialisation fonctionnelle vient se superposer et quelquefois se substituer une spécialisation de référence qui fonctionnera par assimilation. Exemple élémentaire : les P.D.G. fument telle cigarette ; les P.D.G. sont des gens admirables ; donc quiconque aspire à se sentir admirable comme un P.D.G. fumera cette cigarette. C'est en somme le coup bas porté aux impuissants.

Il n'est guère surprenant, dès lors, que l'accumulation de ces portraits spécialisés soit puissamment humoristique. En effet, l'un des ressorts fondamentaux de l'humour satirique a toujours été la description et l'analyse d'un type, ainsi l'Avare, la Précieuse, le Misanthrope, etc. Très involontairement puisqu'ils visent à être pris au sérieux, les publicitaires usent inconsidérément, mais obligatoirement, d'un procédé humoristique dont la mise en évidence suffit à ruiner leurs efforts.

Le jour où un publicitaire, au lieu de vanter un produit, s'est mis à vanter l'homme qui l'utilisait, par une démarche au reste toute naturelle, il a mis toute la profession dans un mauvais cas. Il a produit, sans s'en rendre compte, une petite science-fiction en prétendant qu'elle était vraie. Et de même que, dans l'usine, l'organisateur prétend adapter l'homme à la machine, le publicitaire a adapté l'homme au produit, dévoilant ainsi l'imposture d'une société qui se dit volontiers de consommation et qui n'est en fait que de production.

Cette inconséquence n'est pas pour surprendre puisque le second fait essentiel qui ressort du livre de Lewino et, plus simplement, de la lecture d'à peu près n'importe quel périodique, est

l'extraordinaire stupidité des textes publicitaires et de la paralittérature qui prolonge cette prose. Extraits de leur isolement, réunis dans l'utopie qui les sous-tend, celle du « bonheur » par l'addition des satisfactions, celle des satisfactions par l'assimilation et la mystification plutôt que par l'assouvissement et la réalisation, ces textes font éclater cette stupidité sans qu'il soit même nécessaire d'y ajouter un commentaire. En d'autres termes, leur accumulation les contredit et les annule. Le rire salubre que suscite le travail de Lewino est celui-là même qui commence à secouer le voyageur du métro, le spectateur à l'instant maudit du cinéma publicitaire et le lecteur de la plupart des magazines, en attendant le téléspectateur. Si l'homme n'a pas, au moins sur ce terrain, d'adversaire plus sérieux, il n'est pas près de mourir. C'est Jules César, je crois, qui disait que de son temps deux augures ne pouvaient pas se regarder sans rire. Les augures procédaient aussi d'une mythologie muée en mystification. Lorsque tout le monde s'est mis à rire en regardant les augures, ils ont dû changer de métier. Suivez le regard de Walter Lewino.

Valorbe (anthologie) : Collection « Humour Secret », Julliard.
L'éclat et la blancheur, par Walter Lewino : Albin Michel.

Revue des livres

LE HUITIEME SCEAU par J.M. Lo Duca

Lo Duca est un homme sympathique qui avait écrit jadis un curieux roman de science-fiction : *La sphère de platine.* Il vient de récidiver avec *Le huitième sceau.* Mais, plus que romancier, Lo Duca est un essayiste dont les deux sujets préférés et complémentaires sont la femme et l'amour. On sait notamment qu'il s'est attaché à donner un contenu précis au mot « érotisme » et à démontrer la dimension profondément humaine du concept. Lo Duca est de ceux qui se sont efforcés d'une part de détruire un certain nombre de tabous et d'autre part de persuader les hommes que les femmes sont bien des personnes, qu'elles ne méritent pas d'être traitées en objets et que leur commerce est bien préférable à leur usage. C'est là une croisade à la fois digne d'intérêt et paradoxale en un temps où l'image sexualisée de la femme, qui s'impose jusqu'à l'obsession dans les revues et dans la publicité, ne s'est débarrassée des voiles du puritanisme que pour mieux réduire Eve à l'état de poupée, que pour mieux escamoter ou masquer qu'elle est aussi un être. Il ne fait guère de doute, quoique Lo Duca soit demeuré discret — à ma connaissance — sur ce sujet, que cette aliénation est liée à la structure particulière du monde occidental : le corps seul de la femme y est susceptible d'échange ; sa personnalité, au contraire, n'a pas de valeur marchande. Et c'est bien un échange, une transaction qui s'effectue quand un corps féminin sert, par exemple, de médiateur entre le consommateur et la savonnette.

Il n'est guère surprenant, dans ces conditions, que *Le huitième sceau* soit un essai à peine déguisé, mal déguisé même, et que son sujet principal soit la situation de la femme dans un monde à venir. Son héros, Emmanuel, plonge dans le futur à l'aide d'une machine à voyager dans le temps qui n'a guère ici de rôle que conventionnel. Il débarque au début du XXV[e] siècle dans un monde entièrement dominé par les femmes et d'où les hommes sont presque entièrement exclus, parqués dans des réserves et affectés à des métiers plus ou moins périlleux, ou encore entretenus à de strictes fins de reproduction ; ces fins s'accomplissent d'ailleurs par le truchement de l'insémination artificielle. L'apocalypse ici dépeinte est celle du mâle.

Un autre écrivain masculin — et peut-être plus encore féminin — eût fait de cet univers un enfer. L'originalité de Lo Duca a été de lui donner l'allure d'une presque parfaite utopie. Le règne de la Justice a bien succédé à l'Apocalypse. Les femmes sont en cette époque toutes belles, intelligentes, cultivées. Le monde est devenu un jardin. Et les hommes eux-mêmes, dans cet univers, seront traités avec infiniment plus de douceur que les femmes ne le sont dans notre monde. Aussi le héros qui doit partager quelques-unes au moins des idées de son auteur, s'il commence par se révolter, d'ailleurs assez faiblement, contre ce renversement trop extrême, découvre vite et sans que sa vanité paraisse en souffrir trop que ce monde à l'envers est objectivement meilleur que le nôtre.

La thèse de Lo Duca est assez simple. Plutôt que d'accuser les structures économiques et sociales de notre monde, il s'en prend à l'homme en tant que sexe. Au début, dit-il, la femme régnait. C'était

l'ère de la déesse mère. Il arriva par la suite que l'homme se révolta, prit le pouvoir et réduisit la femme en esclavage. Toutes les mythologies ont conservé le souvenir de ce passage. Dans notre avenir enfin, à la faveur d'une épouvantable guerre, les femmes ont repris la direction du monde. Et parce qu'elles forment la meilleure moitié de notre humanité, elles ont su créer un monde enfin harmonieux et pacifique, organisé et planifié avec mesure, tout en devant se prémunir contre un retour offensif du mâle qui, par nature, ne saurait tout à fait échapper à la brutalité. Il est tout de même permis de voir dans cette quasi-malédiction du mâle comme une sorte de réplique de l'impureté traditionnellement attribuée à la femme par des religions et des morales de conception typiquement masculine. Au reste, Lo Duca ne s'est pas privé lui-même de montrer comment les femmes au pouvoir ont récupéré les enseignements des plus misogynes des philosophes, comme l'apôtre Paul, pour les inscrire au fronton des établissements d'insémination. Mais il donne pour l'essentiel raison aux femmes et si son héros va faire une vague tentative pour prévenir son époque (notre futur) et essayer d'intervenir sur le cours des choses, il est bien clair qu'il va échouer. Il ne s'en plaindra d'ailleurs sans doute pas tellement car, seul homme libre dans cet univers féminin et sans doute heureusement formé par la philosophie de Lo Duca, il trouve d'agréables avantages à cette situation et n'est pas homme à se formaliser des mœurs charmantes de ses nouvelles amies.

Parce qu'elle est deux fois anachronique en se réclamant tout à la fois de la place faite à la femme dans la civilisation cathare et de la science libertine du plaisir développée par l'aristocratie au XVIIIe siècle, la pensée de Lo Duca se prête évidemment bien au décalage temporel. Parce qu'elle manifeste aussitôt son originalité par rapport à ces deux sources, elle ne peut guère trouver à se situer que dans l'avenir. Mais, d'être nourri de réflexions et d'agréable ironie, le roman a grandi un peu dans le bavardage, et il lui manque une action qui le dote d'une épine dorsale. Il ressemble par là à une authentique utopie que l'on découvre plus ou moins méthodiquement selon les pérégrinations de son héros. Mais cette proposition mérite d'être examinée, même et peut-être surtout si l'on estime que l'homme complet, en tant qu'espèce, n'a pas de sexe ou plutôt en a deux.

Gérard KLEIN

Le huitième sceau par J.M. Lo Duca : Jean-Jacques Pauvert.

ASPHALTE par Svetoslav Minkov

Ce recueil d'histoires étranges et âpres nous arrive de Bulgarie. Il avait été publié voici quelque temps par les Editeurs Français Réunis sous le titre *Récits en peau de hérisson* (1), mais il n'est pas mauvais qu'il nous revienne sous la forme d'un livre de poche. C'est un humour noir que celui de Minkov, qui puise sa force dans un éclairage insolite ou fantastique. Il est assez remarquable que Minkov ne s'en soit jamais départi puisque les plus anciens contes de ce recueil, qui n'ont au reste guère vieilli, remontent à 1932. La verve de Minkov s'exerce contre toutes les formes d'aliénation : la souffrance donnée en spectacle dans *Le panoptique « Leichenwald »*, où un homme d'affaires a l'idée de reconstituer un camp de concentration pour qu'on puisse le visiter et le voir fonctionner ; la bureaucratie dans *La question oubliée ;* le charlatanisme scientifique dans *La dame aux yeux radioscopiques* et dans *Le monsieur Hydrogène et la demoiselle Oxygène* ; le culte des honneurs dans *Une décoration* et dans *L'anniversaire.* Il convient de préciser que si toutes les histoires du recueil ont un ton insolite, elles ne relèvent pas toutes du fantastique ou de la science-fiction.

(1) Voir la **Revue des Livres** du no 166 de **Fiction.**

On sait depuis la publication en France des œuvres de Slawomir Mrozek et de Stanislas Lem que les écrivains d'Europe Centrale ont un faible pour la fable. Minkov n'y manque pas. Et ses fables souvent cruelles témoignent d'une étonnante liberté de ton. Certes, le recueil laisse transparaître un curieux souci d'équilibre politique. Aux flèches décochées à la bureaucratie bornée, au culte démagogique de l'homme quelconque et aux écrivains officiels, répondent celles destinées aux « revanchards de l'Allemagne de l'Ouest » et à l'agressive Impérialia dans laquelle il n'est pas trop difficile de reconnaître les Etats-Unis. Mais cet équilibre résulte d'une sincérité plutôt que d'un calcul. Minkov est un moraliste de talent qui, sentant partout l'homme menacé, rêve pour s'empêcher de crier. Son recueil est à savourer à petites doses. Il est excellement traduit.

Gérard KLEIN

Asphalte par Svetoslav Minkov : Marabout, éditions Gérard.

LES SOLDATS DE LA MER par Yves et Ada Rémy

Avec *Les soldats de la mer*, Yves et Ada Rémy font à l'amateur de littérature étrange la plus belle surprise de l'année. Voilà des contes en forme de chroniques qui enchanteront à la fois l'amateur de science-fiction, celui de fantastique et jusqu'à l'admirateur de Giono (celui du *Hussard sur le toit*). On ne saurait contenter tout le monde à moins de paradoxes et c'est ce qui explique que le lecteur habituel de Borges ne sera pas mécontent lui non plus. Les Rémy ont fait plus que tenir une gageure qui pouvait paraître impossible. Ils ont su se doter d'un ton personnel, d'un style vif, d'un humour tout en nuances.

Pour ce faire, ils ont situé leurs chroniques dans un univers différent du nôtre, assez voisin sans doute dans l'espace-temps puisque les passages de l'un à l'autre sont quelquefois possibles. Et ils ont entrepris de nous raconter, sous l'angle de la petite histoire, quelques épisodes de la formation de la Grande Fédération de Laërne. Histoires militaires, car cet autre monde en est encore au temps où la guerre est le ciment des empires. Histoires toutes pleines d'uniformes à soutaches, de lieutenant fringants et d'alezans fougueux, de dangers, de tendresse et de mort, c'est-à-dire d'images d'Epinal. Dans cet autre univers où le ciel abrite deux lunes, les lois naturelles sont un peu différentes. C'est ce qui permet aux Rémy de traiter et de renouveler dans chacune de leurs chroniques un thème fantastique tout en lui donnant une apparence de rationalité, si bien que selon l'esprit dans lequel on le lit, le livre peut satisfaire à la fois l'admirateur sourcilleux d'Asimov et l'amateur exclusif de surnaturelles épouvantes. Ainsi se succèdent et se combinent le voyage dans le temps et ses paradoxes (avec sa réplique, le fantôme), le vampire ou plutôt l'oupire (avec son symétrique : la psychose), le monde parallèle (avec son reflet, l'errance maudite ou encore la chasse diabolique), la magie sympathique (avec sa réciproque, l'hallucination). Mais ce jeu des répondants ne doit pas être poussé trop loin car, à un détour de page, les Rémy laissent dans le vide et dans l'inquiétude l'imprudent qui croit les avoir percés au jour et avoir saisi leur méthode. Il se révèle alors qu'il n'y a pas d'explication, ni dans la rationalité, ni dans l'irrationalité, et que le conte s'impose dans l'imaginaire, ne renvoyant qu'à cette autre réalité qu'ont su animer les Rémy. Comme si cet autre monde avait son insolite propre qui ne rentrerait pas tout à fait dans nos catégories.

Il arrive que le même thème, ou presque, soit repris deux fois et entièrement transformé, retourné. Ces jeux, ces transparences, et ces déformations de la réalité proposée ont quelque chose de borgesien et l'on n'est guère surpris de voir le grand écrivain argentin cité par Yves Rémy au nombre de ses écrivains préférés. Mais Asimov, cité lui aussi, n'est guère loin et c'est par un

clin d'œil bien sympathique que les Rémy baptisent *Fondation* leur dernière chronique. Un clin d'œil qui va fort loin car les seules citations de quelques lignes, qui précèdent chaque conte et qui sont « empruntées » à la « Nouvelle Histoire de la Fédération — Université de Laërne », suggèrent avec force un arrière-plan politique et historique d'une complexité ténébreuse. Ajouterai-je que la seule lecture de la table des matières m'a jeté dans la jubilation ? Les Rémy ont le goût du beau titre.

Il faut lire *Les soldats de la mer.* Jamais depuis bien des années la littérature française de l'étrange n'a trouvé une expression aussi originale, aussi personnelle. Je m'engage à manger un exemplaire du livre (il est doté d'une couverture cartonnée) si un seul lecteur de *Fiction* ne le trouve pas à son goût. Et il me reste à espérer que Yves et Ada Rémy trouveront bientôt le chemin des pages de ce magazine (1).

---

(1) Ce livre avait déjà été cité par Roland Stragliati dans ses **Lectures insolites** du n° 179 de **Fiction** (N.D.L.R.).

Gérard KLEIN

Les soldats de la mer par Yves et Ada Rémy : Julliard.

PRAVDA LA SURVIREUSE
par Guy Peellaert et Pascal Thomas

Parler de la deuxième bande dessinée d'un auteur ayant publié un premier album chez Eric Losfeld est un plaisir assez inédit. Contrairement à Forest, asphyxié par un succès qui l'a fait évoluer sur orbite cinématographique, Guy Peellaert continue d'émettre. Certes on pouvait tout craindre après la parution de *Jodelle.* L'impossibilité de transformer la bande en pellicule de gros rapport n'avait pas forcément de quoi décourager un producteur : on en a vu de plus inconscients. De toute façon, Peellaert était bon pour le cinéma. Il acceptait de collaborer à *Jeu de massacre,* film d'Alain Jessua dont l'héroïne était... une bande dessinée. Cette rampe de lancement lui permettait d'imposer un style dont tout publiciste dans le vent ne semble plus pouvoir se départir. Peellaert était à la mode et la mode tentait Peellaert. Enfin, comment pouvait-il donner une suite à *Jodelle* qui semblait épuiser d'un coup toutes les possibilités du pop-art et du nonsense dans une osmose lyrique avec la modernité ? Mais ces gens du Nord sont durs à cuire. En janvier 67, une Walkyrie anguleuse et motorisée, dont la mini-jupe était audacieusement réduite à un ceinturon, amorçait dans les sinistres pages de *Hara-Kiri,* pour douze mois et onze épisodes, une flamboyante survirée onirique. C'était *Pravda,* maintenant édité en album par Losfeld.

Honni soit qui mal y pense : Peellaert ne décidait pas de devenir le prosélyte d'une quelconque doctrine politique. *Pravda* ne véhicule aucun message. Compte tenu des goûts de l'auteur pour le folklore américain, ce nom a plutôt la saveur d'une antiphrase. Toute équivoque est d'ailleurs soulevée dès le départ. En donnant à son personnage les traits de l'ophélienne créatrice de *Tous les garçons et les filles...,* Peellaert établit clairement une continuité avec *Jodelle,* et *Pravda* se présente, selon l'heureuse expression de Jacques Goimard, comme le deuxième volet d'« un polyptique dédié aux héroïnes fantastiques yéyé ». N'oublions pas les héros. A Dick Rivers — imperator dans *Jodelle* — fait pendant Mick Jagger le Rolling Stone qui, sous le nom de Beau, assure avec détachement ses fonctions d'idole d'une bande de minets aux délicates manières. Pravda verse pour lui l'unique larme de sa vie. Peellaert possède parfaitement son *France-Dimanche,* se livrant par ailleurs, comme dans *Jodelle,* au jeu des références et des allusions pour *happy few.* Ainsi la transposition irrévérencieuse de certaines œuvres de notre

patrimoine artistique qui s'affirme désormais comme un de ses gags préférés. Après *La Marseillaise* de Rude, c'est cette fois *Le Radeau de la Méduse* de Géricault qui est à l'honneur. Le tout dans un sillage de ces couleurs agressives qui faisaient une des originalités de *Jodelle. Pravda* est pourtant tout autre chose par le choix même du personnage.

Jodelle, ronde et pulpeuse, était un peu la femme-édredon, le havre confortable de l'homme mûr et du puceau, promenant sa sensualité bonne enfant dans un monde de divans profonds et maniant la mitraillette pour la bonne cause. N'oublions pas que son inspiratrice est épouse et mère ! Pravda, elle, est un fer de lance. Ses accessoires sont de cuir, ses bottes toutes militaires, sa moto carénée en panthère griffue. Plutôt frigide de nature, elle se donne à l'homme avec négligence. Son magnétisme viril s'exerce sur ses compagnes, spécialement sur une petite rouquine nattée qui s'exclame à intervalles réguliers : « *Tu est terrible, Pravda.* » Ce phénomène aux membres démesurés et à la croupe osseuse exigeait un changement de climat sinon de style.

D'emblée, c'est un déchaînement de violence. Pravda la roller-girl fonce au milieu des énormes VROAAAR de sa machine, tue à coups de bouteille cassée, fouette, scalpe, étrangle de ses ongles effilés. Pravda est un rasoir. Si elle ne buvait pas du coca-cola, ce serait une manière de Frère Jean des Entommeures. Il n'y a pas lieu d'enfourcher ici le dada sociologique. Les tendances destructrices de Pravda ne trouvent leur signification qu'au sein d'impératifs esthétiques. Magnifiquement à l'aise dans la représentation du mouvement, il semble que Peellaert n'ait créé Pravda que pour laisser libre cours à sa virtuosité. Sa palette s'accommode particulièrement de toutes les nuances du rouge. Il fallait donc faire couler du sang. Son amour des plans sophistiqués ne pouvait, de même, mieux s'épanouir que dans cette image du quatrième épisode où l'on aperçoit des vaguelettes de sang se reflétant dans les lunettes anonymes de gros flics texans. Samuel Fuller et Arthur Penn, pour ne citer qu'eux, l'ont dit souvent dans des interviews : seule la violence peut vraiment nourrir un art d'essence dynamique. Ce qui est valable pour le cinéma l'est aussi, dans une certaine mesure, pour la bande dessinée. Peellaert le sait bien. Pravda ne se repose jamais. Si elle le fait, c'est pour plonger dans une piscine ou voyager dans ses rêves. C'est à ce niveau qu'il convient d'apprécier l'apport du scénariste Pascal Thomas dont l'imagination n'a proposé au dessinateur que des séquences propres à combler sa fringale de courses folles et d'univers polymorphes.

Comme dans *Jodelle,* mais à un degré forcené, Peellaert fait évoluer son héroïne dans un monde en proie à d'incessantes métamorphoses. Dès la sortie du premier album, on a parlé de *flipper story,* d'histoires qui semblaient se passer dans des machines à sous, mais sans vraiment préciser ce qu'il fallait entendre par là. Certes, le graphisme de Peellaert n'est pas sans rappeler les figures sommaires ornant tout billard électrique qui se respecte. A la limite, ce n'est pas un compliment. La véritable influence du roi-flipper doit être cherchée dans les imprévus de sa vie électro-magnétique. Exemple : on percute la pastille jaune numéro 3 et la cow-girl du tableau de marque perd sa culotte. Pravda l'a perdue une fois pour toutes. Alors ce sont les grues qui se battent contre les concasseuses, la moto qui s'incurve pour prendre les tournants. Celle-ci peut même devenir une authentique Bagheera ; un fleuve de boue verte peut dégouliner soudain d'une innocente pompe à essence et envahir tout le pays ; un avion se réduit à la taille d'un moustique pour rendre sa destruction plus facile. Il y a des univers parallèles derrière les portes ou au fond des armoires. Jusqu'au temps qui subit de brusques compressions. On remonte le cours de sa génération pour présenter sa fiancée aux ancêtres-fossiles. Le seul désir de la bagarre suffit à transporter les roller-girls en pleine guerre de sécession. Un comble : Pravda-poignard devient Pravda-fleur bleue, du moins pour un temps. On pense à Ovide. Surtout lorsque Peellaert, par des enchaînements subtils, réussit à organiser une cohérence seconde dans ce monde en bascule.

Quoi qu'il puisse en sembler, *Pravda* raconte une histoire, une véritable histoire dessinée dans la mesure où la bande se signale par une économie de texte quasi laconique, exception faite des SPLATCH et des YAHOOU dont Peellaert tire de beaux effets plastiques. Il y a l'éducation sentimentale de Pravda — indomptée, séduite et déçue, plus indomptée que jamais — qui est déjà tout un programme. On y trouve incidemment des résonances très baudelairiennes : l'amour de Beau se complaît dans l'invitation au voyage. Il y a surtout, recouvrant à peu près ces dix dernières années, une chronique de la mode teenager. Première époque : on casse tout. C'est le temps des blousons noirs avec les épreuves traditionnelles pour entrer dans la bande, le chef à l'allure S.S., le terrain vague et ses carcasses de voitures, le flipper, le chahut sur les motos pétaradantes et l'ennemi numéro un, le flic. Deuxième époque : on se civilise. C'est le temps du veston cintré et de la bottine à talon haut ; le juke-box gagne sur le flipper ; les danses se pratiquent en quadrille ; le cheveu reste long mais devient plus propre ; l'énergie s'épanche dans le culte des idoles. Troisième et dernière époque : on s'intellectualise. *Pravda* s'achève dans quelque « village » extra-dimensionnel avec ambiance hippy, couleurs psychédéliques et bercements méditatifs sur ondes de sitar. Peellaert fait alors de l'histoire et *Pravda*, que les amateurs auront gardée religieusement dans leurs archives, sera une mine pour les archéologues du XXXe siècle !

Depuis janvier 68, Peellaert publie dans *Hara-Kiri* sa troisième bande dessinée : *The Game*, qui conte apparemment les aventures d'une majorette amoureuse d'une équipe de rugby américain. L'utilisation du collage à partir de photos d'actualité ou spécialement conçues pour la bande y révèle une tentative de renouvellement. Malheureusement, l'absence de scénario et la vulgarité du trait laissent l'impression d'un travail bâclé. *The Game* ne fera pas oublier *Pravda* et ne saurait même pas en donner une idée. Alors, comme on dit à *Hara-Kiri*, si ceux qui ne connaissent pas *Pravda* ont de l'argent à foutre en l'air...

Jacques CHAMBON.

Pravda la survireuse par Guy Peellaert et Pascal Thomas : un album de 72 pages en couleurs, couverture cartonnée, 24,60 F.

PARADE DES MORTS-VIVANTS et LES SANTONS DU DIABLE par Marc Agapit

Jean Ray aurait pu intituler le premier de ses romans *Les trois fauteuils hantés*. Le titre aurait été plus juste et moins grandiloquent. Le point de départ de cette aventure et surtout la personnalité du détective, M. Gilles (qui emprunte son nom à Jacques Decrest), font penser, par plus d'un côté aux *Harry Dickson*.

Après une nuit peuplée de mystérieuses apparitions, le romancier Luc Gervais découvre son frère assassiné. Il est bien sûr accusé du crime. Ce Luc Gervais est un personnage particulièrement déplaisant : grand buveur et grand séducteur, ancien criminel et romancier à succès, il doit en fait toute sa carrière et toute son œuvre de romancier à son frère. Il lui voue pourtant une haine viscérale proche du sadisme (il n'hésite pas à le battre), qui trouve son équivalent dans la soumission maladive de ce frère. M. Gilles, détective spécialiste des problèmes insolites, élucidera la véritable nature des visiteurs nocturnes. Le roman quitte alors le fantastique pour la science-fiction. Le crime est résolu grâce à une machine à remonter le temps et le lecteur découvre, avec M. Gilles, un tableau de l'humanité à l'extrême fin de son évolution qui n'est pas des plus réjouissants.

Avec *Les santons du diable*, le ton change complètement. Le sujet a le

(Suite en page 150)

Revue des films

ROSEMARY'S BABY de Roman Polanski

Il existe un problème de l'adaptation cinématographique de romans, aussi vieux que le cinéma lui-même, qui ne sera jamais résolu. Mais aussi pourquoi désirer une solution ? Chaque œuvre littéraire contient les données de son adaptation particulière ; chaque film est alors un cas d'espèce que l'on ne peut juger en fonction de règles absolues.

Roman Polanski, lui, a choisi la fidélité rigoureuse pour transcrire *Rosemary's baby*. C'est, dans ce cas, la solution préférable, la seule qui permette une mise en place exacte de tous les éléments romanesques et qui, dans les mains d'un homme de très grand talent, puisse dépasser une œuvre originale de bonne qualité sans la trahir.

Le roman d'Ira Levin (1) avait l'allure de ces jolis costumes italiens coupés dans un sobre tissu anglais. Sur une idée remarquable l'auteur avait brillamment construit un suspense léger, impalpable, envoûtant. Au départ un style de comédie américaine, troublé seulement par quelques annotations mystérieuses. Des personnages flous, stéréotypés ; ce couple de jeunes Américains sur le point de se loger aurait offert à Stanley Donen l'occasion d'étincelants arpèges. L'intrusion subtile du doute et son développement jusqu'à la folie nous aurait follement divertis. Polanski, changeant résolument son style, adopte au départ celui de Donen ; ce faisant, il accentue la désinvolture du récit d'Ira Levin et le rend plus mousseux encore. Ce premier décalage avec le ton du roman, sans faillir à la stricte description des événements, lui confère une fougue, une force ultérieurement utile à l'impact produit par le dénouement.

Il existe aussi un problème de la critique cinématographique : raconter l'histoire et priver le spectateur de la découvrir ou ne pas raconter l'histoire et le priver ainsi de comprendre le propos du critique. Alors choisir l'allusion métaphysique, la parabole ? Dans les histoires à chute comme celle-ci, l'exposé des premiers accords ne peut gêner. Hitchcock a dit que le suspense consistait en ce que le spectateur savait ce que le héros du film ne comprenait pas.

L'immeuble dans lequel le jeune couple va se loger n'a pas bonne réputation ; des sœurs anthropophages y ont vécu, dernièrement on y découvrait des bébés morts dans la cave. Pourtant la jeune Mia Farrow, Rosemary, ne sait pas résister à l'attrait de ce luxueux bunker créé en 1900, le Bramford.

La description minutieuse de l'aménagement du jeune couple dans leur appartement du Bramford, décrite à la manière des humoristes anglo-saxons dans le roman, prend l'allure d'un jeu bizarre, un peu pervers, dans la version de Polanski. On conçoit que les murs sensibles de cette habitation goûtent peu les papiers modernes et les peintures trop fraîches dont on les revêt. Il est normal de penser que ce qu'on imagine est plus extraordinaire que la réalité ; *Rosemary's baby* démontre la proposition contraire. Toute l'astuce qu'avait employée Ira Levin pour évoquer sans décrire, pour décrire sans affirmer, brutalement affichée devant nos yeux aurait dû s'effilocher, se détruire. Il n'en est rien. Tout le génie de Polanski consiste à mettre en évidence les faits qu'il aurait fallu dissimuler, à exposer certaines pratiques de sorcellerie sans sombrer dans le ridicule ;

(1) Editions Stock.

jamais il ne commet l'erreur d'outrepasser la réalité fantastique.

Peu à peu Rosemary va rassembler les pièces de ce puzzle incroyable, le monde qu'elle n'aurait jamais pu concevoir. Cette merveilleuse actrice qu'est Mia Farrow, dirigée de main de maître par Polanski, est certainement l'élément, le moteur principal du récit. C'est à travers elle que les images nous parviennent, Rosemary-Mia, bientôt enceinte après d'obscurs sabbats. Après la rencontre avec de bizarres mais agréables vieillards, les voisins du Bramford, que l'on entend à travers la cloison chanter parfois d'étranges cantiques. Toute la réussite de Polanski dans la transposition du roman tient dans le fait qu'il soit parvenu à subjectiver le récit ; ce qu'Ira Levin nous présentait comme des faits véridiques dont il se voulait le témoin impartial, construisant son histoire à la manière d'un fait divers glacé, brillant certes, Polanski nous le montre à travers le filtre déformé de Rosemary. Ce qui était évidence devient alors impression tactile, goût, odeur, vue, audition. Nous allons alors maigrir avec Mia Farrow, notre teint va jaunir. Que craint-elle pour cet enfant qui va naître ? Comment son mari, petit acteur de télévision, est-il devenu ce comédien à succès ? Comment obtient-il d'aussi beaux contrats ? Les soupçons s'accumulent, vagues, comme tous ceux que rapportent les témoins. Cette sorte d'enquête que mène Mia-Rosemary, future mère, pour connaître le sort de son enfant menacé par des pressentiments, nous allons la mener avec elle, sans jamais pouvoir affirmer que nos yeux ont vu la réalité, car le souvenir, les rêves se mêlent trop étroitement à la vie. Les images vacillent dans la mémoire, vérités-illusions ; le réalisme précis qu'utilise Polanski devient lui-même sujet à caution. Car si nous sommes Rosemary, nous sommes aussi Mia ; ainsi, à la fois acteur et héros, comme se plaît à nous changer Polanski, nous passons de la salle à l'écran, perdant peu à peu la certitude de notre véritable situation. Dans ce jeu perpétuellement renouvelé, le cinéma parvient, pour une rare fois sans doute, à dépasser son rôle de document ; les pièces sont ici falsifiées par un étrange comploteur.

Progressivement, sans que le ton ait paru changer, nous sommes passés de la comédie légère au film de terreur, sans que cette terreur se veuille factice. Factice est le monde, flou est l'univers. Ne sommes nous pas tous malades, psychotiques, déphasés ? Les psychiatres et les gynécologues se concertent maintenant pour nous en convaincre. Rosemary accouchera dans la plus profonde incertitude quant au sort de sa progéniture. Cependant tout le monde sourit autour d'elle, ses amis sont de prévenants vieillards. Qu'a-t-elle à craindre ?

Ainsi Polanski, d'images en images, a su nous entraîner par une série de séquences logiques, fidèlement empruntées au roman, jusqu'à une situation où le malaise est plus atroce que chez Ira Levin, qu'une certaine désinvolture empêche de prendre au sérieux.

Nous sommes avec Mia Farrow coincés dans ce lit, sans autre issue possible que le dénouement du film, et ce démoniaque transfert de personnalité s'est opéré par la caméra magique de Roman Polanski. *Rosemary's baby* est un film qui dépasse son propos et qui, sur un sujet de sorcellerie, devient lui-même cérémonie d'envoûtement. Cet accouchement va vous libérer, peut-être vous combler, selon votre sens de l'humour.

Philippe CURVAL

LE CORBEAU de Roger Corman

Le poème de Poe ne fournit qu'une bien maigre donnée pour un scénario. Richard Matheson, complice habituel de Corman, a donc inventé une histoire originale fort amusante qui s'appuie subtilement sur maints détails empruntés au poème ou à d'autres œuvres de Poe.

Au XVe siècle, le magicien Erasmus Craven (= poltron) découvre un soir

d'hiver, sur sa fenêtre, un corbeau bavard qui n'est autre que le docteur Bedlo, un magicien victime d'un enchantement du docteur Scarabus. Craven, qui déplore la mort prématurée de sa compagne, la douce Lénore, apprend par Bedlo, qui a retrouvé forme humaine, que loin d'être morte la chère disparue mène joyeuse vie chez le docteur Scarabus. Flanqué de sa fille Estelle, de Bedlo et du fils de ce dernier, Rexford, Craven se rend dans le sinistre château de Scarabus. Et les deux magiciens s'affrontent dans un duel cocasse dont Craven sort, évidemment, vainqueur.

Matheson et Corman se moquent irrévérencieusement de l'univers de Poe. La pure Lénore du poème est devenue une rousse bien en chair (Hazel Court) qui se laisse guider par la cupidité. Perché sur le fameux buste de Pallas, Bedlo, transformé de nouveau en corbeau, se voit clouer le bec à jamais par un « Nevermore » impératif de Craven. La construction du scénario épouse le schéma du vaudeville : l'action, très simple, se déroule en une nuit, dans un lieu unique, ou presque ; l'histoire de Craven est aussi l'aventure d'un mari trompé, et les chassés-croisés à l'intérieur du château ne manquent pas.

Les auteurs se moquent tout aussi plaisamment des conventions de la série des adaptations d'Edgar Poe. C'est Scarabus qui déclenche la tempête traditionnelle d'un signe de doigt ; une réaction trop vive de sa part provoque l'incendie final de son château. Craven ouvre le cercueil tout empoussiéré de son père avec un petit couteau comme il le ferait d'une lettre. Corman satirise les thèmes et les séquences qui créent généralement l'effroi. Cet humour débouche sur le burlesque nonsensique : par suite d'une manœuvre de Scarabus, Bedlo s'évanouit dans l'air ; ne restent à sa place qu'un petit nuage de fumée et une mare rougeâtre qui ressemble à du sang. Scarabus y trempe le doigt, goûte et, imperturbable, annonce : « De la gelée de groseille. » Corman se réserve cependant quelques morceaux d'horreur avec la résurrection brutale du père de Craven et le cadavre décomposé d'une fausse Lénore.

Le décor est empreint d'une même fantaisie. Le château féodal évoque Walter Scott, et le mobilier Abbotsford, non sans des anachronismes voulus. Les costumes renvoient tant à un Moyen-Age imaginaire qu'aux *Mille et une nuits* où fourmillent les exploits de magiciens. Plusieurs séquences, comme le duel de magie, qui manque un peu de sobriété, rappellent les aventures de Mandrake.

Corman glisse explicitement une moralité qui donne au film le ton d'une fable ou d'un conte ; Craven incarne le magicien qui se refuse à utiliser sa puissance à des fins intéressées en face de Scarabus qui rêve de pouvoir absolu. Aveuglé par sa trop grande ambition, il entraîne dans sa déchéance la cupide Lénore.

Les mimiques de Price et ses changements de ton incessants conviennent parfaitement au personnage de Craven. Karloff incarne un Scarabus plein de rouerie et d'onctuosité. Quant à Peter en Bedlo, le magicien lâche et ivrogne, il réussit à avoir une voix encore plus croassante à l'état humain qu'à l'état de corbeau. Tous trois cabotinent avec un plaisir évident.

La mise en scène de Corman souligne l'aspect plaisant de ce conte très moral. Le mélange du comique et du fantastique requiert beaucoup de finesse et de maîtrise. Corman a su d'emblée trouver le ton juste. Loin d'adopter un parti pris méprisant, il a gardé le même style que dans les autres films de la série. Ce décalage donne sa pleine saveur à cet Edgar Poe traversti.

Alain GARSAULT

LES TROUPES DE LA COLERE de Barry Shear

D'après une constatation faite dans une chanson du film, les jeunes de moins de trente ans représentent 52 % de la population des Etats-Unis ; la mode, la radio, la télévision dépendent de leurs goûts. Il semble donc normal qu'ils prennent la direction du pays. Max Frost (Christopher Jones), un jeune chanteur,

réussit à se faire élire président des Etats-Unis et envoie toutes les personnes de plus de trente ans dans des camps.

Plutôt qu'une fable sur la relativité de la notion de jeunesse, Barry Shear et son scénariste Robert Thom ont réalisé, à travers la naissance et l'épanouissement d'une dictature, une satire de certains aspects de la société moderne.

Max Frost est devenu ce qu'il est convenu d'appeler une « idole ». Son succès lui donne un pouvoir immense et incontrôlable sur la masse des jeunes, ce qui ne manque pas d'attirer les politiciens. Un très « moderne » candidat au Sénat pense l'utiliser pour défendre le point capital de son programme : l'abaissement du droit de vote à l'âge de 18 ans. Max propose immédiatement 14 ans et triomphe. Thom et Shear ne se gênent pas pour ridiculiser la vie politique américaine. La petite amie de Max Frost (Diane Varsi) devient le sénateur le plus déshabillé du Capitole : ses collègues, ivres de LSD, ont une conduite des moins respectables. En même temps, les auteurs dénoncent l'ignoble démagogie qu'exercent certaines vedettes de la chanson.

L'ascension au pouvoir de Max Frost se fait à l'image de toute dictature. Devenu président, il emprisonne les plus de trente ans dans des camps où ils survivent dans l'hébétude grâce à leur ration quotidienne et obligatoire de LSD; il raye de la carte les populations rebelles (Hawaï) et entraîne dans son sillage la jeunesse de divers pays dont la Chine et la Russie.

Le scénario souligne nettement l'allure de guerre tribale que prend la confrontation des jeunes et des adultes. Les premiers forment une véritable tribu qui possède ses emblèmes, ses costumes et ses rites (promiscuité sexuelle et drogue). Max prépare, inconsciemment, la révolte des moins de dix ans en écrasant leur emblème totémique, une écrevisse mascotte.

Cette révolte relève d'une réaction élémentaire que la psychanalyse et l'ethnologie connaissent bien : la révolte contre le père. Et le scénario met précisément l'accent sur ce soubassement psychanalytique. Etouffé entre une mère stupide et accapareuse (interprétée par Shelley Winters sur ce mode caricatural qu'elle affectionne) et un père insignifiant qui finira gâteux, Max Frost se dresse contre ce dernier et fait sauter sa voiture avant d'abandonner le foyer familial. Même attitude chez le fils du candidat sénateur ; ce bon jeune homme, bien peigné et bien habillé, passe aux rangs des révoltés et se charge lui-même, à la tête d'un commando, de l'arrestation de sa famille. Le père finira par se pendre.

Le film ne possède malheureusement pas toujours cette clarté ni cette virulence. Il récèle plus d'une ambiguïté, et pas seulement dans son dénouement. Comme les chansons qui l'accompagnent, comme son interprète principal Christopher Jones, il reste souvent trop gentil et superficiel. La mise en scène de Barry Shear, un vieux routier de la télévision dont on a pu voir un film d'espionnage, *Les tueurs au karaté*, manque de cruauté dans la satire et de force dans la bouffonnerie dénonciatrice. Il aurait fallu le Tony Richardson du *Cher disparu* pour traiter avec l'acuité et le mordant nécessaires un tel sujet.

Alain GARSAULT

LA REVANCHE DE KING KONG de Ishiro Honda

Honda, Inoshiro ou Ishiro, est l'un des plus prolifiques créateurs de monstres cinématographiques : Godzilla, Rodan, Ataragon et combien d'autres. Quand l'inspiration vient à manquer, il réanime quelques monstres traditionnels comme Frankenstein ou King Kong. Comme il doit ses plus grandes réussites à l'affrontement des monstres dans un décor de maquettes, il a suscité cette fois un rival à King Kong : Super Kong, un singe robot imaginé par un savant fou.

Le scénario démarque en partie celui du film de Cooper et Schoedsack et en adapte la fin : les deux monstres se

battent, non pas sur l'Empire State Building, mais sur la version japonaise de la Tour Eiffel. En devenant l'incarnation du bien, Kong a perdu presque toute sa personnalité. Il obéit au doigt et à la voix de Linda Miller et l'on craint presque de le voir pleurnicher quand elle s'éloigne. Au point de vue esthétique, Super Kong l'emporte de loin sur lui : les mains de King sont particulièrement mal faites, ses dents très sales, son mufle grossier et son regard stupide.

Le scénario frise souvent l'incohérence à force d'imprécisions et de répétitions. Et pourtant l'histoire de cette équipe convaincue de la véracité de la légende de King Kong rappelait, par bien des éléments, certains romans de Jules Verne.

Mais Honda s'en tient aux gros effets et amalgame, avec plus ou moins de bonheur, les thèmes et les séquences qui ont fait recette dans les films précédents. Les meilleurs passages du film et les plus amusants, la traversée de Tokyo par Super Kong et la capture de King Kong, ressemblent à des vitrines de Noël réussies. C'est peu pour faire de Honda un grand auteur de films fantastiques.

Alain GARSAULT

Revue des livres

(Suite de la page 145)

mérite d'avoir été assez peu traité jusqu'ici : un sorcier maintient, depuis le moyen âge, un diable prisonnier dans une poche de temps et, par le chantage, se fait octroyer tout ce qu'il désire. Mais un petit garçon très perspicace démasquera le sorcier et aidera le démon à se libérer, non sans être devenu entre-temps un « santon de diable ». La peinture de l'enfer ne manque pas de grandeur. Le roman est imprégné d'un certain humour à froid, qui se manifeste particulièrement dans les deux « rédactions » qui encadrent le récit.

Curieusement, un thème identique se retrouve dans les deux romans (ainsi d'ailleurs que dans d'autres de Marc Agapit) : la haine farouche et inextinguible qui unit deux êtres. Ecrits dans un style sobre, sec même, sans aucune fioriture, mais avec un sens très sûr de la progression dramatique, ces deux ouvrages, dont l'un renouvelle habilement le vieux thème de la maison hantée et dont l'autre exploite, avec le sourire, un sujet relativement vierge, laissent un bon souvenir : on ne regrette pas de les avoir lus. Ce n'est pas si courant.

Alain GARSAULT

Parade des morts-vivants et **Les santons du diable** par Marc Agapit : Angoisse, Fleuve noir.

Communiqué

A la suite d'une lettre de M. Robert Kanters, directeur littéraire de la collection Présence du Futur, lui faisant remarquer que les contrats passés avec les Editions Denoël lui interdisent de proposer ses œuvres à d'autres maisons, Gérard Klein oppose un démenti formel aux allégations selon lesquelles il ne ferait qu'un avec Gilles d'Argyre.

L'écran à quatre dimensions

L'ARGUS DU FILM ETRANGE

Mauvais .... •
Médiocre .... *
Moyen/assez bon .... **
Bon .... ***
Excellent .... ****
(Blanc : pas vu ou abstention)

	N° de « Fiction » où le film a été critiqué	ROBERT BENAYOUN (Positif)	CLAUDE BEYLIE (Cinéma 68)	MICHEL CAPDENAC (Les Lettres Françaises)	MICHEL DEMUTH (Fiction)	ALAIN DOREMIEUX (Fiction)	JACQUES GOIMARD (Fiction)	MICHEL MARDORE (Le Nouvel Observateur)	JEAN-CLAUDE ROMER (Midi-Minuit Fantastique)	JACQUES SICLIER (Télérama)	BERTRAND TAVERNIER (Fiction)	Moyenne
2001 : l'odyssée de l'espace .... Stanley Kubrick	179	****	***½	****	****	****	****	****	*½	****	****	3,70
Curse of the demon .... Jacques Tourneur	166	****	****	**		****	****	****	****	**	****	3,55
Vaudou .... Jacques Tourneur	168	***	***	***	***	***	****	***	**	***	****	3,10
La fiancée de Frankenstein .... James Whale	168	****	****	***	**	***½	***	*	****	***	****	3,10
L'invasion des profanateurs de sépultures .. Don Siegel	170	***	***	***	***		***	***	***	***	***	3
La planète des singes .... Franklin Schaffner		***	**	**½	****	***	***½	***	****	**		3
Le bal des vampires .... Roman Polanski		****	**½	**	***	***½	***	****	*	***	***	2,90
Le fils de Frankenstein .... Rowland V. Lee	166	****				**½	***		***	•	***	2,60
Je t'aime, je t'aime .... Alain Resnais	176	****	****	***	***	**½	•	***	***	**	•	2,45

	N° de « Fiction » où le film a été critiqué	ROBERT BENAYOUN (Positif)	CLAUDE BEYLIE (Cinéma 68)	MICHEL CAPDENAC (Les Lettres Françaises)	MICHEL DEMUTH (Fiction)	ALAIN DOREMIEUX (Fiction)	JACQUES GOIMARD (Fiction)	MICHEL MARDORE (Le Nouvel Observateur)	JEAN-CLAUDE ROMER (Midi-Minuit Fantastique)	JACQUES SICLIER (Télérama)	BERTRAND TAVERNIER (Fiction)	Moyenne
Coplan sauve sa peau .... Yves Boisset	173	★★	★★	★½	★★★★		★★½	★★	★★½	★★	★★★	**2,40**
Week-end .... Jean-Luc Godard	173	●		★★★	★	★	★	★★★★	★★★½	★★★		**2,05**
Les monstres de l'espace .... Roy Baker	175	★★★	★★	★			★½	★½	★★½		★★★	**2,05**
Danger, Diabolik .... Mario Bava	175	★★	★	★★	★★★	★½	★★½	★	★★½	★	★★	**1,85**
Deux mille fous .... Mershell Gordon Lewis	166	●					★★½	★★	★★★★		●	**1,70**
Frankenstein créa la femme .... Terence Fisher		★	●	★½	★	★★	★★★	★	★½	●	★★★	**1,40**
Matchless .... Alberto Lattuada	174			★			★½	★	★★			**1,35**
Privilège .... Peter Watkins	168	★★		★	★★		●	●	★★	★★	●	**1,10**
Le jardin des supplices .... Freddie Francis	174		★				★½	★	★	●	★★	**1,10**
Barbarella .... Roger Vadim		★	★	★★	★★	★★	★	●	★		●	**1,10**
Le désosseur de cadavres .... William Castle	166	★★★	●	★½	●	★	●	★	★★★		★	**1,05**
Batman .... Leslie H. Martinson	170	★	●	★	●	●	★	★★	★★	●		**0,75**
La gorgone .... Terence Fisher	166		●			★½	●	●	★★		●	**0,60**

Courrier des lecteurs

Votre numéro 179, vu sa couverture, aurait théoriquement dû être convenable (je vous lis depuis le n° 16) et pourtant, après me l'être infligé durant une partie de la soirée, je ne peux résister à la tentation de protester.

Passons encore sur Christopher et sa si lente première partie du **Petit peuple**. Je pensais pourtant que vous ne recommenceriez pas ces détestables découpages en tranches.

Mais voici qu'ensuite arrive l'exécrable nouvelle de l'incertain Walther, tissu de lieux communs et de propagande minable et éculée, dont on peut se demander ce qu'elle vient faire sous votre en-tête.

Je cite pour mémoire et en pagaille :

— Le vilain et paternel colonel-qui-hurle, les fusils à rayons qui (cf. chassepots) ont fait merveille, le fin tacticien-et-spécialiste-du-génocide (sic).

— Ces toujours braves petits gars à pancartes de l'extrême-gôche (re-sic, plus larme écrasée furtivement avec clin d'œil complice).

— Les toujours vilains parachutistes (Vous f'rais bouffer des mégots, moi, bande de décadents !).

— Les flics affreux (SS de préférence) qui osent entrer dans la sacro-sainte Université (pour empêcher les honnêtes gens de fumer angéliquement le haschisch en paix... au Viet-Nam, bien sûr).

— Les lupanars-à-bidasses (ça ne vaut pas la Sorbonne, en pleine saison).

Enfin votre Walther, c'est du sous-caca, et ça me ferait bien plaisir de lui administrer une certaine thérapeutique podofessière dont il a probablement été par trop sevré durant son service militaire, à moins que, comme c'est d'ailleurs plus probable, il n'ait été réformé...

Après Walther, je tombe sur le père Battin. Ah ! bon Dieu de bois !... Il n'écrit plus guère, comme vous le dites, eh bien, ouf alors, because son truc, c'est pas très fameux, mis à part le style cracra. Il doit chercher son inspiration le petit matin dans les décharges, l'ami Battin ; quoique tout de même il fasse sauter le Sacré-Cœur, et ça c'est plutôt positif !... Et par-ci par-là, on recopie un petit bout de manuel de physique, pour montrer qu'on a de saines lectures. Ah ! ah ! ah !

Et de Battin, on tombe en Brackett... Chic alors, ça va nous changer des panades de la mère Henderson (Zenna qu'elle se nomme). Hélas, la Brackett (je ne peux pas m'empêcher de rigoler en tapant ça, excusez-moi... faiblesse) la Brackett, disais-je, si elle s'était contentée d'expliquer à son H a m i l t o n d'époux que pondre une aussi lamentable resucée que celle qu'il a commise avec sa suite aux **Rois des Etoiles** n'était pas très pharamineux, même avec une « si belle reliure »... Voilà maintenant qu'elle se lance dans la parabole contre le racisme... Moi je voudrais bien en avoir une de ces paraboles-là, mais qui se passe en Syrie, au Libéria ou au Biafra, voire à la rigueur chez l'Oncle Mao. C'est faible, tout cela, très faible, et cela ne risque pas de vous apporter de nouveaux lecteurs !

Enfin, pour ce genre de problème, ce n'est pas la littérature qui manque, il n'y a qu'à ouvrir le journal du soir ! Mais c'est écœurant de tomber là-dessus quand, pour la modique somme de 3 F

par mois, on essaie de s'offrir une petite évasion hors du commun et de l'ordinaire, quel que soit l'horizon politique où l'on se place !

Ces nouvelles orientées (et, comme par miracle, toujours dans la même direction) rejoignent dans l'exaspérant et le ridicule tout le fatras des romans de SF américains des années maccarthystes, où il était obligatoire de mettre en scène des Russes ou des communistes sous formes de pantins vicieux et sanguinaires, quand ils ne s'alliaient pas à de vilains nazis émergeant des profondeurs... (Cf. **Le choc des mondes** de Balmer et Wylie au Rayon Fantastique, par exemple !).

Avant de terminer, passons aux rubriques, afin que ma démolition soit complète :

Monsieur Goimard Jacques a fait preuve, jadis, pour sa prose inspirée, d'un certain talent, faute d'un talent certain. Il est néanmoins dommage que l'expression de ce talent ne soit pas plus brève, car elle occupe dans ce n° 179 pas moins de **six** pages filandreuses, en petits caractères et sur double colonne, dont au moins trois sont consacrées à essayer de nous démontrer que, s'il n'a rien compris au film de Kubrick, ce n'est vraiment pas de sa faute à lui, pauvre plumitif de service. Une revue des films SF, c'est bien. Mais quand ça se transforme en devoir de philo pour esthète de la rive gauche, c'est nettement rasant.

Quant à ce bon Monsieur Stragliati, libre à lui d'utiliser si spirituellement Camus et Saint-Exupéry comme somnifère (on lui conseillerait même plutôt un surdosage, ce qui serait bon pour son niveau d'instruction générale et nous débarrasserait de sa prose pour quelques numéros), et libre à moi de le contester tout aussi salubrement que la petite andouille qui le ravissait tant sur Radio-Luxembourg.

On lui demande la critique ou plutôt l'analyse d'ouvrages SF ou fantastiques, oui ou non ? D'accord pour **Les soldats de la mer**, voire **Isolina. Les magiciens démasqués** valent également la peine d'être lus par Jacques Bergier. Mais quant au reste, à l'Odéon S.V.P. !

Quant à l'imagination, elle n'a pas attendu pour être au pouvoir qu'une bande de fils à papa crasseux, flemmards et chevelus viennent nous saloper le Quartier Latin. Vous devriez demander à ces lecteurs qui fidèlement depuis des années achètent votre revue ce qu'ils en pensent et pourquoi un numéro tel que le 179, venant, hélas, après plusieurs autres, les pousse à contester, puisque l'expression est paraît-il à la mode.

Philippe REGENSTREIF
Paris

*
**

Je me suis amusé à démonter un peu la structure de la nouvelle de Sturgeon **The dark room** (au fait, comment dit-on chambre noire d'appareil photo par exemple, en anglais ?). Voici le résultat, sans plus de préambule, de mes cogitations.

Tout commence par un centrage du narrateur, qui est défini comme se confondant entièrement avec son moi. « **Le centre du monde, c'est le point où vous êtes...** » C'est donc un égocentriste naïf — on dirait mieux maintenant phénoménologue. La suite de l'histoire est certes bâtie sur un thème SF classique : un comparse amène des gens à une chose qui se repaît en eux de quelque chose d'essentiel — thème vampirique, en somme. Mais ici le résultat de cette opération est que chacun fait ce qu'il lui semblait impossible de faire : soit parce qu'il ne s'en croyait pas capable (le musicien), soit parce qu'il lui était interdit de le faire (les autres). En somme, quand ils l'ont fait, ils ne s'en croyaient pas capables (aux divers sens du terme) mais tous ont une attitude de rejet vis-à-vis de leur production (du pipi dans la culotte à la roucoulade

sentimentale) qui est pourtant l'enfant de leur désir le plus secret.

En résumé, tous les personnages sauf le narrateur ont fait quelque chose qu'il leur était impossible de faire. Pourquoi ne le peuvent-ils qu'une fois ? Le narrateur invoque le dégoût qu'ils ne peuvent surmonter de leur attitude. Quelqu'un serre la vérité de plus près, c'est Mr. Swims, le compositeur de « La » mélodie : c'est parce que la probabilité qu'ils recommencent est voisine de zéro, comme le cas du singe écrivant le songe d'**Athalie**. (Je paraphrase : il n'y a pas de culpabilité là-dedans, rien que la rencontre avec le réel, le réel de leur désir, et cette rencontre n'a lieu qu'une fois, par **hasard**.)

Qu'en est-il de l'extra-terrestre de service ? Bien sûr, c'est un phantasme — et au sens analytique du terme : il contient sous une forme variée, tantôt horrible, tantôt merveilleuse, le désir propre du sujet, à la manière du Silène de Socrate, cette petite boîte en forme de Silène grotesque qui contenait une statuette merveilleuse. C'est pour cela qu'il exerce son pouvoir fascinant sur tout le monde.

Sauf sur le narrateur, dont je serais tenté de dire que Sturgeon en connaît un bout à son sujet. Le narrateur est immunisé... contre son désir. C'est la position même de l'obsessionnel, dont le désir est impossible, car il entraînerait la mort de l'autre. C'est bien ce qui se passe d'ailleurs car, en une dernière scène où le beau-frère, merveilleusement lucide, a accepté de pisser une deuxième fois dans son froc pour que la situation bouge, c'est-à-dire pour que l'immunisé tente l'impossible vis-à-vis **de son propre** désir, celui-ci (le narrateur) révèle son propre désir de mort, sa pulsion de mort, qu'il retourne contre lui-même par un processus dit de retournement de pulsion bien connu des analystes. Que se passe-t-il alors ?

a) Il n'y a plus de hasard ; le beau-frère est venu deux fois et, du coup, l'histoire peut continuer.

b) Le narrateur s'est raté grâce au beau-frère qui l'a cependant blessé.

c) La créature qui contenait le désir du narrateur (et des autres) est morte, c'est-à-dire que le narrateur est mort à son désir : il se survit en une position d'obsessionnel, il n'est plus que le sujet d'un savoir, d'une étiquette : **« Je sais ce que je suis... je suis immunisé »** ou n'importe quoi d'autre, c'est-à-dire **rien**. Il y a bien de quoi être angoissé, car c'est exactement le contraire de sa position au départ, où il était « tout », le centre du monde. Ça peut d'ailleurs repartir.

En reprenant maintenant votre note liminaire, je ne doute pas, comme vous, que Sturgeon ne soit en proie à de « graves troubles psychiques ». Ces troubles, je ne crois pas m'avancer en disant qu'ils sont sûrement du type **doute** concernant la question « que suis-je là ? » — oscillant entre le tout et le rien.

Pour ce qui est de la raison qui me pousse à vous écrire, c'est que je crois que mon désir est que Sturgeon **sache** que quelqu'un d'autre sait quelque chose, ou pourrait savoir quelque chose, au sujet de l'étoffe de chair, de sa propre chair avec laquelle il a écrit cette nouvelle. Ce quelqu'un, c'est Lacan, grâce aux travaux duquel j'ai pu vous écrire ces quelques notes. La réalisation de ce désir que Sturgeon le sache est **presque** impossible. Je le confie à vous, intermédiaires nécessaires mais non obligés de cette rencontre.

Jacques TOUZÉ
Juziers (Yvelines)

Table des récits parus dans "Fiction"

16e année (deuxième semestre 1968 : nos 176 à 180)

ENTRE LECTEURS

*Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, **échanges** ou offres entre particuliers.* LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

VENDS Bandes dessinées d'avant-guerre, science-fiction, fantastique, politique, guerre 1939-45, Hitler, éditions originales, romans populaires, livres pour enfants. Catalogue sur demande à Monsieur Claude COLLIN, 10, rue des Portes-Blanches, 75 PARIS 18e.

VENDS album *Mickey,* Nos 1, 4, 5, 6, 7, *Félix le chat,* Nos 1, 2, 4, 5, 8. Téléphoner à BRE. 09.66.

VENDS *Rayon Fantastique,* Nos 16, 17 et 30, *Présence du Futur,* N° 45.
RECHERCHE *Angoisse,* Nos 1, 20, 22, 64, *Lumière de sang, La marque du démon, Les pourvoyeurs, L'envers du masque, Les dents froides.* Ecrire à Monsieur G. BROUILLOU, 82, rue Denfert-Rochereau, 92 - BOULOGNE.

VENDS au plus offrant, minimum 300 F, *Planète* Nos 1 à 36 et 39, 40 et 41. Ecrire à L. MOREAU, 20, square du Réduit, 59 - LILLE.

VENDS affiches belges de cinéma, 500 titres différents en science-fiction et horreur, nombreux comics américains, livres, etc. Catalogue complet F.F. 1 (échange aussi). Ecrire à Monsieur Georges L. COUNE, 39, rue de Gerlache, BRUXELLES, 4, Belgique.

RECHERCHE *Fleuve Noir* N° 354 *Les stols* de Louis Thirion. Faire offre à Madame LEVY, 32, rue de la Fosse-aux-Moines, 95 - MONTMORENCY.

RECHERCHE *Fleuve Noir,* anticipation et *C.L.A.* Prière d'envoyer liste tarif à Monsieur P. BOU, 73, rue Bobillot, 75 - PARIS 13e.

ECHANGE *Planète* Nos 7 à 14, 17 à 21 et 24, contre *C.L.A.* N° 1 *Fondation.* Ecrire à Monsieur LEZEAU, 9, rue du Pressoir-Meuf, 45 - ORLEANS.

(voir page 160)

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris-9e* (744 87-49).
Vente et abonnements :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le n° : France, 3,50 F ; Suisse, 4,90 FS ; Belgique, 47 FB ;
Algérie 4 DA ; Maroc, 4,03 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 19 F ; Etranger, 20,80 F
1 an : — 37,80 F ; — 41,40 F
C.C.P. 1848-38

Dépôt légal : 4e trimestre 1968 — Le Gérant : D. DOMANGE.
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan